MESURES

15 AVRIL 1939 5e ANNÉE — N° 2

SOMMAIRE

CAHIERS TRIMESTRIELS

COMITÉ DE RÉDACTION

HENRY CHURCH, BERNARD GROETHUYSEN
HENRI MICHAUX, JEAN PAULHAN
GIUSEPPE UNGARETTI

Les Manuscrits doivent être envoyés
au Secrétariat de la Rédaction,
29, Chemin des Princes
Châtenay-Malabry
(Seine)

	Le numéro :	L'abonnement d'un an :
	—	—
France :	15 fr.	50 fr.
Union postale :	18 fr.	62 fr.
Autre pays :	20 fr.	70 fr.

ADMINISTRATION

Librairie José CORTI
11, Rue de Médicis, Paris (VIe)
Tél. : Danton 63.00

DANSE MABRAQUE

par

LÉON-PAUL FARGUE



Loin d'être une question de température,
la fin du monde sera une affaire d'amour.
Louis LANCIEN, *Nostalquige,* Paris, 1989).

Frontin : Et, naturellement, monsieur le comte, les dames mourront les premières ?
Le comte : Comme il se doit.

(COMÉDON, *Deuxième porte à gauche.* Acte IVᵉ scène dernière).

... Et en effet, nous étions entre hommes. Ah ! il n'en restait plus beaucoup. Le Laos, la Gironde, le Pérou, le Maroc espagnol avaient sombré. Il fallait dix heures pour aller de la place du Palais Bourbon à Bourg-la-Reine, six jours pour se rendre à Saint-Pierre des Corps. Des alpes de bitume tiède s'étaient dressées entre les grands centres de l'Europe. Les premières couleurs des paysages d'après la mort apparaissaient aux carrefours. Des hauteurs de rails, allant parfois jusqu'à trois cents mètres et rappelant les fougères arborescentes de la jeunesse du monde, sortaient de terre, sommés d'une locomotive qui grinçait et se balançait au sommet, comme une paire de bretelles, jadis, à la lucarne d'un toit de vieille ville. De balistiques borborygmes montaient aux lèvres gercées des cratères. Un des premiers, je prêtai l'oreille.

Ma grand'mère avait coutume de dire que si l'estomac

des hommes pouvait parler, ce serait pour murmurer à voix plaintive : « Carottes, carottes... » Le monde qui s'écroulait, comme un énorme soufflé, ne pouvait pas parler non plus, certes, mais pourtant nous l'entendions qui glapissait par toutes les fissures de la catastrophe : « Je t'aime... je t'aime, je t'aime.. » Ce n'étaient pas des chairs qui s'engloutissaient, ni des vertèbres, ni même des foules terrestres, que les planètes, placées au premier rang, reconnaissaient à leurs pardessus, mais des sentiments. On mourait par le cœur. On était éperdu d'angoisse devant la glissade vers le néant, comme s'il eût fallu abandonner pour toujours l'être aimé. Et rien ne restait aux hommes de leurs machines, de leurs télégraphes, de leurs vitesses, de leurs manomètres, de leurs films, de leur politique, rien ne leur restait de ce qui avait fait illusion, de ce que nous avions tous pris pour de la force, pour de la puissance. Nous n'avions que notre amour sur le dos et devant les yeux. Et nous apprenions enfin que l'amour était tout ce qui nous avait donné un peu d'éclat, un peu d'étoffe, un peu de durée...

Une température singulière était descendue sur nous des cieux mats, paraphés d'arbres à la dérive qui se hâtaient vers d'autres lois. Température bleuâtre, qui obligeait les uns à se couvrir de fourrures ou de papiers, d'autres à errer nus... Les chiens tiraient la langue, mais les poissons crevaient comme des sacs gelés, raidis au fond des rivières qui se vidaient comme des baignoires, et l'eau s'en allait par des trous vers l'Obscur Larynx. Les poignées des portes étaient recouvertes de gel, cependant que des fruits criblés de guêpes tombaient

en marmelade au milieu des trottoirs squameux de lèpres. Les climats, les vents et les odeurs s'étaient mélangés comme les couleurs d'une palette : On voyait pousser des asperges à la devanture des libraires ; des citronniers fleurissaient dans un amas de tramways. On trouvait des mollusques là où il y avait eu des têtes de veau, des émeraudes ou des parapluies. Les façades des immeubles étaient encore debout, presque toutes, mais peintes d'incendie, couvertes d'escargots, de mâchefer, d'yeux humains. Il semblait qu'une encre eût coulé des étages supérieurs vers les caves, que le liquide du ciel se fût abattu tout autrement que sous forme de pluie sur les reliefs du monde en perdition. Il y avait des flaques roses, d'un rose pur de jeune fille qui mue, des étangs verts, d'un beau vert de tapis, qui dormaient en province. Un fleuve de colle allait et venait dans Paris, à la vitesse d'un autobus, charriant des ciseaux, des cigarettes, des pianos béants qui montraient aux regards des squelettes de gazelles. On ne savait rien. On n'entendait rien. Le vacarme était si puissant et si nouveau qu'il atteignait à l'immensité mystérieuse du silence. Parfois, un homme vous abordait et sifflait :

— C'est toi ?

— Oui, moi... répondait-on.

— Mon Dieu ! Les receveurs d'autobus ont été cette nuit changés en œufs de Pâques. Demain, ce sera le tour des pédicures, puis viendront les facteurs, les opticiens, les maroquiniers, les savants, les nobles, les ziblocousses, les cacotermes, les pantagouriches et les botonglouzes...

— Mais il n'y a plus de lendemains, plus de nuits, plus de jours, plus de rythmes...

— C'est vrai, il n'y a plus rien... Au revoir. Venez quand même demain, Monsieur, nous tâcherons de retrouver nos quartiers, nous dînerons ensemble...

— Vous êtes parisien, vous aussi ?

— Non, je suis de Toul... mais je viens de voir les rues de Toul, là, derrière cet énorme cheval... Je les ai vues, comme on voit des enfants sur les bras des mères de la peinture italienne. Au revoir, beau blond... Luterdu pourquil aholoé... !

Et l'homme brusquement disparaissait. Il vous éclatait sous le nez comme une ampoule, et il ne restait de lui qu'une fumée courte et comique, telle que le rouflet qui signalait autrefois la disparition de Méphistophélès sur la scène du théâtre d'Amboise ou de Charleville.

Je l'avais pourtant retrouvé, moi, mon quartier. Mon vrai quartier, le seul, celui de la gare de l'Est. Les autres, par la suite, n'ont été que des robes sur ce squelette. C'est-à-dire que je n'en avais retrouvé qu'un fragment dans le plein milieu d'une joaillerie de décombres. Le métro avait fui vers Saturne, comme un chapelet de bouchons de champagne, quand la terre avait cessé de tourner. Les boucheries de la rue d'Aubervilliers, fleuries de pivoines et d'œillets depuis les temps les plus reculés, nageaient dans une soupe paradisiaque d'où s'envolaient des canons bleu de roi, légers comme des libellules. J'entrai dans une piscine qui servait de lieu de réunion à ceux que le hasard seul maintenait au même endroit de la terre folle.

Car on pouvait parfaitement se retrouver, sans la moindre sensation de changement, et d'un instant à l'autre, sur un viaduc, à Parme, à Chaillac, à Melbourne, à Vancouver, au bord d'un précipice, dans un salon, dans un paquebot. Nous étions, pour d'autres vivants, invisibles encore, mais énormes comme des siècles. Nous étions les microbes d'une goutte d'eau, les grains d'un kilo de riz, les poils d'une perruque de lord-maire. Dans les fourmilières aussi il y a des cathédrales, des matins, des paroles, des dimanches, des vies de famille, des drames de passion et des revues militaires. Mais les voyons-nous ? Une roue de chariot, et c'en est fait de cette civilisation. Ainsi de nous. Toutes les patiences, toutes les prudences, toutes les combinaisons mondaines, bancaires ou sportives de notre monde n'avaient pas offert plus de résistance qu'une révolution de hannetons. En quelques heures, les Capitales avaient fondu comme beurre en poële. Ce n'était ni la mousson, ni la coulée de lave, ni le typhon, mais un changement de décor que les imaginations encore vaillantes rattachaient à quelque grève générale, à quelque lendemain de Pentecôte ou à quelque jour follement chaud du mois d'août. Il vous souvenait des défaillances anciennes, des villes troublées par un événement politique ou par la menace d'une guerre. Mais ces physionomies du passé nous creusaient de regrets, car elles n'étaient rien auprès de l'éboulement colossal qui mettait le lit de la planète en portefeuille...

Donc, j'entrai dans la piscine. Un ouragan y avait jeté des automobiles, des pylones, des bureaux de poste et le bric à brac des boutiques. Une odeur de mobilisation

générale pesait sur le chaos. Des hommes se tenaient par groupes au milieu de ce désordre et se regardaient. Aucun d'eux n'avait de mémoire. Les yeux étaient opaques et tristes comme des boules de gomme. Des mains inutiles pendaient aux corps. Ils étaient là, les hommes de mon quartier, le bistro, le vitrier, le gniaf, le camelot, le mendiant. Je les reconnaissais, mais eux, sans mémoire, unis dans l'abrutissement, n'avaient plus aucun souvenir de moi. Déjà, ils étaient le sucre d'une tasse de thé, ils finissaient la vie de plusieurs millions d'êtres. Pêle-mêle, les pieds dans la bouche, ils étaient appuyés au butoir. Et moi, qui possédais encore des gestes, des inflexions, qui marchais d'un pied lourd et précis sur un sol encore chaud, je les suppliais de m'accueillir dans leur oubli. Heureux hommes, ils faisaient déjà partie de la dernière heure, et moi je tirais encore mon passé, je cherchais partout des ombres chères, j'attendais des voix émouvantes, je courais après des silhouettes. Il me restait dans l'âme des prolongements d;amitié, des besoins de paroles violentes et connues. Qu'étaient devenus, dans la tourmente, ces coiffeurs tendres, ces pharmaciens subtils, ces restaurateurs accueillants, qui m'avaient aidé à vivre du temps que j'étais pauvre, abandonné, malheureux ? Car j'avais été malheureux et pesant, car j'avais été traqué et frileux à l'époque où le bonheur des hommes claquait comme un drapeau sur un torpilleur. J'avais été brimé par l'opulence, martyrisé par la bêtise en dentelles, piétiné par les prostituées de châteaux, j'avais été snobé par les critiques, éclaboussé par les dandies crottés du théâtre. Et mainte-

nant que les mêmes hommes, au lieu de connaître le malheur à leur tour, s'affaissaient dans un coma confortable encore et qui éternisait leur luxe stupide, je continuais, moi, de pousser d'un robuste et grave genou le tonneau du malheur noir. Je me sentais éternel au milieu de ce monde taché de boues, trempé d'or, qui finissait comme un réveillon. J'allais vers la fin de tout comme un écho choquant destiné à ne jamais mourir.

Et comme il était triste de cheminer à la rencontre du suprême arrêt sans rien retrouver de ce que j'avais aimé ou haï ! J'étais perdu dans une forêt de noctiluques étranges, dans une ville sans support qui planait comme une buse au-dessus de la débandade. Je reconnaissais tout et je ne reconnaissais rien. Mon âme allait de l'avant et faisait des zig-zags, comme un chien heureux de ne plus se sentir la niche au derrière. L'herbe, les métaphores, les souris vertes, les colères, les cailloux brûlaient comme des traînées de poudre. On voyait fuir et se diluer dans l'air, pareils à des colonies de sternes, les chiffres de nos têtes, les règles grammaticales, les prénoms, les injures. Une sorte d'automne à griffes, scintillant d'animaux-soleils, arrachait tout, dénudait tout. Les aspirateurs de la Mythologie astrale engloutissaient la matière et l'esprit, et nos yeux voyaient cela, nos oreilles entendaient cela !

Nos oreilles, nos yeux, nos sensibilités... peuh ! disait le vieux conservateur hermaphrodite qui s'accrochait à moi, peuh ! des coquilles, des tessons, des épluchures, rien, des langues d'enfant gâté, des patelles, des spondyles, des calyptrées, d'écailleux oscarbins ! Il passait

au-dessus de nous des escadrilles de 3, de 9, d'Anne-Marie, de Rhone, de +, de %. Des Paul tourbillonnaient, mêlés à des Charles, à des Nom de Dieu de ressorts de mouches, à des poux, choux, genoux, cailloux, hiboux. L'éther était bossué, car la matière du monde débordait de sa forme parfaite et supposée. Ce n'était plus une orange ou une tige de jonc, comme on nous l'apprenait jadis, dans les bahuts, mais un vitrail de caramels qui se fondaient avec des entrailles d'hommes agglutinées à des brosses à dents, à des toilettes de papillons. La barbe nous poussait de partout pendant ces mois de débâcle, mais songer à trouver un coiffeur, un couteau, un couvercle de boîte de petits pois, c'était vouloir mourir de bêtise. J'avais les joues recouvertes d'écaille de peau de sole. Mais, chose curieuse, je n'avais pas envie de me gratter. Les démangeaisons nous avaient quittés comme la faim. C'était à noter en effet : aucun de nous n'avait faim. Et comme le démon est partout, même au plus fort de l'Apocalypse, quand on n'a plus besoin de lui, nous apercevions des restaurants. Il n'y avait plus d'huissiers, plus de verre, plus d'allumettes, plus de maladies, plus de savon. Mais il restait des restaurants, aussi bizarres dans leur solitude aveuglante que des franges de neige, autrefois, au milieu d'un pré déjà gaillard, en plein avril. Avril, me dis-je, c'est vrai, mars, avril, mai, juin, Gex, Belley, Trévoux, L'œil était dans la tombe et regardait Caïn, Opéra, Quatre-Septembre, Bourse, Sentier, Louis XIV, Louis XV, Louis XVI... Mon, Ton, Son, je pose sept et je retiens deux !

C'est juste, il vaut mieux mourir, comme une armée de chandelles. Avoir eu le monde, avoir possédé l'or, l'œil, le sperme, le doigt, pour en arriver à des sottises pareilles, c'est vraiment trop couillon. C'est tout ce que nous avons trouvé : l'adultère, le cocktail, le marlou, la finance juive, la maison de passe, le droit d'auteur, le sou du franc, la règle de trois, et ces amants à museau de chien qui ne sont pas foutus de faire des miracles ! Résignons-nous à clamser sans insolence, sans pétarade. Retenons nos places sur le lumineux toboggan, bouillant et paternel comme une locomotive de banlieue. Laissons-nous glisser jusqu'au poussier suprême de la fuligineuse usine. Si nous servons à constituer un autre monde et que nous soyons doigt de pied, manche de veste ou tire-bouchon dans une civilisation plus fine, plus durable que la nôtre, nous pourrons encore nous estimer heureux. Mais celle-ci est terminée. Allez, ouste, on ferme, voyez coulisses !

Les femmes avaient été englouties les premières. Elles avaient fui comme un pensionnat. Les vieilles et les laides pourrissaient sur place, pareilles à des laitues. Mais on ne trouvait plus dans Paris, qui tremblait ainsi qu'une dent, ni coiffeuse, ni un bâton de rouge, ni un pékinois, ni une paire de talons Louis XV. Elles avaient emporté leurs ailes et leurs mensonges, et tout se défaisait là-bas, très loin dans le vide, comme un nœud de fumée. Rien. Il ne restait rien de ce qui avait soutenu, des années durant, le regard chancelant et les marches forcées. Pas un genou

qu'on pût entrevoir, pas une lèvre humide, pas un ongle sanglant, pas une cuisse douce commè un tire-botte. Le bateau les avait jetées les premières, toutes nos maîtresses, dans le sabbat torrentiel, à mille lieues des idées et des cerveaux. Et pas un renseignement ne demeurait. Ce sont les poètes seuls qui, parfois, pouvaient expliquer la chute du rideau sur l'ultime ragoût. Il n'y avait plus de journaux et plus de roues, plus d'instruments tranchants et plus de montres, plus de miroirs et plus d'escaliers. Des hommes allaient tantôt sans nerfs et tantôt sans oreilles. Ils marchaient et ils s'arrêtaient. Un immense trou s'écarquillait cyniquement et ils s'y précipitaient. Mais je savais qu'ils ne toucheraient jamais le fond, car il n'y avait pas de fond... La chute des hommes devenait de la poussière d'homme, et cette poussière elle-même, brusquement vertigineuse, atteignait sans transition le plus haut degré de l'impondérable.

Et je voyais que tout devenait rien. Le kiosque à journaux devenait feuille, et de feuille il se changeait en transparence. Les rivières se levaient du sol comme des rubans de papier collant. Les couvercles des gares s'arrachaient, découvrant des trains spongieux réduits à l'état de chenilles. Des vagabonds centenaires, accrochés aux restes de la planète par l'ancienneté de leurs courses, allaient parfois sans épaules, parfois sans tête. Seules les jambes tenaient bon. Mais le monde se réduisait toujours...

Souvent les questions des médiocres rasaient les façades

comme des murmures. Dernières pensées de ceux qui n'avaient pas plus compris le Néant que l'Infini. Rien à faire. Un tel voulait savoir comment avaient fini la radio, le music-hall, le syndicalisme, la diplomatie, l'espéranto, la Bourse, les cercles et les casernes. Tel autre cherchait à sauver des idées, des principes, des lois. Parfois, les lamentations s'apaisaient. On n'entendait plus alors que les mers s'unir dans un catch de bitume vert et les volcans mêler leurs voix jupitériennes. Il n'y avait plus ni temps, ni nuances, ni prévisions. Le jour durait huit secondes et cédait la place à l'hiver en une minute. Plusieurs printemps bondissaient en même temps, et l'on voyait des pêchers roses par millions qui galopaient sur le sol frissonnant d'étoiles. Puis l'été surgissait, mêlé de lunes et de chevelures. Les anges fuyaient. On les sentait parfois, blancs et glacés, entre nos coudes. Et toujours le monde se rétrécissait. Mes sens me racontaient qu'il n'y avait plus de Pôles, plus d'Amériques, plus de Japon, plus de Scandinavie. La Terre n'était ni plate ni ronde. Nous ne la devinions plus, nous, les derniers, que comme une bande de sable sous nos pieds. Sans doute, il y avait encore des hectares et des hectares, mais la fin approchait comme une gare s'élance à la rencontre d'un rapide. A mesure que nous passions d'un instant dans l'autre, nous assistions à la disparition des oiseaux, de l'herbe, des cheminées, des chevaux, de l'eau, des nuages et des ombres. Il ne faisait ni nuit ni jour, ni chaud ni froid. Je n'étais plus que poids au milieu d'un paysage à la fois industriel et saharien où s'apercevaient par intervalles les détails de ce qui avait été le

monde éclatant et encombré : un revolver, une boîte de thon à l'huile, un peigne, une barque, une hache, un encrier, un smoking. Ainsi, pendant la guerre de 1914, pendant la guerre de Chine, pendant la guerre d'Espagne et pendant les guerres qui suivirent, des soldats entraient parfois dans une maison bombardée et trouvaient, parmi les lambeaux de chair et les amas de plâtre, une partition intacte des valses de Chopin, près d'un petit verre plein jusqu'au bord de Chartreuse verte.

Bientôt, il n'y eut plus devant les derniers hommes qu'un long boulevard au delà duquel le néant se lisait comme une affiche. L'affaire Terre était liquidée. Elle mourait comme un Amour. On croit faussement que les femmes ne vous quitteront jamais. Quelle blague. ce sont des poignées d'eau, des pastilles sur une langue ? Ça s'évapore comme de l'éther. Ça disparaît comme un sérieux Reblochon entre des couteaux de vrais connaisseurs. On avait cru la Terre inusable et soudée à l'autogène. On l'avait couverte de rails, de boîtes de nuit, de ports de mer, d'ambassades, de champs de betteraves. On l'avait alourdie de mascarades, de guerres, de raids d'avions. On l'avait farcie de snobs, comme une bonne dinde. Brêfle, qui fut dit fut fait, on s'était installé en amis sur les marches de ce solide escalier. On y était, quoi, on campait, on s'en tirait. Il y avait même de l'amour pour les pauvres. Et voilà que tout passe pardessus la marmite ! Cette Europe, cette Asie qui se dégarnissent comme des crânes, hein ! Imaginez que vous lisez un livre, l'Indicateur des chemins de fer, par exemple, et tout à coup vous en voyez disparaître les caractères sous

vos yeux. Les pages sont blanches. Puis ces pages fuient à leur tour. Et bientôt il ne reste plus de table, plus de chaises sous vos fesses. Vous sentez que vous allez y passer à votre tour. C'est ainsi que la machine s'est enrayée et qu'elle nous a finalement lâchés. Ce qui avait été l'Univers des Hindous, des Chinois, des Egyptiens, des Grecs et des Romains, l'univers de Napoléon, celui de la Franc-Maçonnerie, celui des Fédérations internationales de boxe, l'univers de la Western Union, *d'Air France, l'univers de Marlène Dietrich, de Poincaré, de Mustapha Kemal, l'univers des sucres et des dollars, du Chocolat Menier, des pneus Dunlop, du Pernod fils, mon univers à moi et le vôtre, celui de la manucure et celui de la Païva, celui des clowns et celui des chromosomes de racines d'ail, n'est plus qu'une allée, un mille-feuilles, une passerelle, un trait de crayon. L'univers grillait comme une andouille. Quelques instants encore, et je ne verrai plus ces vestiges de profusion qui décorent notre agonie comme de splendides détritus : un Titien, une boîte de caviar de chez Pétrossian, une bouteille de Juliénas, un couteau de l'armée suisse, un mas, une pagode, des toits de village, un renard argenté, un calao au bec dur comme un tank, une locomotive, une colombe poignardée, une paire d'espadrilles, une bécane et un stylo. Autre chose encore, sans doute, mais je n'y vois déjà plus. Nous sommes une demi-douzaine, comme au retour d'une expédition : un prêtre (car il y a toujours un prêtre), un capitaine au long cours, un Espagnol de l'armée en déroute, deux inconnus, et moi-même. La voix nous manque, et nous sommes trop dégoûtés pour faire*

des gestes. Nous sommes malheureux. C'est la fin. Je songe que le premier principe de tout phénomène, qui doit bien être dieu par quelque endroit, aura sans doute voulu que la conscience de la fin du monde fût recueillie par six bonshommes. Je suis un de ceux-là. Et nous sommes le fond de la casserole. Ainsi, au lendemain d'un gala, trouve-t-on sur les banquettes du Café de Paris, les poussières, les cosses, les pellicules et les écorces d'une ville organisée. Là où il y avait des princesses, il ne reste que des taches de sueur.

Le monde mourait en forme de nuage dans l'immensité gazouillante de vide et de clarté, un de ces nuages d'un vert d'amour qui persistent au ciel, comme de longues lianes, comme des bras, comme une langueur, alors que depuis longtemps le soleil est tombé en jaune d'œuf au fond du radieux nombril de la mer.

LA FERME

par

GUIDO GEZELLE

Guido Gezelle, prêtre flamand, né et mort à Bruges (1830-1899), parlait, dit-on, vingt langues. Il écrivit cependant toute son œuvre — fort importante — dans le dialecte rural du pays brugeois. Le génie du poète sut harmoniser et quelquefois transfigurer ce langage au point d'en faire un instrument peut-être inégalable pour la description et l'imitation de la nature. Certains de ses poèmes sont tout en onomatopées, d'autres sont de véritables morceaux d'orchestre. Cette langue émouvante fut la principale source du renouveau flamand dans les Lettres. Tous les grands écrivains flamands de la seconde moitié du siècle dernier sortirent de l'école de Gezelle, longtemps professeur de petit séminaire.

Le poème que voici *(Pachthofschilderinge)* est pris dans le premier en date des recueils du poète : « Exercices de poésie » *(Dichtoefeningen)*, qui parut en 1858.

M. S.

Ce jour-là, étant assis
Près de notre meule,
Bien dans le soleil blotti
Parmi les éteules,
Vers la fin de la journée
Sans aucun souci en tête,
Souriant à mes idées,
Dans cette tranquillité,
Avant que je les aie vues,
Les poules sont survenues,
Qui m'épient et s'interrogent.
Si j'allais les renvoyer ?
« Non, c'est bon » dit l'arrivante —
Ou est-ce moi qui l'invente ? —
Ce que fit la délurée
Ressemblait à ce discours :
« Non c'est bon, il fait son somme.
« Venez, filles, vite et court,
« Picorons tout ce beau grain,
« Venez toutes, ! et bon train
« Tant que se repose l'homme. »

Sans se concerter plus long
Arrivait toute la bande
Près, plus près, tout près de moi.
Ce me parut un miracle,
Car ayant l'air endormi,
L'œil ouvert moins qu'à demi,
Je pus voir tout le spectacle.
Non, je ne dormais pas, certes.
Eussè-je été en sommeil,
Il ne manquait pas d'alerte
Pour sonner mon brusque éveil.
Ah ! le bruit, ah ! le tapage,
L'arrogance, le caquet
De ces poules, à leur banquet
Se disputant le partage !
Le dirai-je en bon flamand?
Maerlant y ferait naufrage[1],
Bien qu'il parlât bel et bon
Et ne fût pas né Wallon.
Des poussins à peine secs
Avaient jà leur mot à dire
Sachant tout et sans s'instruire,
Fort habiles de leur bec.
Ils couraient pépiant « Pip! »
Revenaient en criant « Crip! »
Prestement dedans la douce
Jupe de poule-maman

1. *Van Maerlant*, poète flamand, né vers 1220, mort en 1300. Un des hommes les plus instruits de son temps, surnommé *le Père de la poésie flamande*.

Qui, de joie, se tourne et glousse —
L'émouvant amour des mères! —
Tendrement pousse en arrière
Quand un seul du tas d'oisons
Veut sortir de la maison.
Ah! m'est-il donc accordé
De voir l'identique scène
Que Jésus vit en Judée
Lorsqu'il fit condoléance
Sur la Ville d'impiété[1]
Et sur tous mes noirs péchés! —
J'étais là et en moi-même
Tournais, retournais le thème
De ce très doux pensement,
Lorsque voilà que s'avancent,
Nus pieds comme pénitents,
Dandinants en file indienne
Et la queue toujours battant,
Les canards. — En un instant
Tout ne fut que tintamarre,
Radotage, cris bizarres,
Bruits sauvages, discordants,
On entend hurler « voleuse! »,
Siffler « fi! », répondre « gueuse! »,
Bailler « kwâ-kwâ » au plus fin,
Comme en fête de baptême
Par jour de lessive même
Quand les langues n'ont de frein.

1. Allusion à Luc. XIX, 41...

Le bruit court sur le fenil,
Sur la grange, sur l'étable,
Dans rigoles et fossés,
Lapinière, pigeonnier,
Où dans ses habits de soie
Se trouve mainte pigeonne,
Qui tient au chaud et parfois
Doucement du bec tâtonne
Ce que, mère d'un espoir,
Elle a posé sur la paille.
Dehors! Sitôt ils assaillent
Le grand ciel qui devient noir
D'ailes se frappant les pennes,
Et le paysage entend
De gais applaudissements.
Trois fois vont, trois fois reviennent :
Souffle fou, passe la bande ;
Or écoutez — ils descendent —
Plumes autrement chanter :
Sur une aile ensommeillée
Doucement ils glissent bas,
Bien avant que pattes rouges
Touchent terre, tout y bouge :
Pailles, plumes, feuilles, brins,
Les poussières du chemin
Sont chassés sous l'aile forte,
Et l'imposante cohorte
Touche sol. — Ils tournent fous,
Roulent autour d'eux, roucoulent,
Gonflent la poitrine en boule

Où s'engoncent tête et cou ;
Sautent, vifs, légers, faciles,
Tout en picorant le blé,
Cherchent cà et là, agiles,
Trépignant en société,
Fraternels et sans dispute.
C'est pourquoi le Bon Patron,
Qui fit l'homme et le pigeon,
Tout ce qui fut et sera,
Vous donne à nous comme exemple
Et « simples » vous appela[1].
Doux pigeons, pigeons candides,
Qui à tous nos vains orgueils,
A nos misérables rides
Enseignez simplicité
Et nous conduisez au seuil
De la vraie humilité ;
Pigeons purs, de Dieu l'image,
Du seul adorable et sage,
Noble image, côte à côte
Avec celle de l'Agneau
Qui de nous le péché ôte ;
Vous qui de l'Esprit Très Haut
Représentez le symbole
Vénéré, divine image
Bien comprise du chrétien,
Image... Mais qui donc vient
De si prestigieuse allure,

1. Allusion à Matthieu X, 16.

Superbement attifé,
Qui?.. Mais que dirai-je donc?
Soufflez-moi le ton de mise
Qui réponde à la sottise
De ce fabuleux dindon.
Vois, mais vois donc cette face
Te regarder de travers,
Courbe-toi, ne fais grimace,
Sois tout politesse envers
Cet Indien en grand gala,
Ou il te renversera!
Eh! entends déjà son cri :
« Kik! » son fichu rouge luit,
« Kik! » il fait la roue, il vire,
« Kik! » son cache-nez s'étire,
« Kik! » ses ailes traînent, noir,
« Kik! » ses plumes se rebroussent,
« Kik! » baisse la tête et tousse :
« Kik! » pour dire : « Venez voir :
« Kik! c'est moi, moi le grand maître,
« Kik! nul ne m'atteint aux guêtres,
« Kik! c'est moi le commandeur! »
Vois, ses pieds frottent la terre,
Son habit bat la poussière :
« Kik! » à droite « ma splendeur! »
« Kik! » à gauche « admirateurs! »
« Kik! » dit-il : aucun, pas même
Le moineau ne l'entendit,
Nul ne se leva de table
Pour trouver intolérable

La parade du farci.
Mais l'orgueil de celui-ci
Le jugea insupportable :
« Ne me regardez, idiots,
« Mais vous m'entendrez quand même. »
Bon! Voici son art suprême :
Il se dresse, fait le beau,
Tremble, branle, se trémousse,
Vibre, bâille, de secousses
Fait hocher son corps lourdaud,
Puis rend tout à coup, stupide,
Un horrible son qui stride,
Laid, grotesque, ressemblant
A un sinistre aboiement
Et bien dix fois pire encore.
Or pas une fois ou deux,
Mais, de plus en plus sonore,
Continue le malheureux,
Sot, pédant, disgracieux,
Dégorgeant, la bouche pleine.
Nul, d'ailleurs, n'en fut surpris.
Moi, contemplateur ravi
De cette hilarante scène,
Ressentis si grande peine
Que d'un rire je partis
Qui... hop!... mit volaille en fuite,
Un chacun de son côté
Redoutant un grand danger...
Le spectacle n'eut de suite. —
Le soleil, presque parti,

A demi lorgnait encor
A travers les branches, et puis
Dans le bois riant s'endort.
Lors, sur un rayon extrême,
Descendit au fond de moi
Une vérité certaine
Dont Dieu garantit la foi,
C'est : que tout ce que nous sommes,
Toute haine, tout amour,
Bien et mal, notre âme en somme
Toute entière se fait jour,
Clairement écrite autour
De notre personne.
Ceux qui veulent voir le lisent
Dans les bêtes et leurs façons :
La sagesse, la sottise
De pigeon, poule et dindon.
Bienheureux vous qui pouvez,
Par la dilection de l'être,
Lire les leçons du Maître
Où il nous les a cachées!
Bienheureux qui accordez
A votre simple existence,
Pour en tirer grand profit,
La plus minuscule chose,
Faisant, mais en conscience
Pour votre édification,
Ce qu'en simple obéissance
Fait la bête : sa mission ;
Mais fuyant d'un pas rapide

2

La laideur qu'un animal
N'a choisi, et qui fait mal
Lorsqu'au cœur humain réside.
Bienheureux celui qui veille
De toujours prêter l'oreille
A la douce et claire voix
Qui, de Dieu, par la nature,
Lui enseigne ce que doit.
Bienheureux qui, créature,
N'est trop fier pour observer
Ce que son Auteur dévoile,
En l'écrivant de sa main
Dans les fleurs et les étoiles,
Dans ce qui est proche et loin,
Et, qu'ils aient ou non parole,
Les langages que l'on voit
Dans les reflets des corolles,
Dans un fruit, dans un sous-bois,
L'attendrissante colombe,
Dans la poule et ses émois,
Le dindon pédant et sombre,
Dans, pour qui écoute pieux,
Dans tout ce qui dit le Maître,
Epelant son œuvre, l'être
Du seul grand et juste : Dieu.

(Traduit du flamand par MICHEL SEUPHOR).



L'AMBIGUÏTÉ DU SACRÉ

par

ROGER CAILLOIS



Flectere si nequeo Superos
Acherunta movebo.
(Épigraphe de *La Science des Rêves*).

Il n'est guère de système religieux, même entendu au sens large, où les catégories du pur et de l'impur ne jouent un rôle fondamental. A mesure que les divers aspects de la vie collective se différencient et se constituent en domaines relativement autonomes (politique, sciences, arts, etc...), on voit parallèlement les mots *pur* et *impur* acquérir des acceptions nouvelles, plus précises que le sens ancien, mais par le fait même, plus pauvres.

PURETÉ ET MÉLANGE. — Les significations de ces termes sont aujourd'hui distinguées par une analyse qui semble bien moins le fait de l'*Immaculée Connaissance* que des besoins mêmes de la civilisation. Elles ne sont plus liées entre elles que par un jeu assez lâche de correspondances et de métaphores ; tout se passe cependant comme si elles avaient été d'abord indissolublement confondues, et avaient servi à exprimer les manifestations multiples d'une totalité complexe, dont on ne songeait pas à dissocier les éléments. On le verra : les termes de *pur* et *d'impur* ont recouvert des oppositions de toute sorte. Pourtant ils continuent à éveiller une résonnance très particulière qu'ils introduisent toujours plus ou moins dans le domaine où ils sont employés. On parle

en esthétique de la *pureté* d'une ligne, en chimie de corps *purs*. Ce qui permet d'appliquer le même mot à des ordres si différents de réalités, c'est précisément, semble-t-il, ce qui subsiste en lui de son acception originelle. Est pur, corps ou ligne, ce dont l'essence n'est mêlée de rien qui l'altère et l'avilisse : pur, le vin qui n'est pas mélangé d'eau, le métal fin qui ne contient pas de métal grossier, pur l'homme qui ne s'est pas uni à la femme, l'organisme sain et vivant que le contact du cadavre ou du sang n'a pas contaminé d'un germe de mort et de destruction.

Le pur et l'impur : forces équivoques. — Avant tout, il convient de remarquer que les catégories du pur et de l'impur ne définissent pas un antagonisme éthique, mais une polarité religieuse. Elles jouent dans le monde du sacré le même rôle que les notions de bien et de mal dans le domaine profane. Or, le monde du sacré, entre autres caractères, s'oppose au monde du profane comme un monde d'énergies à un monde de substances. D'un côté, des forces ; de l'autre, des choses. Il en résulte immédiatement une conséquence importante pour les notions du pur et d'impur ; elles vont apparaître éminemment mobiles, interchangeables, équivoques. En effet, si une *chose* possède par définition une nature fixe, une *force*, au contraire, peut apporter des biens ou des maux suivant les circonstances particulières de ses manifestations successives. Sa puissance s'exerce indifféremment pour le bien ou pour le mal. Elle est bonne ou mauvaise, non par sa nature, mais par l'orientation qu'elle prend ou qu'on lui donne. Aussi ne faut-il pas s'attendre à voir les qualifications de pur et d'impur affecter, de façon immuable ou exclusive, tel être, tel objet, tel état, auquel on reconnaît une certaine efficacité religieuse. L'une et l'autre leur seront tour à tour attribuées, selon que cette efficacité se développera dans un sens bénéfique ou maléfique et, en attendant, toutes deux lui conviennent à la fois. Cette remarque suffit pour renvoyer dos à dos Robertson Smith qui, étudiant les religions sémitiques, y affirme l'identité primitive du pur et de l'impur, et le

P. Lagrange qui maintient contre lui leur indépendance absolue. Toute force, à l'état latent, provoque à la fois le désir et la crainte, suscite chez le fidèle la peur qu'elle vienne à sa défaite, l'espoir qu'elle vienne à son secours. Mais chaque fois qu'elle se manifeste, c'est dans un seul sens, comme source de bénédictions ou comme foyer de malédictions. Virtuelle, elle est ambiguë ; en passant à l'acte, elle devient univoque.

Mélange et souillure. — Ces deux constatations élémentaires, en se combinant, déterminent pour l'essentiel les propriétés particulières des notions considérées.

L'idée de pureté traduit d'abord, on l'a vu, une sorte d'incoercible répugnance en face du mélange. Or, la plupart des interdits en vigueur dans les sociétés dites primitives sont en premier lieu des interdits de mélange, étant admis que le contact direct ou indirect, la présence simultanée dans un même local clos, constituent déjà des mélanges. C'est ainsi que les instruments de travail de l'homme ne doivent pas voisiner avec ceux de la femme, ni les récoltes qu'ils recueillent respectivement être abritées sous un même toit. Les peaux de morse, animal d'hiver, ne doivent pas toucher des peaux de renne, animal d'été, ni les viandes de l'un et de l'autre se trouver en contact, fût-ce dans l'estomac des consommateurs. Les variantes sont innombrables : toute opposition, à l'instar de celle des sexes ou des saisons, peut faire naître des règles susceptibles de maintenir son intégrité. Telle l'opposition des phratries à l'intérieur des tribus australiennes : l'échafaud où le corps du mort est exposé doit être construit exclusivement avec les espèces de bois appartenant à sa phratrie. Au contraire, pour chasser un animal ressortissant à une phratrie donnée, il faudra se servir d'armes dont le bois appartient à l'autre. C'est que le mélange n'est pas considéré par la pensée religieuse comme une sorte d'opération chimique aux conséquences définies et, en tout cas, purement matérielles. Il intéresse l'essence même des choses. Il la trouble, l'altère, introduit en elle une *souillure*, c'est-à-dire un foyer contagieux d'infection qu'il faut sans tarder détruire, éliminer, isoler au moins, ou, puisqu'il s'agit de

forces, transformer par une opération inverse en rayonnement bénéfique.

Ainsi le mot *impur* qui ne signifie jamais pour un esprit laïc que *mélangé*, revêt un sens singulièrement plus profond pour l'esprit religieux. L'impureté pour ce dernier attaque le tréfonds de l'être, c'est une maladie et comme un symptôme de mort. Le mot qui signifie *purifier* dans les langues « primitives » veut souvent dire en même temps *guérir* et *désensorceler*. A l'inverse, la pureté se trouve identifiée à la santé et, quand elle atteint la sainteté, à la vitalité exubérante, à la force excessive, irrésistible, dangereuse par son intensité même.

Caractère sacré de la souillure. — Il en résulte que la souillure et la sainteté représentent en face du monde de l'usage commun les deux pôles d'un domaine effrayant. C'est pourquoi un terme unique les désigne si souvent, jusque dans les civilisations les plus avancées. Le mot ἄγος « souillure » signifie aussi « le sacrifice qui efface la souillure ». Le terme ἅγιος « saint » signifiait en même temps « souillé » à date ancienne, au dire des lexicographes. La distinction est faite plus tard à l'aide de deux mots symétriques εὐαγὴς « pur » et ἐναγὴς « maudit », dont la composition transparente marque l'ambiguïté du mot originel. Le grec ἀφοσιοῦν, le latin *expiare* « expier » s'interprètent étymologiquement comme « faire sortir (de soi) l'élément sacré (ὅσιος, *pius*) que la souillure contractée avait introduit ». L'expiation, c'est l'acte qui permet au criminel de reprendre son activité normale et sa place dans la communauté profane, en se débarrassant de son caractère sacré, en se *dé-sacrant*, comme le remarquait déjà Joseph de Maistre.

Plutarque voulant fournir une explication de l'abstinence des poissons observée par les guerriers d'Homère, propose deux raisons contradictoires : c'est qu'ils sont saints, ou c'est qu'appartenant aux puissances infernales, ils sont impurs. Il hésite de la même façon à décider si les Juifs s'abstiennent de viande de porc par respect ou par horreur. Lucien se fait l'écho des deux opinions opposées : les uns, dit-il, regardent les porcs comme saints (ἱροὺς), les autres comme maudits

(ἐναγέας), On ne comprendra pas clairement avant Robertson Smith qu'il s'agit là d'aspects complémentaires d'une même réalité. C'est ainsi que les poissons consacrés à Atergatis donnaient des ulcères aux imprudents qui en mangeaient. Chez les Assyriens, la colombe passait pour le plus saint des oiseaux ; cependant celui qui en touchait une involontairement, était tenu pour impur tout le jour : on ne croyait pas le contact de la sainteté moins redoutable que celui de la souillure.

A Rome, on sait assez que le mot *sacer* désigne, suivant la définition d'Ernout-Meillet : « celui ou ce qui ne peut être touché sans être souillé ou sans souiller ». Si quelqu'un se rend coupable d'un crime contre la religion ou l'État, le peuple assemblé le retranche de son sein en le déclarant *sacer*. A partir de ce moment, s'il y a toujours risque mystique à le tuer *(nefas est)*, le meurtrier du moins est innocent au regard du droit humain *(jus)* et n'est pas condamné pour homicide *(parricidii non damnatur)*.

Les civilisations plus frustes ne séparent pas dans le langage l'interdiction causée par le respect de la sainteté et celle qu'inspire la crainte de la souillure. Le même terme évoque toutes les puissances surnaturelles dont il vaut mieux se tenir à l'écart pour quelque motif que ce soit. Le polynésien *tapu*, le malais *pamali* désignent indistinctement ce qui, béni ou maudit, se trouve soustrait à l'usage commun, ce qui n'est pas « libre ». En Amérique du Nord, le mot dakota *wakan* est employé indifféremment pour toute espèce de choses merveilleuses ou incompréhensibles. Les indigènes s'en servent pour désigner les missionnaires et la Bible, mais aussi ce comble d'impureté que constitue la femme lors de sa menstruation. Les anciens Japonais utilisaient de façon analogue le terme *kami* à la fois pour les divinités du ciel et de la terre, qui sont révérées, et pour « tous les êtres malfaisants et terribles, pourvu qu'ils soient un objet de frayeur générale ». Est *kami*, tout ce qui possède une vertu efficace *(isao)*.

Dialectique du sacré. — C'est en effet cette vertu (ce *mana*, si l'on tient aux termes exotiques) qui, au repos, suscite

les sentiments ambivalents qui viennent d'être décrits. On en a peur et on voudrait s'en servir. Elle repousse et fascine à la fois. Elle est interdite et dangereuse : c'est suffisant pour qu'on souhaite s'en approcher et la posséder, au moment même où on s'en tient à distance respectueuse.

Tel se présente par exemple le caractère sacré du lieu saint *(hima)* dans les religions sémitiques. Il est défendu d'y consommer l'acte sexuel, d'y poursuivre le gibier, d'y abattre des arbres, d'y couper de l'herbe. L'action de la justice expire à ses limites. Le criminel qui s'y réfugie devient inviolable, consacré qu'il est par la sainteté du lieu, mais pour la même raison, tout animal domestique qui s'y aventure est perdu pour son propriétaire. C'est le lieu dangereux par excellence, celui où l'on ne pénètre pas impunément. Cependant son aspect attirant ressort avec force d'un proverbe arabe : « Celui qui tourne autour du *hima* finira par y tomber ». On pense au papillon qui ne peut pas ne pas venir se brûler à la flamme. De même, Luther parlant de la vénération attachée aux lieux saints, constate qu'elle est mêlée de crainte : « Et pourtant, ajoute-t-il, loin de nous enfuir, nous nous approchons davantage ». Au fond le sacré suscite chez le fidèle exactement les mêmes sentiments que le feu chez l'enfant : même crainte de s'y brûler, même désir de l'allumer ; même émoi devant la chose prohibée, même croyance que sa conquête apporte force et prestige — ou blessure et mort en cas d'échec. Et comme le feu produit à la fois le mal et le bien, le sacré développe une action faste ou néfaste et reçoit les qualifications opposées de pur et d'impur, de saint et de sacrilège qui définissent avec ses limites propres les frontières mêmes de l'extension du monde religieux.

On tient peut être là le mouvement essentiel de la dialectique du sacré. Toute force qui l'incarne tend à se dissocier : son ambiguïté première se résoud en éléments antagonistes et complémentaires auxquels on rapporte respectivement les sentiments du respect et d'aversion, de désir et d'effroi qu'inspirait sa nature foncièrement équivoque. Mais à peine ces pôles sont-ils nés de la distension de celle-ci, qu'ils provoquent chacun de son côté, en tant précisément qu'ils possèdent le carac-

tère du sacré, ces mêmes réactions ambivalentes qui les ont fait isoler l'un de l'autre.

La scission du sacré produit les bons et les mauvais esprits, le prêtre et le sorcier, Ormadez et Ahriman, Dieu et le Diable, mais l'attitude des fidèles envers chacune de ces spécialisations du sacré révèle la même ambivalence que leur comportement à l'égard de ses manifestations indivises.

Devant le divin, Saint-Augustin est pris à la fois d'un frisson d'horreur et d'un élan d'amour : « *Et inhorresco*, écrit-il, et *inardesco* ». Il explique que son horreur vient de la prise de conscience de la différence absolue qui sépare son être de l'être du sacré, son ardeur au contraire de celle de leur identité profonde. La théologie conservera ce double aspect de la divinité en distinguant en elle un élément terrible et un élément captivant, le *tremendum* et le *fascinans*, pour reprendre la terminologie de R. Otto.

Le *fascinans* correspond aux formes enivrantes du sacré, au vertige dionysiaque, à l'extase et à l'union transformante, mais c'est aussi, plus simplement, la bonté, la miséricorde et l'amour de la divinité pour ses créatures, ce qui les attire irrésistiblement vers elle, tandis que le *tremendum* représente la « sainte colère », la justice inexorable du Dieu « jaloux » devant qui tremble le pécheur humilié implorant son pardon. C'est, dans la *Bhagavad-Gîtâ*, Krishna se montrant au héros Arjuna qui s'épouvante de voir les humains se précipiter en foule dans la bouche du dieu comme des torrents courant à l'océan, *comme l'insecte volant vers la flamme mortelle.* Certains, la tête brisée, demeurent suspendus entre ses dents et sa langue se repaît des générations entières qu'engloutit son gosier.

Parallèlement, à l'autre pôle du sacré, le démoniaque, qui a reçu en partage ses aspects terribles et dangereux, suscite à son tour des sentiments opposés de recul et d'intérêt également irraisonnés. Le diable, par exemple, n'est pas seulement celui qui châtie cruellement les damnés dans l'enfer, c'est aussi celui dont la voix tentatrice offre à l'anachorète les douceurs des biens de la terre. Sans doute est-ce pour le perdre, et le pacte avec le démon n'assure jamais qu'une félicité passagère,

mais il est clair qu'il ne peut en être autrement et il n'en est pas moins remarquable que le tortionnaire se présente en même temps comme le séducteur, au besoin comme le consolateur : le romantisme en exaltant Satan et Lucifer, en les parant de tous les attraits, n'a fait que développer selon la logique propre du sacré des germes appartenant de droit à ces figures.

Cependant si l'on oriente l'analyse de la religion par rapport à ces limites extrêmes et antagonistes, que représentent, sous leurs diverses formes, la sainteté et la damnation, l'essentiel de sa fonction apparaît aussitôt déterminé par un double mouvement : l'acquisition de la pureté, l'élimination de la souilllure.

Acquisition et abandon de la pureté. — On acquiert la pureté en se soumettant à un ensemble d'observances rituelles. Il s'agit avant tout (Durkheim l'a bien montré) de se séparer progressivement du monde profane, afin de pouvoir sans danger pénétrer dans le monde sacré. On doit abandonner l'humain avant d'accéder au divin. C'est dire que les rites cathartiques sont au premier chef des pratiques négatives, des abstentions. Ils consistent en autant de renoncements temporaires aux diverses activités caractéristiques de la condition profane, si normales soient-elles et si nécessaires qu'elles paraissent à la conservation de l'existence. En un certain sens, c'est précisément dans la mesure où elles semblent normales ou nécessaires qu'il convient de s'en abstenir ; il faut, à la lettre, *s'en purifier*, pour approcher dignement du monde des dieux. C'est toujours le mélange qu'on redoute. Aussi rejette-t-on pour goûter à la vie divine tout ce qui fait partie du déroulement ordinaire de la vie humaine : la parole, le sommeil, la société d'autrui, le travail, la nourriture, les rapports sexuels. Celui qui désire sacrifier, pénétrer dans le temple, communier avec son dieu, doit, au préalable, rompre avec ses habitudes de tous les jours. Il se voit recommander le silence, la veille, la retraite, l'inaction, le jeûne et la continence. Les restrictions qui préparent l'homme à affronter le divin et le rendent *pur*, existent avec la même valeur pour le néophyte australien qui s'apprête aux épreuves de l'initiation, pour le magistrat antique qui va sacrifier au nom

de la cité, pour le chrétien moderne qui s'agenouille devant la Sainte Table. La conception religieuse du monde requiert à travers espaces et temps un dépouillement semblable de l'homme qui veut approcher du sacré. Plus elle est forte et vivante, plus exigeantes se montrent les règles de purification. On réclame volontiers de l'individu une véritable transformation. Pour entrer en contact avec le divin, il faut qu'il se baigne, qu'il quitte ses vêtements usuels, qu'il en endosse d'autres qui soient neufs, purs ou consacrés. On lui rase les cheveux, la barbe et les sourcils, on lui coupe les ongles (les parties mortes donc *impures* du corps). Dans les cas extrêmes, on le fait symboliquement mourir à la vie humaine et renaître dieu : voici le sacrifiant védique qui ferme les poings, se voile la tête et imite les mouvements du fœtus dans la matrice, en allant et venant autour du foyer.

Ainsi sacralisé et détaché du profane, l'homme doit en rester éloigné tant que dure et pour que dure son état de pureté ou de consécration. Il ne peut d'ailleurs s'y maintenir longtemps : il faut, s'il veut assurer son existence physique, qu'il recouvre l'usage de tout ce qui entretient celle-ci et serait incompatible avec sa sainteté. Sortant du temple, le prêtre juif quitte son vêtement sacré, « afin que la consécration ne se propage pas » dit le Lévitique. Le sacrifiant védique se plonge dans un « bain d'emportement » : il passe à l'eau, qui l'entraîne, son caractère religieux et sort du liquide à nouveau profane, c'est-à-dire libre d'user des biens naturels et de participer à la vie collective. C'est un des plus précieux apports de l'étude de Hubert et Mauss sur le sacrifice que cette mise en lumière des rites d'entrée et de sortie qui permettent de passer d'un monde dans l'autre en respectant leur étanchéité.

PRÉCAUTIONS CONTRE LA SOUILLURE ET LA SAINTETÉ. — L'usage des biens naturels, la participation à la vie du groupe constituent et définissent en effet l'existence profane : le pur s'en exclut pour approcher des dieux, l'impur en est banni afin qu'il ne communique pas sa souillure à ce qui l'entoure. De fait, la communauté prend toujours un soin extrême de

tenir ce dernier à l'écart. Il est d'ailleurs facilement reconnaissable et les foyers d'impureté se laissent en général aisément dénombrer. Certains varient avec les sociétés considérées ; d'autres bénéficient de la plus large diffusion. Parmi ces derniers, on peut citer le cadavre et, par contagion, les parents du défunt lors du deuil, c'est-à-dire pendant la période où la virulence de la souillure de la mort est pleinement active en eux ; puis la femme aux instants critiques de sa vie quand elle se présente comme un être sanglant et blessé, lors de ses règles (et surtout de son premier sang) ou lors de ses couches (et spécialement à l'occasion de son premier enfant) jusqu'à la cérémonie purificatoire des relevailles ; le sacrilège enfin, celui qui, par bravade, par imprudence ou par mégarde, a violé un interdit, et particulièrement le plus grave de tous, la règle d'exogamie.

L'impureté de ces différents êtres fait courir à la communauté un danger qui la menace dans son ensemble, car rien n'est plus contagieux que la souillure mystique. Aussi, son premier devoir est-il de s'en protéger, en excluant radicalement de son sein les porteurs des germes nocifs. Elle ne leur permet aucun rapport avec les membres du groupe et s'efforce de préserver des miasmes abhorrés qu'ils renferment et colportent, jusqu'aux éléments et jusqu'à la nature. Les jeunes filles à leur puberté, les femmes pendant leurs périodes menstruelles, se voient reléguées dans une hutte spéciale à l'écart du village. Elles n'en doivent pas sortir tant que dure leur état et avant qu'une purification rituelle en ait éliminé tous les vestiges. Les plus vieilles femmes du village, immunisées par leur âge et n'ayant plus guère de part à la vie sociale, leur préparent et leur apportent leur nourriture. La vaisselle dans laquelle les recluses ont mangé est brisée et soigneusement enterrée. Leur habitation est si hermétiquement close qu'il arrive que l'une d'elles périsse par suite du manque d'air. C'est qu'il faut éviter que la lumière du soleil ne contracte leur souillure en les éclairant. Parfois on ne leur demande, à cet effet, que de se noircir le visage. Souvent le bâtiment où elles résident est construit sur une plate-forme située à bonne distance du sol afin que la terre, elle aussi, ne soit pas contaminée. De préférence, la patiente est hissée dans

un hamac le temps de son indisposition ; on considère que ce procédé réalise les conditions d'un isolement quasi absolu. Si la jeune fille ressent dans la brousse les symptômes de sa première menstruation, elle doit se cacher sans tarder dans les roseaux, se voiler la tête et ne rentrer au village qu'à la nuit tombée. Il est significatif qu'en arabe préislamique, les mots de pur et d'impur ne s'emploient que par référence à la femme indisposée.

Des précautions de même sorte visent également les parents du mort que l'on regarde comme souillés et affaiblis (c'est la même chose) par la force malfaisante qui a terrassé leur proche : le deuil est avant tout la période de leur impureté et par conséquent de leur isolement. On détruit la vaisselle et les vêtements dont ils ont usé pendant leur quarantaine ; des ablutions entraînent la trace de leur souillure. Parfois ils doivent la transmettre à un tiers. Au Hedjaz, la veuve ne se lave, ni ne se coupe les ongles, ni ne s'épile. Au bout d'un an, elle présente un aspect horrible. Alors elle passe un oiseau sur ses parties sexuelles et le jette loin d'elle, à demi mort. Il a été tué par la souillure, mais l'a épuisée en même temps. Ainsi se débarrasse-t-on de l'infection mystique avant de rentrer dans le cercle de l'existence profane exactement par les mêmes rites qui permettaient à celui qui s'était approché des dieux de partager à nouveau la vie des hommes après avoir fait abandon de la sainteté qu'il lui avait fallu acquérir.

Il est remarquable en effet que les mêmes interdits qui préservent de la souillure isolent la sainteté et protègent de son contact. Le souverain-dieu du type Mikado, comme la femme à sa première indisposition, ne doit pas toucher le sol ou s'exposer aux rayons du soleil. C'est le cas par exemple non seulement de l'empereur du Japon, mais du souverain pontife des Zapotecs et de l'héritier du trône de Bogota, qui vit à partir de seize ans dans une chambre obscure. On brise également la vaisselle où le Mikado a mangé, de peur qu'un imprudent ne venant à s'en servir dans la suite, ne voie sa bouche et sa gorge gonfler et s'enflammer, en un mot se gangréner. Il faut, en même temps maintenir le roi divin à l'abri de toute souillure,

de toute déperdition inutile de son énergie sainte, le préserver de toute occasion de la décharger brutalement ; elle ne doit qu'assurer le bon fonctionnement de la nature et de l'État en rayonnant lentement et régulièrement. En tournant les yeux avec quelque insistance dans une direction donnée, le Mikado risquait de déchaîner les pires calamités sur les régions qu'il avait trop « favorisées » des effluves puissants de son regard.

Tout ce qui touche une personne sainte est consacré du fait même et ne peut plus servir qu'à elle. Il suffit au chef polynésien de désigner un objet par le nom d'une partie de son corps pour le soustraire à son profit au domaine public. Personne n'ose plus s'en servir : son contact est mortel. Ainsi le divin et le maudit, la consécration et la souillure, ont exactement les mêmes effets sur les choses profanes : elles les rendent *intouchables*, les retirent de la circulation en leur communiquant leur redoutable vertu. Il ne faut donc pas s'étonner que les mêmes barrières protègent de l'excès d'honneur comme de l'indignité qui les déroberaient également à l'usage commun, les biens nécessaires à la subsistance du groupe, les bras indispensables au travail quotidien.

Opposition des deux pôles du sacré. — Il s'en faut d'ailleurs que le pur et l'impur ne soient pas cependant affectés de signes contraires. L'un attire, l'autre repousse ; l'un est noble, l'autre ignoble ; l'un provoque le respect, l'amour, la reconnaissance, l'autre le dégoût, l'horreur et l'effroi. Le pur, dans le langage scholastique du P. Lagrange, est défini comme le *vitandum per accidens*, ce que l'homme doit éviter à cause de sa propre indignité, quand il n'est pas dans les dispositions requises pour l'approcher ; l'impur correspond au contraire au *vitandum per se*, à l'objet que son essence même condamne à l'isolement et que la simple considération de l'intérêt personnel conseille en chaque occasion d'éviter. D'un côté se rejoignent et se liguent toutes les puissances positives, «celles qui conservent et accroissent la vie, qui donnent la santé, la prééminence sociale, le courage à la guerre et l'excellence du travail », pour reprendre la définition de R. Hertz. Elles s'exercent en harmonie

avec la nature ou plutôt composent cette harmonie et déterminent le rythme du monde. Elles apparaissent ainsi empreintes d'un « caractère régulier et auguste qui inspire la vénération et la confiance ». A l'autre extrémité, sont rassemblées les forces de mort et de destruction, les sources des maladies, des désordres, des épidémies et des crimes, tout ce qui affaiblit, amoindrit, corrompt, décompose.

Il n'est rien qui, dans l'univers, ne soit susceptible de former une opposition bipartite et ne puisse alors symboliser les différentes manifestations couplées et antagonistes du pur et l'impur, des énergies vivifiantes et des forces de mort, des pôles attractif et répulsif du monde religieux. Au premier, appartiennent la clarté et la sécheresse du jour ; au second les ténèbres et l'humidité de la nuit. L'orient et le midi apparaissent le siège des vertus d'accroissement qui font monter le soleil et augmenter la chaleur ; le couchant et le nord, l'habitat des puissances de perdition et de ruine qui font descendre et s'éteindre l'astre de vie. Le haut et le bas se trouvent du même coup qualifiés, — et le ciel qui passe pour la demeure des dieux où la mort n'entre pas, et le monde souterrain qu'on tient pour les demeures obscures où son empire est absolu.

R. Hertz, qui a fixé ces oppositions, a donné de l'une d'entre elles, celle du droit et du gauche, une étude approfondie. On la voit étendue aux moindres détails, dans le rituel, dans les pratiques de divination, dans les usages et dans les croyances. Le musulman pénètre du pied droit dans un lieu saint, du pied gauche dans un endroit hanté par les djinns ; un gaucher est volontiers réputé sorcier ou possédé du démon ; au contraire, on raconte de saints chrétiens que, dès le berceau, ils refusèrent le sein gauche de leur mère. La main droite est celle du sceptre, de l'autorité, du serment, de la bonne foi ; la gauche, celle de la fraude et de la trahison. Eve, par qui la mort est introduite dans le monde, est faite d'une côte gauche d'Adam. Et c'est la première femme, le prototype d'une engeance passive et inquiétante, *l'enfant malade et douze fois impure*, que les religions facilement excluent du culte et assimilent au péché et à la sorcellerie. Dans les représentations du Jugement Dernier, Jésus,

de sa main droite, indique le Ciel aux élus, et désigne de sa main gauche aux damnés l'orifice épouvantable de l'enfer. Dans celles de la Crucifixion le soleil luit à la droite de Dieu, tandis que la lune est figurée à gauche avec le mauvais larron et la synagogue.

Le langage même manifeste cette opposition : dans le domaine indo-européen, une racine unique exprime l'idée de *droit* dans les différentes langues. Au contraire, le côté *gauche* est désigné par des mots multiples et instables, des expressions contournées où la métaphore et l'antiphrase jouent un grand rôle. Le même phénomène a été constaté par Meillet pour les noms de certaines infirmités (surdité, claudication, cécité) qui partagent avec la gauche cet aspect inquiétant et vaguement dangereux, ce caractère de mauvais augure qui fait qu'on évite même de les nommer par les termes qui les désignent expressément et qu'on est toujours à la recherche de nouveaux mots destinés à ne les évoquer que par allusion.

La main *droite* est aussi la main *adroite*, celle qui conduit l'arme *droit* à son but, atteste ainsi non seulement l'*adresse*, mais le *bon droit* du guerrier, sa *droiture*, et prouve que les dieux le protègent. En Chine, la grande épreuve de noblesse est le tir à l'arc. Ce n'est pas une lutte d'habileté ou de bravoure, remarque M. Granet, mais « une cérémonie musicale réglée comme un ballet » ; il faut décocher la flèche sur la note juste, les mouvements des archers doivent *toucher au cœur* les règles rituelles et une correcte attitude de l'âme jointe à une droite attitude du corps leur permettront de *toucher au cœur* la cible. « Ainsi se fait connaître la vertu », conclut le *Li-Kï*. Les suzerains en effet jugent la droiture de leurs vassaux sur leur habileté à bien diriger leurs flèches. En grec, le mot ἁμαρτάνω qui signifie commettre une erreur, une faute et même un péché, veut dire à l'origine « manquer le but ». On comprend maintenant les différents sens du mot « droit », désignant l'habileté manuelle, la rectitude d'un raisonnement, la norme juridique, la franchise du caractère, la pureté des intentions, le bien fondé d'une action, en un mot tout ce qui physiquement ou mystiquement fait aller une force *droit* à son but. Inversement la

gaucherie est signe de mauvaise conscience et présage d'insuccès, c'est à la fois la maladresse, ce qui en est la cause et ce qui en est l'effet, toute force tortueuse, courbe, oblique, tout faux calcul ou fausse manœuvre, *ce qui n'est pas sûr* et n'atteint pas le but, et par suite *ce dont on n'est pas sûr* et qui suscite le soupçon et la crainte, car tout ce qui est *manqué* révèle et développe une disposition à la malfaisance. Le droit et l'adresse manifestent la pureté et la grâce, la gauche et la gaucherie la souillure et le péché.

Réversibilité du pur et de l'impur. — Identifiés d'un certain point de vue par le monde profane auquel ils s'opposent également, radicalement hostiles l'un à l'autre dans leur sphère propre, le pur et l'impur ont en commun d'être des forces qu'il est loisible d'utiliser. Or, plus la force est intense, plus son efficacité est prometteuse : d'où la tentation de changer les souillures en bénédictions, de faire de l'impur un instrument de purification. A cette fin, on a recours à la médiation du prêtre, de l'homme que sa sainteté rend capable d'approcher ou d'absorber sans crainte l'impureté, qui sait en tout cas les rites qui le préserveront d'en souffrir, qui possède le pouvoir et connaît les moyens de tourner vers le bien l'énergie maligne de l'infection, de transformer une menace de mort en garantie de vie.

A la fin du deuil, les cérémonies purificatoires ne libèrent pas seulement les parents du défunt de leur souillure, mais marquent aussi l'instant où, de puissance malfaisante et redoutée, porteuse de tous les caractères du sacré gauche, le mort devient un esprit tutélaire prié avec respect et vénération. Parallèlement, les restes terrestres du cadavre deviennent reliques : l'horreur se change en confiance.

La femme en couches doit se tenir à l'écart du groupe pour le préserver de la contagion de sa souillure : mais en même temps, chez les Hereros par exemple, on lui amène chaque matin le lait de toutes les vaches du village pour que le contact de sa bouche lui assure de précieuses qualités ; et chez les Warrundis, la jeune fille à ses premières règles est conduite à travers la

maison par sa grand-mère qui l'oblige à toucher à tout, comme si tout s'en trouvait sanctifié.

De même, les Romains aspergeaient le verger d'Anna Perenna de *virgineus cruor*, et ce sang féminin servait communément à détruire la vermine des potagers. Un peu partout d'ailleurs, le sang menstruel ou le sang de la délivrance est utilisé comme remède contre d'autres impuretés : furoncles, gale, maladies de peau, lèpre. On le voit considéré comme d'autant plus énergique qu'il est plus impur, on voit ainsi préférer le premier sang de la jeune fille ou celui d'une primipare. Pourtant quelle puissance de mort n'attribue-t-on pas à ce flux terrifiant ? Il n'est abomination dont Pline l'Ancien ne le charge : « Il serait difficile de trouver rien de plus monstrueux dans ses effets que cet écoulement périodique. Il aigrit les vins nouveaux, stérilise les graines, tue les jeunes greffes, dessèche les plantes des jardins. Les fruits tombent des arbres sous lesquels s'asseoit une femme en cet état. Son seul aspect ternit l'éclat des miroirs, émousse le tranchant du fer, efface le brillant de l'ivoire ; les essaims meurent, l'airain lui-même et le fer se rouillent et contractent une odeur détestable. Les chiens qui en ont goûté deviennent enragés et le venin de leur morsure est sans remède, etc... ». Aujourd'hui encore règne plus ou moins consciemment l'idée que le remède le plus répugnant risque d'être le plus efficace. Aussi recherche-t-on systématiquement pour la composition des panacées les ingrédients physiquement les plus repoussants et religieusement les plus impurs. Les Arabes utilisent contre les djinns et le mauvais œil une mixture fabriquée avec des ordures, du sang menstruel et des ossements de mort.

Pour ne rien oublier, ils pourraient compléter leur médecine en y ajoutant quelque parcelle des restes de la victime expiatoire. Celle-ci, chargée chez les Sémites des péchés d'un peuple, se présente comme une quintessence de souillure. Cependant on oint l'autel de son sang ; l'eau lustrale qui sert à purifier la tente et le mobilier du mort comme ceux qui ont touché un cadavre, doit contenir les cendres de la génisse offerte pour le péché. Le prêtre qui a brûlé la victime à l'écart du camp,

l'homme pur qui a recueilli ses cendres, doivent laver leur corps et leurs vêtements, ils sont impurs jusqu'au soir ainsi que tous ceux qui auront touché l'eau de purification ou qui se seront purifiés avec elle. Le livre entier du *Lévitique* pourrait être commenté de ce point de vue : on constate à chaque verset la même intime connexion du pur et de l'impur.

En Grèce, remarque Gernet, « ce qui est source d'impureté et cause d'interdit peut être un objet obligatoire de consécration. » De fait, les jeunes filles d'Athènes offraient à Artémis le premier linge taché de leur sang menstruel et les vêtements des femmes mortes en couches étaient consacrés à Artémis-Iphigénie de Brauron.

CONVERSION DE LA SOUILLURE EN SAINTETÉ. — Non seulement les choses, mais les êtres recèlent la force ambiguë du sacré. Les esprits protecteurs peints sur le bonnet du shamane sibérien sont parfois colorés mi-partie en rouge, mi-partie en noir, pour manifester les deux sens dans lesquels s'exerce leur puissance. Chez les Lapons, ceux qui ont tué un ours se sont couverts de gloire. Pourtant on les tient d'abord pour impurs et on leur assigne une habitation spéciale. Ils quittent les vêtements qu'ils portaient lors du meurtre de la bête. Ils apportent sa chair à leurs femmes, mais en feignant d'être des étrangers. Leur réclusion ne cesse qu'après une ronde purificatoire autour d'un feu. De même, en Afrique du Sud, tuer un animal redoutable, lion, léopard ou rhinocéros, est considéré comme action d'éclat, mais avant qu'une garde d'honneur introduise en grande pompe l'heureux chasseur au village, il doit expier son haut fait dans une hutte éloignée, le corps peint en blanc, et nourri par des garçons incirconcis. Le guerrier même qui a tué un ennemi dans une expédition, s'il en est honoré, n'est pas réintégré dans la communauté, avant de s'être purifié du sang qu'il a répandu, de la souillure qu'il a contractée en donnant la mort et en touchant un cadavre.

Inversement, l'impureté procure de la force mystique ou, ce qui revient au même, la manifeste, la prouve chez l'être qui s'est exposé victorieusement aux dangers du sacrilège. Quand

Œdipe, chargé des abominations majeures du parricide et de l'inceste, met le pied sur le territoire d'Athènes, il se présente comme sacré et s'annonce comme source de bénédictions pour la contrée. Chez les Ba-Ila, rien de plus monstrueux et redouté que l'inceste, mais celui qui veut réussir dans une entreprise difficile le commet avec sa sœur : « cela donne une très grande force à son talisman ». Le Thonga qui veut chasser l'hippopotame s'unit sexuellement à sa fille. Il devient aussitôt un « meurtrier », mais il a maintenant le pouvoir d'accomplir « de grandes choses sur le fleuve ». Dans une tribu des alentours du lac Nyassa, l'inceste avec la mère ou la sœur rend celui qui l'ose invulnérable aux balles. Par la violation de la loi la plus sainte, l'homme s'est acquis le dangereux concours des forces surnaturelles, un peu comme pour devenir sorcier, il faut ailleurs signer un pacte avec le diable. Par l'inceste, l'audacieux s'est précisément transformé en sorcier, mais pour un temps limité, pour le succès d'une entreprise définie. Il lui fallait braver rituellement les dangers du sacrilège pour se mettre hors de l'atteinte des risques profanes.

Il suffit littéralement d'une *conversion* obtenue par la pénitence convenable, d'un changement de sens facilité par les pratiques ou l'attitude requises, pour que la puissance sinistre dont a fait preuve le transgresseur des règles sacrées se retrouve intacte et inversée quand il s'agira de les maintenir et de les faire respecter. Ainsi le grand pontife P. Licinius, dit Tite-Live, arrêta pour en faire flamine de Jupiter, C. Flaccus « *à cause* de sa jeunesse turbulente et débauchée » ; et celui-ci, auparavant détesté de ses parents pour ses vices, fut à tel point transformé par sa consécration qu'il restaura la sainteté de son sacerdoce, compromise par ses prédécesseurs. De même, si dans l'hagiographie chrétienne, les plus grands pécheurs font les plus grands saints, ce n'est pas seulement à fin d'édifier les fidèles sur la toute puissance de la grâce divine, c'est aussi par l'effet de ce report toujours possible dans l'ordre des bénédictions des ressources exceptionnelles manifestées par l'énormité des fautes.

Elimination de la souillure inexpiable. — Il arrive cependant que le crime décourage toute réparation. La société se trouve frappée de stupeur et d'effroi en face des trop grandes atteintes au sacré. Ses prêtres désespèrent de les convertir ou de les effacer. La souillure contractée paraît *inexpiable*, c'est-à-dire, en restituant au mot sa valeur étymologique, qu'aucun rite de purification ne pourra débarrasser le coupable de l'élément énergétique dont il s'est chargé en commettant l'acte interdit. Il n'est plus de moyen de le « libérer », de le faire jamais rentrer dans l'ordre profane. Aussi ne reste-t-il qu'à retrancher radicalement du groupe ce principe et ce foyer de contagion dangereuse. On le déclare donc *sacré* (*sacer*, ἱερὸς). Le groupe n'accepte pas volontiers de le mettre à mort, car l'exécution supposant un contact, la souillure qu'il veut éloigner risquerait de passer sur lui. On expulse alors le criminel, on le conduit sans armes et sans provisions à la frontière du territoire national et on laisse aux étrangers, aux bêtes ou aux éléments le soin de le détruire. Si le coupable est un animal, par exemple une chèvre qui a mangé ses excréments, un bœuf qui a frappé le sol de sa queue, un chien qui s'est accouplé avec un porc, et qu'on ne veuille pas perdre la valeur qu'il représente, on le vend à des marchands de passage : que le malheur retombe sur eux. L'homme est fréquemment livré à la merci de l'océan dans un canot sans agrès. Quelquefois, pour plus de sûreté, on lui attache les mains et on saborde l'esquif. Dans le vieux droit norvégien, le proscrit est abandonné dans une embarcation qui fait eau de toute part. Quand l'État assume la charge de faire disparaître le pestiféré, ou bien il délègue un homme, le bourreau, qui devient aussitôt sujet d'opprobre et qui, tous s'écartant de lui, doit vivre à l'écart de la communauté comme s'il avait pris sur lui la totalité des souillures dont il délivre ses semblables, ou bien les magistrats responsables prennent les plus grandes précautions pour que, lors de l'exécution, la contagion redoutée ne se répande pas dans le groupe. La vestale impure est enterrée vive : son sang versé contaminerait la cité. On la fait alors disparaître avec sa souillure dans les entrailles de la terre. Le cas est en effet particulière-

ment grave. Il s'agit d'un être consacré : la sainteté du coupable accroit le poids de la faute autant que la grandeur des péchés donne parfois la mesure de la sainteté à venir. La prêtresse est amenée au lieu du supplice dans une litière hermétiquement close : il importe que toute communication avec les citoyens soit impossible. Le son même de la voix de l'impure ne doit pas parvenir à leurs oreilles, car il n'est rien, quand il s'agit d'un tel sacrilège, qui ne puisse servir de véhicule à la souillure. La patiente, cependant, sort voilée de la litière et descend aussitôt dans la fosse déjà creusée. Celle-ci est scellée sans tarder. Il est laissé à la condamnée une quantité dérisoire de nourriture. Antigone, que Créon fait conduire à sa tombe par un sentier *désert*, en recevra également assez pour « éviter un sacrilège et soustraire la ville entière à la souillure ». C'est que son impureté même rend le criminel sacré. Il est devenu dangereux d'attenter directement à sa vie : en lui consentant quelques aliments, la cité dégage sa responsabilité et laisse faire aux dieux (c'est le principe de l'ordalie, comme G. Glotz l'a bien vu). Le coupable est entré dans le monde du divin : c'est désormais aux dieux de le sauver ou de le perdre. Les hommes le leur livrent et le font pour cela sortir *vivant* de leur communauté. Il n'importe d'ailleurs pas moins de protéger la nature que la société, de la contagion de l'impureté. Rien de plus significatif à cet égard que la peine du *culeus* réservée par les Romains au parricide et au sacrilège. On recherche l'isolement parfait du coupable, on le chausse de sabots, on lui couvre la tête d'une peau de loup et, pour le jeter à la mer, on l'enferme dans un sac de cuir avec un serpent, un coq et un chien, sur lesquels la souillure pourra émigrer sans dommage. C'est la mise en œuvre de l'antique malédiction contre celui dont la transgression ne semble pas réparable : « que ni la terre ni la mer ne recueillent ses os ». Il faut voir dans la peau de loup, les sabots, l'outre cousue, autant de précautions pour empêcher son impureté de contaminer le sol, l'atmosphère et jusque l'eau de la mer qui pourtant, comme le remarque Cicéron en commentant le supplice, passe pour capable de purifier toutes les autres souillures.

DISTRIBUTION SOCIALE DU PUR ET DE L'IMPUR. — On peut maintenant dessiner une sorte de géographie sociale du pur et de l'impur. Il est une zone neutre qu'ils se disputent et d'où, pour des raisons identiques et avec des attitudes d'esprit contraires, on s'efforce de les bannir. Là, toute énergie apparaît tour à tour pure et impure, susceptible d'être orientée dans un sens ou dans l'autre, sans qu'il soit possible de lui attribuer en permanence une qualification univoque. Elle stimule également les forces du mal et celles du bien, attire le malheur comme la chance. Ainsi voit-on l'union sexuelle favoriser la naissance des moissons comme la virulence des plaies, activer (chez les Bantous) la vertu purificatrice de l'eau lustrale comme la vertu nocive de la maladie. Mais cette ambiguïté même suppose une distribution plus stable, une polarité mieux assurée du bénéfique et du maléfique. Ces principes opposés semblent en effet jouir chacun d'un habitat fixe. D'un côté le monde majestueux et ordonné du roi, du prêtre et de la loi dont on se tient à distance par respect, de l'autre le domaine louche et infamant du paria, du sorcier et du coupable, dont on s'éloigne avec horreur. A ceux qui, par nature, purifient, guérissent et pardonnent, aux intercesseurs de sainteté, s'opposent ceux qui, par essence, souillent, avilissent et égarent, les fourriers du péché et de la mort. Les vêtements du prince, splendides, rutilants d'or et de pierreries, *inaltérables*, ne sont que la contrepartie lumineuse de la pourriture abjecte et des chairs liquéfiées de la décomposition.

En effet, le souverain et le cadavre, comme le guerrier et la femme ensanglantée par son indisposition, incarnent au suprême degré les forces hostiles du pur et de l'impur. C'est la mort qui donne la souillure, c'est le prince qui en délivre. Aucun contact n'est licite entre l'un et l'autre. Les êtres investis de sainteté comme le chef polynésien, les choses qui en paraissent les réservoirs féconds comme les *churingas* australiens, sont écartés, par les plus sévères interdits, de tout ce qui se passe pour foyer d'infection : dépouilles mortuaires ou sang des menstrues. Il faut rappeler à cet égard certaines des règles sacrées qui limitent la liberté du flamine majeur. Il lui est

défendu non seulement de toucher un cadavre, mais encore d'approcher du lieu de l'incinération, d'entendre le son des flûtes funéraires, de prononcer le nom des végétaux ou des animaux qui intéressent le culte des morts. Ses chaussures ne doivent pas être faites de peaux d'animaux morts naturellement. De même, le grand-prêtre des Cafres ne doit ni visiter les cimetières, ni traverser les sentiers qui mènent aux champs où pourrissent les cadavres ; l'entrée dans la pièce où s'est produit un décès lui est prohibée jusqu'à ce qu'une effigie du défunt y soit élevée et prouve ainsi qu'il est devenu une force bienfaisante et vénérable. Dans la tragédie d'Euripide, Artémis quitte Hippolyte moribond : il n'est permis ni à une déesse de voir un cadavre ni aux derniers souffles des mourants de souiller un regard pur. Lors de la fête des Anthestéries, à Athènes, quand les âmes des morts remontent du monde inférieur et parcourent les rues de la ville, les temples sont entourés de cordes afin qu'elles ne puissent en approcher.

Localisation du pur et de l'impur. — Une séparation si vigilante des principes du pur et de l'impur implique pour eux une localisation distincte au sein de la société. De fait, le centre paraît la résidence claire et réconfortante du premier, la périphérie l'empire obscur et inquiétant de l'autre. Les forces de bénédiction habitent les mâts totémiques aux couleurs brillantes, orgueil de la grande place du village, où s'élèvent conjointement l'autel et la maison des hommes ou la haute case du chef. Personne n'ose approcher d'un endroit où sont si évidemment concentrées toutes les puissances du sacré. A la Nouvelle-Calédonie, la grande case s'appelle *moaro* ; *moaro* est aussi le nom du clan et l'autel est désigné par l'expression *ka moaro* « ce qui est le *moaro* ». On ne peut mieux marquer l'identité profonde de la collectivité entière avec l'autel et la grande case, qui sont les foyers autour desquels son existence s'ordonne. Il s'agit pour le Canaque, souligne M. Leenhardt, d'une même réalité dont la grande case est la projection sur le sol, le clan la projection dans la société, l'autel la projection vers l'invisible. Les forces qui vivifient l'être du village et exaltent sa gloire

prennent donc appui en son centre, passent par la grande place pour lui parvenir, pour l'irriguer d'une sève bénéfique. Leur mode d'action est *centrifuge* : elles rayonnent de ce vide idéal si plein de sainteté, où les dieux demeurent, où monte la fumée des sacrifices, d'où viennent éventuellement les ordres d'un prince. Peu à peu, leur influence est remplacée par celle des présences malfaisantes et mystérieuses de la brousse dont la pression *convergente* est envahissante. On s'engage insensiblement dans leur domaine à mesure qu'on s'éloigne de la grande place et, avant de se trouver complètement exposé à leur puissance sinistre, il a déjà fallu laisser derrière soi la hutte redoutée où l'on confine les femmes indisposées, les accouchées, les guerriers au retour des expéditions, jusqu'à ce qu'ils se soient purifiés du sang qu'ils ont versé, en un mot tous les êtres souillés qu'il importe de tenir à l'écart du centre radieux et vivifiant de la vie collective.

Ces données spatiales sont loin d'être adventices. On les rencontre à tous les degrés de la civilisation. R. Hertz a remarqué avec raison que l'opposition du droit et du gauche s'articule avec celle du *dedans* et du *dehors*. La communauté se regarde comme enfermée dans une manière d'enceinte imaginaire. A l'intérieur du cercle, tout est lumière, légalité et harmonie, espace repéré, réglé, distribué ; au milieu l'arche d'alliance ou l'autel figure le foyer matériel et actif de la sainteté qui rayonne jusqu'à la circonférence. Au delà, s'étendent les ténèbres extérieures, le monde des embûches et des pièges, qui ne connaît ni autorité ni loi, et d'où souffle une constante menace de souillure, de maladie et de perdition. Dans leur circuit autour du feu sacré, les fidèles se déplacent en tournant l'épaule droite vers ce centre dont émanent les félicités et en présentant à l'extérieur sombre, hostile et anarchique, le côté gauche de leur corps, la partie défensive et inférieure de leur être, le bras qui porte le bouclier. Cette circumambulation à la fois enferme les énergies bienfaisantes du dedans et forme barrière contre les assauts redoutables du dehors.

La configuration des villes modernes rend encore perceptible, sur un certain plan, la valeur en partie mythique, en partie

objective, de cette disposition : au centre, l'église ou la cathédrale, (siège du divin), l'hôtel de ville, les bâtiments officiels, le palais de justice, (symboles et temples du pouvoir et des autorités), les théâtres, les musées, le monument aux morts, les statues des grands hommes, (aspects divers du patrimoine sacré de la cité), bénéficient des larges places, des vastes artères, des jardins fleuris ; la nuit, un éclairage éblouissant apporte à ces quartiers privilégiés l'éclat et la sécurité. Autour de ce noyau rassurant, chaud, officiel, les grandes agglomérations développent une ceinture d'ombre et de misère où les rues sont étroites, mal éclairées, peu sûres, où l'on situe les hôtels borgnes, les bouges et les diverses sortes d'établissements clandestins, où l'on rassemble idéalement les rôdeurs, les prostituées, les hors-la-loi de toute espèce. Quand les cimetières n'ont pas été absorbés dans la croissance de la ville, c'est là qu'on les longe et la nuit tombée, cela ne va pas pour beaucoup sans un léger frisson. Ainsi l'opposition du pur et de l'impur, passée du domaine religieux au domaine laïc, devenue celle de la loi et du crime, de la vie honorable et de l'existence crapuleuse, a gardé l'ancienne topographie des principes mystiques : le bien au centre, le mal à la périphérie.

Cohésion et dissolution. — D'une façon générale, les puissances de sainteté jouissent d'une localisation nette ; le domaine des souillures apparaît, au contraire, diffus et indéterminé. On a pu voir là, notamment pour l'Australie, une des oppositions fondamentales de la religion et de la magie. De fait, les esprits malfaisants dont les sorciers australiens tiennent leurs pouvoirs, ne sont liés à aucun centre totémique spécial. Comme les magiciens eux-mêmes, ils existent en dehors des cadres sociaux. La force impure qu'ils mettent en œuvre, selon la définition de Strehlow, celle « qui suspend brusquement la vie ou amène la mort de celui en qui elle s'est introduite », n'appartient pas à un clan déterminé, n'est un lien communiel pour personne, ne préside à la formation d'aucun corps moral, doublant à la façon de l'église ou de la religion officielle, le corps social de l'Etat. Au contraire, elle ne tient aucun compte

des particularismes locaux, favorise aussi bien ceux qui, femmes ou esclaves, sont exclus des cultes réguliers. C'est l'émanation même de la brousse, ennemie immense, continue, englobant dans son homogénéité, comme la mer les îlots, les différents groupes humains qui ont réussi à conquérir sur elle leur habitat. Aussi est-ce dans la brousse, loin du village, que le sorcier reçoit son initiation ; il en revient avec un esprit protecteur personnel qui l'oppose au clan révérant son totem collectif. Celui-ci laisse les membres des autres groupes consommer l'espèce animale à laquelle il se sent lié. L'organisation économique de la tribu apparaît même fondée sur la réciprocité des prestations alimentaires. Mais le magicien à qui un animal s'est révélé comme allié au cours d'un rêve, d'une hallucination, d'une extase ou à qui un parent sorcier l'a légué à titre d'esprit protecteur, le défend et le fait respecter des autres membres de la communauté. Il se présente au sein du clan comme un élément étranger, disposant au surplus d'une puissance mystérieuse et redoutable. Il n'est plus regardé par les autres comme un « frère ». En fait, il est devenu un autre être. Les esprits qui l'ont initié ont changé ses organes vitaux et lui ont introduit dans le corps des morceaux de cristal de roche où résident les pouvoirs qui le font craindre. On le fuit, il mène une vie solitaire et traquée. Il se trouve comme exclu de la communauté, au moins virtuellement, et en face de la cohésion de cette dernière, incarne, avec les principes de mort, les forces mêmes de la dissolution.

Les mots de *cohésion* et de *dissolution* permettent assez bien de définir l'unité respective des ensembles complexes auxquels appartiennent le pur et l'impur. Les puissances qui définissent le premier sont celles qui affermissent, rendent solide et fort, vigoureux et sain, stable et régulier. Dans le monde, elles président à l'harmonie cosmique dans la société, elles veillent à la prospérité matérielle et au bon fonctionnement administratif ; dans l'homme, elles protègent l'intégrité de son être physique. Elles sont tout ce qui fonde, maintient ou parfait une norme, un ordre, une santé. On comprend que le souverain les incarne. Les autres, à l'inverse, sont

responsables de l'effervescence, du désordre, de la fièvre. On leur impute toute irrégularité dans la succession normale des phénomènes : elles sont cause des éclipses, des prodiges, des monstres, de la naissance des jumeaux, en général des manifestations de mauvais augure qui se produisent à l'encontre des lois naturelles et nécessitent une expiation : arbres fleurissant en hiver, ténèbres survenant en plein midi, grossesses prolongées, épidémies.

On leur attribue parallèlement les transgressions de l'ordre politique ou religieux : on a vu, en effet, le traître, le sacrilège, le régicide tenus pour inexpiablement impurs. C'est qu'ils portent atteinte à la cohésion sociale, la mettent en question, tendent à la détruire. Quelquefois, il suffit de ne pas se ranger à l'avis des autres pour être exclu de la société. En Chine, le conseiller qui ne se résout pas à partager les opinions de ses collègues, compromet le destin de la seigneurie, car les décisions doivent être prises à l'unanimité. Il est alors tenu de quitter sa charge et de s'expatrier : en s'inclinant, celui qui a pris la responsabilité d'une protestation ne ferait que « rester pour haïr ». Il doit en se retirant restaurer la cohésion que sa présence dorénavant menacerait. Son départ rompt toutes ses attaches avec son pays et ses aïeux. Il ne peut emporter la vaisselle de son culte patrimonial. Il faut lire avec les commentaires de M. Granet le texte du *Li-Ki*, qui prescrit la conduite de l'opposant qui émigre : « Dès qu'il a passé la frontière, il aplanit un terrain et élève un tertre. Il tourne la face vers son pays et pousse des lamentations. Il revêt une tunique, un vêtement inférieur, un bonnet, sans ornement, de couleur blanche et démunis de bordures de couleur [*tenue de deuil*]. Il porte des souliers de cuir non préparé, l'essieu de sa voiture est couvert d'une peau de chien blanc, les chevaux de son attelage n'ont point leurs poils coupés. Lui-même cesse de tailler ses ongles, sa barbe et ses cheveux. Quand il prend ses repas, il s'abstient de faire aucune libation [*il est retranché de la communion des dieux*]. Il s'abstient de dire qu'il n'est point coupable [*il s'abstient aussi de dire qu'il est coupable : seul un chef a assez d'âme et d'autorité pour pou-*

voir s'avouer formellement coupable]. Les femmes (ou tout au moins sa femme principale) ne sont plus admises auprès de lui [*sa vie sexuelle et ses relations de ménage sont interrompues*]. Il ne reprend qu'au bout de trois mois ses vêtements ordinaires ». Quand il sort de la période du deuil, le vassal protestataire n'a plus de patrie : c'est un homme de nulle part, qui n'a sa place dans aucun groupe seigneurial. Tel est le terrible destin réservé à l'individu qui se conduit en individu dans la communauté à laquelle il appartient, à celui dont l'attitude et l'exemple contagieux sont pour elle un ferment de dissolution.

A l'étage de la famille, le problème ne se pose pas différemment. On regarde également comme des sacrilèges les infractions qui menacent de faire crouler l'organisation familiale : d'où l'extrême sévérité des mesures qui mettent hors d'état de nuire l'inceste et le parricide que les Romains déclaraient *sacer*. Enfin, pour achever cette classification des souillures dissolvantes, il faut ajouter la maladie qui attaque l'homme dans ses forces physiques. On craint alors les pertes sanglantes des femmes dans leurs indispositions ou leurs couches et, par dessus tout, la *décomposition* du cadavre, l'image la plus parlante de la dissolution suprême et inévitable, du triomphe des énergies de destruction qui sapent aussi dangereusement l'existence biologique que la santé du monde et de la société. Le mort lui-même est un *errant*, une *âme en peine*, tant que la sépulture et les funérailles n'ont pas fait entrer dans la société des défunts celui que le trépas a retranché de celle des vivants. Il ne devient puissance bénéfique, qu'une fois agrégé à une nouvelle cohésion.

PURETÉ ET IMPURETÉ : « ÉTATS TOTAUX ». — Il semble donc que les notions du pur et d'impur n'aient pas été d'abord bien séparées des sentiments multiples que suscitent, dans leurs différentes manifestations, les forces complémentaires et antithétiques dont la *concordia discors* organise l'univers. Leur opposition s'est restreinte tardivement à des considérations d'hygiène ou de morale. On peut saisir un état où elle est composée indis-

solublement avec d'autres antagonismes qui s'anastomosent et s'interpénètrent plus qu'ils ne se laissent ordonner ou distinguer. La pureté est alors à la fois la santé, la vigueur, la bravoure, la chance, la longévité, la dextérité, la richesse, le bonheur, la sainteté ; l'impureté rassemble en elle la maladie, la faiblesse, la lâcheté, la gaucherie, l'infirmité, la malchance, la misère, l'infortune, la damnation. Il n'est pas encore possible d'apercevoir d'aspiration morale. Une tare physique, un échec sont blâmés à l'égal d'une volonté perverse et passent pour en être le signe ou la conséquence. Réciproquement, l'adresse ou la réussite manifestent la faveur des dieux et paraissent une garantie de vertu.

Les civilisations antiques permettent de suivre pas à pas la moralisation progressive de ces notions. Elles les ont reçues mystiques, elles les ont léguées éthiques et pour ainsi dire laïcisées. A Babylone, on est encore en présence de descriptions *totales* des états de grâce ou de péché. Le coupable est la proie de puissances démoniaques : « la malédiction est sortie de la mer, le charme est descendu des cieux... là où (pèse) la colère des dieux, (les démons) se précipitent en poussant des cris. Un homme que son dieu a abandonné, ils l'atteignent et le couvrent comme un vêtement ; ils vont droit à lui, le remplissent de poison, attachent ses mains, nouent ses pieds ; ils accablent ses flancs, répandent sur lui le venin ». Comme la déchéance, la restauration intéresse l'être tout entier : « la malédiction, le charme, la peine, la souffrance, la maladie, la misère, le péché, la maladie qui est dans mon corps, ma chair, mes membres, qu'elle soit pelée comme cet oignon. Aujourd'hui, que le brûlant Girru la consume, que le charme disparaisse, et que je voie la lumière ».

Evolution des notions de pur et d'impur. — La pensée grecque va bientôt distinguer ces notions hétérogènes que les réactions élémentaires conduisaient à fondre en une unité indivise, élaborer chacune par une lente analyse et lui assigner une place définie dans la hiérarchie des accidents ou des fonctions, des données ou des intentions où l'existence et la cons-

cience de l'homme se trouvent intéressées. C'est avant tout, grâce aux morales mystiques écloses dans les cercles orphiques, à la table pythagoricienne des contraires, à la cosmologie manichéenne, que les divers concepts s'affinent et se précisent. La pensée classificatoire, la réflexion philosophique démêlent les qualités : celles-ci sans doute se correspondent toujours, leurs affinités profondes restent senties, mais elles-mêmes sont enfin isolées, rangées chacune dans la rubrique qui définit sa nature : l'opposition du courbe et du droit appartient maintenant à la géométrie, celle du pur et de l'impur à l'arithmétique, celle du propre et du sale à l'hygiène, celle de la santé et de la maladie à la médecine ; cependant que celle du bien et du mal est réservée à l'éthique et que la religion conserve celle de la grâce et du péché. Tout s'est amenuisé, morcelé, rendu indépendant. On peut désormais perdre ici et gagner là. Rien n'engage plus l'homme en entier. Le siècle offre des compensations à qui néglige son salut. Chaque opposition a vu diminuer son importance et croître son autonomie. Le domaine du profane s'est élargi d'autant et embrasse maintenant la presque totalité des affaires humaines.

Profane et sacré. — Pourtant à travers toute l'histoire religieuse, la notion de sacré a gardé une individualité bien marquée qui lui confère une incontestable unité, quelque diverses qu'apparaissent, de la plus grossière à la plus élaborée, les civilisations où on la constate, si réduite que sa sphère d'influence se présente dans l'existence moderne. Elle continue à opposer *la voie, la vérité et la vie* aux puissances qui corrompent l'être dans tous les sens du mot, qui le portent au désespoir et qui le destinent à la perdition, mais en même temps elle manifeste la connivence essentielle, en face de ce qui maintient, de ce qui exalte et de ce qui ruine. Le profane est le monde de l'aisance et de la sécurité. Deux gouffres le limitent, deux vertiges attirent l'homme quand l'aisance et la sécurité ne le satisfont plus, quand lui pèse la sûre et prudente soumission à la règle. Il comprend alors que celle-ci n'est là que comme une barrière, que ce n'est pas elle qui est sacrée, mais ce qu'elle met hors

d'atteinte et que connaîtra et possèdera seul celui qui l'aura dépassée ou brisée. La limite une fois franchie, il n'est pas de retour possible. Il faut marcher sans cesse dans la voie de la sainteté ou dans celle de la damnation, que joignent brusquement d'imprévisibles chemins de traverse. Celui qui ose donner le branle aux forces souterraines, qui s'abandonne aux puissances achéruntiques est celui que n'a pas contenté son lot, peut-être celui qui n'a pu fléchir le ciel. Il demeure qualifié pour en forcer l'entrée. Le pacte avec l'enfer n'est pas une moindre consécration que la grâce divine. Celui qui l'a paraphé, celui qu'elle a comblé sont également séparés à jamais du sort commun et troublent du prestige de leur destin les rêves des timides et des rassasiés que n'aura tenté aucun abîme.

APRÈS MINUIT

par

JULES ILLYÈS

Né en 1902, Gyula Illyés a commencé à écrire à l'âge de 18 ans, mais n'a publié son premier recueil de poèmes *Terre lourde*, qu'en 1927, au lendemain d'un séjour de six années en France. Son célèbre livre en prose : *Pusztak népe (Le peuple des puszta)* a fait de lui l'un des initiateurs et des chefs de ce mouvement populaire qui s'est donné pour tâche d'attirer l'attention sur la paysannerie hongroise. Son ton poétique est des plus variés ; tantôt s'y mêlent l'attendrissement et la moquerie, tantôt l'évocation idyllique de la campagne natale y cède le pas à l'indignation, tantôt c'est un pur lyrisme qui s'exprime.

Le poème que nous avons choisi est extrait du dernier recueil de vers d'Illyès : *Rend a Romokban (Ordre dans les Ruines)* que les autorités hongroises ont fait saisir.

F. G.

1 5

ÉJFÉL UTAN

Kirakom a kést, az órá, avén
naptárt, a sok súlyt, papirost ;
ülve magamban az ágy peremén
nem bánom, nem fáj az se, most
hogy nem az enyém, —
hogy melléd nem én
fekszem s tudom, hogy nincs is rá remény.

Oregszem. Ez as öregség? Hanyatt
nézem a hessenthetlen éjt,
amely beszív majd és felodja majd
a szenvedést és szenvedélyt,
lágy mosolyodat,
mely napjaimat
nyitotta, zárta, mint a hajnal s alkonyat.

Sötet vilag. A sírhoz szoktatom
— elszoktatva töled — magam?
Már azt se szégyelem, hogy sóhajom

APRÈS MINUIT

Voici le couteau, la montre, le vieux
carnet, tout ce qui pesait dans ma poche, les papiers ;
assis, seul, maintenant, au bord du lit
peu m'importe, je n'ai plus mal à la pensée
que désormais je t'ai perdue
que près de toi ce n'est plus moi qui m'étendrai
et que tout espoir s'est enfui.

Je vieillis. Est-ce là vieillir ? Allongé,
je regarde la nuit implacable
qui aspire et finira par dissoudre
passion, douleur,
ton sourire tendre.
Il ouvrait et fermait mes jours
comme l'aube et le crépuscule.

Sombre univers. Déshabitué de toi
M'habituerai-je à la tombe ?
Déjà je n'ai plus honte de ne pas pouvoir retenir

hangosan száll, oly magasan
járok hapkodón,
zihálva nagyon,
mint vénen majd a rideg kaptatón.

A lég voltál, a völgy, tavaszi szél?
Hogy elmaradtál, lágy világ!
Barackfa-illatod utánam ér,
átfog, visszahuz, elbocsát,
lassan, mind ki fél
nézek vissza mély
meredélyedbe, gyönyörü veszély.

Az óra, hol mint alvó csíz piheg,
hol mint... gyors lépteim után
köveivedl az ösvény megered
lefoly egy vad hegy oldalán
Hullok, fölkelek,
néman igy megyek
mind messzebb, meleg
édes valóság, szép honod felett.

mes soupirs,
je suis si haut, marchant avec des gestes convulsifs
que je halète
comme sur le verglas du chemin escarpé le vieillard que je serai une fois.

Etais-tu l'air et la vallée et le vent printanier?
Comme je t'ai dépassé, souple monde!
Ton parfum d'abricot me poursuit
m'étreint, me reprend, me repousse,
doucement, comme un qui a peur,
je jette un dernier regard vers la profondeur
de ton gouffre, merveilleux péril.

La montre, tantôt palpite comme un tarin endormi
et tantôt comme... à la suite de mes pas précipités
le sentier se fend avec ses pierres
et coule tout au long d'un mont sauvage.
Je tombe, je me relève,
c'est ainsi que muet je m'éloigne
toujours plus haut, bien au dessus de ton beau pays,
douce réalité chaleureuse.

(Traduit du hongrois par FRANÇOIS GACHOT).



LES HYACINTHE

par

MARCEL JOUHANDEAU



Quel joli nom ! Etait-ce leur nom de famille ? Je ne sais. Mme Hyacinthe avait plutôt l'air d'une grande dame que d'une mastroquette et cependant elle tenait un cabaret et ce cabaret n'était pas fréquenté par les notables, mais par des marchands forains et des revendeurs, attendu qu'il s'ouvrait sur la Place du Marché. Mince, grande, toute habillée de taffetas noir, elle portait des tabliers de rechange de la même étoffe que sa robe ; immaculés et flous étaient ses cheveux blancs ; sans cesse elle hochait son visage un peu d'une haquenée délicate, comme pour le dégager d'une belle chenille de soie, qui descendue en cascade du béguin sur l'épaule la couvrait d'une pèlerine juste assez pesante pour empêcher qu'on ne s'envolât. L'œil bleu ; grave et distraite, corps et âme une goutte d'eau que rien ne peut souiller : si Dieu à force avait fait d'elle un diamant, peu lui importaient les besognes qu'elle pouvait être amenée à accepter ; elle y échappait, en s'y soumettant sans colère et sans conséquence pour elle était la qualité des gens qu'elle se devait de bien accueillir,

d'écouter et de servir ; bien qu'elle ne manquât à aucune des prévenances que lui imposait sa charge, on sentait qu'elle n'y engageait rien d'elle-même, qu'elle avait « sa vie » ailleurs ; qu'elle payait seulement là un droit de passage ; qu'elle avait connu de la part du « Destin » de telles avanies qui l'avaient laissée intacte qu'aujourd'hui elle pouvait permettre à tout ce qui demeurait apparemment au-dessous d'elle de l'approcher, sans aucun risque pour elle de déchoir.

Parfois, on apercevait quelqu'un dans son ombre ; son fils unique, mince et pâle comme elle, mais plus triste : oh ! ce n'était qu'une apparition qu'il faisait un jour de fête, pour Pâques ou pour la Trinité ; il venait de si loin vingt-quatre heures à peine, s'en retournant preste le même soir.

Pourquoi ?

Si, d'aventure pressés de gagner la montagne, le soir, ma mère et moi, parmi le réseau merveilleux des sentiers qui environnaient la ville, nous prenions hardis le seul que tout le monde évitât de suivre à pareille heure, il arrivait que surgissait devant nous une silhouette invraisemblable qui nous retardait un moment, à cause de sa corpulence même, le temps qu'elle se rangeait. Etrange et effrayante par sa forme, je sentais qu'elle inquiétait ma mère bien

davantage pour ce qu'on ne voyait pas, pour sa réputation et pour son âme : on eût dit une bête d'abord et puis une vieille femme, une sorcière sans doute ? non, c'était bien là un homme énorme, au teint glabre, qui aurait bien voulu avoir une barbe et des cheveux, mais dont les poils de la moustache et des favoris étaient si rares et si blancs et si fins qu'ils étaient presque invisibles ; le chapeau enfoncé jusqu'aux oreilles pour cacher une calvitie entière, laissait voir entre son rebord mou et le col du veston relevé le seul débordement de monstrueux replis d'une chair livide, plus larges que ma ceinture, vite inventoriés comme des anneaux de reptile ; mais les yeux surtout démoralisaient avec leur regard de cachalot, tandis que dans le creux de ce ravin de ma mémoire s'installent deux jambes fabuleuses, grises et un peu verdâtres, courbes, torses et épaisses qui écrasent tout sous leur poids, comme celles d'un pachyderme. Non certes, ni la faune antédiluvienne, ni celle de la mer, ni celle de l'Enfer ni l'Apocalypse dans son répertoire de monstres, ne renferment rien de comparable à ce que j'ai pu entrevoir là un moment de mes yeux d'enfant entre le jour et la nuit dans cette créature damnée dont on m'avait de longue main fait pressentir l'indignité. A mesure que nous approchions cependant, ma mère commentait ce que je pouvais présumer et redoublait d'éloquence dans ses recommandations : « Attention, mon petit. Détourne un peu la tête ou fixe le Ciel, ne sois pas curieux de voir cet ogre qui attend là en embuscade les petits

garçons pour les dévorer — ou il te rejoindrait cette nuit dans tes rêves. Ce n'est pas un homme comme les autres. » Mais tout d'un coup, au moment où nous allions parvenir à la hauteur de notre épouvantail, j'entends encore la douce voix chérie s'élever et enjouée, naturelle, claire et forte, pour se rassurer elle-même sans doute, juste à l'instant de franchir le pas devant, lancer : « Mais n'aie donc pas peur, mon petit. Tu ne le reconnais pas ? C'est Monsieur Hyacinthe. Bonsoir, Monsieur Hyacinthe. »

TROIS POÈMES

de

KEATS

I

Stop and consider! life is but a day;
A fragile dewdrop on its perilous way
From a tree's summit; a poor Indian's sleep
While his boat hastens to the monstrous steep
Of Montmorenci. Why so sad a moan?
Life is the rose's hope while yet unblown;
The reading of an ever-changing tale;
The light uplifting of a maiden's veil;
A pigeon tumbling in clear summer air;
A laughing schoolboy, without grief or care,
Riding the springy branches of an elm.

. . . .

I

Arrête et vois! Notre vie est un jour :
La goutte de rosée, en son retour
Périlleux, du sommet de l'arbre sur la terre ;
Le sommeil de l'Indien dans sa barque légère
Qui vogue vers les cataractes. Mais pourquoi
Gémir? La vie est l'espoir de la rose
Encore en fleur ; une fable pour toi
Toujours neuve ; un émoi
De vierge dévoilée ; un pigeon qui se pose,
Tombé du ciel, sur un toit familier ;
Un rire d'écolier
Sans souci d'autre chose,
A cheval sur la branche heureuse d'un pommier !

II

ON FAME

You cannot eat your cake and have it too.
(Proverb)[1].

How fever'd is the man, who cannot look
Upon his mortal days with temperate blood,
Who vexes all the leaves of his life's book,
And robs his fair name of its maidenhood;
It is as if the rose should pluck herself,
Or the ripe plum finger its misty bloom,
As if a Naiad, like a meddling elf,
Should darken her pure grot with muddy gloom;
But the rose leaves herself upon the briar,
For winds to kiss and grateful bees to feed,
And the ripe plum still wears its dim attire;
The undisturbed lake has crystal space;
Why then should man, teasing the world for grace,
Spoil his salvation for a fierce miscreed?

II

SUR LA GLOIRE

On ne peut pas manger sa miche et l'avoir encore.
(Proverbe).

Quelle fièvre possède un mortel agité
Qui froisse les feuillets du livre de sa vie,
Qui ne peut contempler son destin sans folie
Et dépouille son nom de sa virginité!

Soi-même, quelle rose au jardin s'est cueillie,
Quelle pêche a meurtri son divin velouté?
Voyez-vous la Naïade au séjour enchanté
L'avilir, et se plaire à sa couche salie?

Cette pêche a gardé la fraîcheur de son teint,
Cette rose est offerte encore aux purs matins,
Aux baisers de la brise, au bonheur des abeilles ;

L'onde n'a point troublé son repos de cristal :
Et toi, pour ton renom, vas-tu perdre tes veilles,
Perdre ton âme, au prix d'un mensonge brutal ?

III

TO A NIGHTINGALE

My heart aches, and a drowsy numbness pains
My sense, as though of hemlock I had drunk,
Or emptied some dull opiate to the drains
One minute past, and Lethe-wards had sunk :
' Tis not through envy of thy happy lot,
But being too happy in thine happiness, —
That thou, light-winged Dryad of the trees,
In some melodious plot
Of beechen green, and shadows numberless,
Singest of summer in full-throated ease.

O for a draught of vintage, that hath been
Cool'd a long age in the deep-delved earth,
Tasting of Flora and the country-green,
Dance, and Provençal song, and sun-burnt mirth!
O for a beaker full of the warm south,
Full of the true, the blushful Hippocrene,
With beaded bubbles winking at the brim,
And purple-stained mouth ;
That I might drink and leave the world unseen,
And with thee fade away into the forest dim :

Fade far away, dissolve, and quite forget
What thou among the leaves hast never known,
The weariness, the fever, and the fret
Here, where men sit and hear each other groan ;

III

A UN ROSSIGNOL

Mon cœur souffre, un sommeil tient ma chair engourdie
Comme si j'avais bu d'un lourd poison ; vidé
Ma coupe de breuvage obscur, jusqu'à la lie,
Et sombré tout à l'heure aux gouffres du Léthé :
Ce n'est point par dépit contre ton sort trop tendre,
Mais d'être trop heureux de ton propre bonheur
Que tu me fais entendre,
A pleine gorge, oiseau ! Dryade ailée, au cœur
De ce buisson nocturne, heureuse, bienheureuse,
O voix de la nuit chaude et de l'ombre nombreuse !

Et boire un trait de vin salubre ! — rafraîchi
Longuement sous la terre, avec son goût de flore,
De paysages vifs, de chansons du Midi !
La danse, au grand soleil allègre qui nous dore !
Et boire dans la coupe un rayon chaleureux,
Le vrai vin, le vrai sang de la source Hippocrène,
Pétillant sous les yeux,
Qui m'empourpre la bouche et parfume l'haleine !
Boire ! et quitter alors ce monde sans regret,
Disparaître avec toi dans l'épaisse forêt ;

M'en aller, me dissoudre... Oublier ma fatigue
Et ce mal dont l'oubli ne doit point t'affranchir
Sous la feuille innocente ! Une fièvre, une intrigue
D'insalubres mortels qui s'écoutent gémir :

Where palsy shakes a few, sad, last grey hairs,
Where youth grows pale, and spectre-thin, and dies;
Where but to think is to be full of sorrow
And leaden-eyed despairs;
Where beauty cannot keep her lustrous eyes,
Or new Love pine at them beyond to-morrow.

Away! away! for I will fly to thee,
Not charioted by Bacchus and his pards,
But on the viewless wings of Poesy,
Though the dull brain perplexes and retards :
Already with thee! tender is the night,
And haply the Queen-Moon is on her throne,
Cluster'd around by all her starry Fays;
But here there is no light,
Save what from heaven is with the breezes blown
Through verdurous glooms and winding mossy ways.

I cannot see what flowers are at my feet,
Nor what soft incense hangs upon the boughs,
But, in embalmed darkness, guess each sweet
Wherewith the seasonable month endows
The grass, the thicket, and the fruit-tree wild;
White hawthorn, and the pastoral eglantine;
Fast-fading violets cover'd up in leaves;
And mid-May's eldest child,
The coming musk-rose, full of dewy wine,
The murmurous haunt of flies on summer eves.

Darkling I listen; and for many a time
I have been half in love with easeful Death,
Call'd him soft names in many a mused rhyme,
To take into the air my quiet breath;
Now more than ever seems it rich to die,
To cease upon the midnight with no pain,
While thou art pouring fort thy soul abroad
In such an ecstasy!

Dans cette humanité morne, paralysée,
Où la jeunesse est pâle et fantômale, et meurt ;
Où la seule pensée
Est un fardeau d'angoisse et d'obscures douleurs ;
Où la Beauté se fane, impossible, avant même
Que l'Amour par deux fois ait pu dire : Je t'aime...

Fuir ! fuir !... Aller vers toi ; non point dans les transports
Du délire où Bacchus entraîne son orgie,
Mais, bien qu'un doute amer accable nos efforts,
Sur l'aile infiniment de notre Poésie :
Je suis à toi ! Le ciel respire avec douceur,
La Lune est sur son trône et les Etoiles-fées
Entourent sa blancheur ;
A mon deuil d'ici-bas, la brise, par bouffées,
Apporte seule un peu de la clarté d'en haut,
A travers le secret de ces sombres rameaux ;

Je ne sais quel encens flotte sur le feuillage,
Je ne vois pas les fleurs qui dorment à mes pieds,
Mais dans chaque parfum je devine un message
De la saison parfaite aux calmes conviés :
Voici l'herbe, voici la paisible aubépine,
L'arbre fruitier sauvage, et voici, pastoral,
Un aveu d'églantine ;
Et ce lis ingénu dans son rêve lustral,
Et ce dernier plaisir, cette rose musquée
Où s'endort un bourdon par la chaude soirée...

Et, dans l'obscurité, j'écoute. — Bien souvent
J'ai courtisé la mort en syllabes rythmées,
Afin qu'elle m'emporte, ainsi que le bon vent
Dissout dans sa fraîcheur les légères fumées ;
Et je sais que la mort cette nuit me plairait,
Qu'il ferait bon mourir dans l'ombre, sans souffrance,
Que j'aime cette paix
Tandis que ton extase emplit le grand silence :

Still wouldst thou sing, and I have ears in vain —
To thy high requiem become a sod.

Thou wast not born for death, immortal Bird!
No hungry generations tread thee down;
The voice I hear this passing night was heard
In ancient days by emperor and clown :
Perhaps the self-same song that found a path
Through the sad heart of Ruth, when sick for home,
She stood in tears amid the alien corn;
The same that oft-times hath
Charm'd magic casements, opening on the foam
Of perilous seas, in faery lands forlorn.

Forlorn! the very word is like a bell
To toll me back from thee to my sole self.
Adieu! the fancy cannot cheat so well
As she is famed to do, deceiving elf.
Adieu! adieu! thy plaintive anthem fades
Past the near meadows, over the still stream,
Up the hill-side; and now 'tis buried deep
In the next valley-glades :
Was it a vision, or a waking dream?
Fled is that music : — do I wake or sleep?

Tu chanterais encor ; sans que j'écoute, Oiseau,
Ton divin requiem planer sur un tombeau.

Mais toi, tu ne saurais mourir, vivant poème!
Nul envieux rival ne veut ton déshonneur :
L'immortelle chanson, par d'autres nuits, la même,
Charma dans les vieux temps le rustre et l'empereur ;
La même, nostalgique, enveloppait de charmes,
Un soir, la douce Ruth dans les blés étrangers,
Ses grands yeux pleins de larmes...
La même, au bord des flots brisant sur les rochers,
Magique, émerveillait la rêveuse inconnue,
Là-bas, dans un pays de légende perdue...

Perdu! — Ce mot glacé sonne comme un destin
Qui de toi me rappelle à ma froide misère.
Perdu... La Fantaisie, improbable lutin,
Ne peut plus nous tromper, ni l'ingrate chimère :
Ta voix, ta voix plaintive au lointain disparaît,
Par delà le ruisseau ; le vallon ; la prairie,
Et la grande forêt...
Adieu, ma vision légère, évanouie!
Cette musique, était-ce un rêve ? Un conte bleu ?
Dites-moi si je veille ou si je dors... Adieu!

(Version française de MÉLOT DU DY).



L'HOMME DE L'ALLIANCE

par

HENRI POURRAT



La lumière est blanche au bas du ciel, pareille au vide de quelque zone ouverte, sans fond, sans limites, sous tout le bleu du grand matin. Comme c'est le matin, comme c'est la montagne. D'un château de sapins haut levé dans ces bois et plus fumeux que les masses de pins enchevêtrées qui le touchent, on sent que le soleil va sortir. Qu'y a-t-il de si bon dans ce silence des campagnes, dans cette fraîcheur, de terrasse verte en terrasse verte, sur les espaces d'ombre et les espaces d'air ?

Derrière la murette faite de granits où s'enracinent des framboisiers, un homme au chapeau rabattu déchaume. Il guide les deux vaches qui traînent son araire de bois geignard. La moisson à peine faite, le voilà revenu à son champ. C'est qu'ici il y a terriblement à lutter contre la mauvaise herbe. Le chiendent envahit tout, de ses racines, pareilles à des vers blancs, qu'on voit au mois de mars jetées en jonchées poussiéreuses dans les chemins.

Au coin de sa murette, quand il s'arrête dans l'odeur du sablon, ce laboureur passe l'œil sur sa besogne. Il a bien vu : le temps va tourner au sec, se mettre au beau fixe pour huit ou quinze jours. Et il sait que sur les terres de par là, si légères, un temps sans pluie arrête la poussée. Pour que les blés y poussent, il faut que l'averse à peu près tous les huit jours vienne les rafraîchir. Il tâche de tirer parti de la sécheresse qui s'annonce : en mettant dès ce mois d'août les racines à l'air sur ces côtes, il a chance de voir le gros soleil tuer ce poison de chiendent.

Dans le bas de la commune, d'autres terres sont plus fortes :

elles demandent d'autres façons, celles-là. « En terroir épais, deux labours : le premier en temps clair, le second en temps mouillé : rompre sec et biner gras ». Ainsi parlent les livres de raison où les maîtres de domaines ont marqué ce que l'expérience leur a appris sur la glèbe. Il s'agit toujours, choisissant le moment juste, de profiter et du temps et du terroir.

Un peu de vent pâlit les framboisiers et fait luire et bruire un rang de peupliers, plus loin, dans le pacage. Les vaches de leurs mufles grenus comme un champignon laissent filer un fil d'argent. Parmi ces chaumes, ces pierres à mica, cette terre qui tourne en poussière, de petites labiées blanches et jaune-pâle sentent l'âcre. Sous son feutre déteint, plus poudreux que ses sabots, dans ses vieilles braies couleur des champs, le laboureur paraît mêlé aux choses. Il est debout. Il a appuyé son aiguillon contre le joug en signe d'arrêt de la besogne. Il paraît fait de ces mottes, de ces touffes, de ces plis des écorces, de ces lents mouvements du vent dans les branches et de ces lueurs des feuilles. Formé par tout cela, délégué par tout cela, assigné à une certaine tâche que ces choses, d'elles-mêmes, ne pourraient pas remplir.

Peut-être est-il là pour que tout aille vers un mieux. Pour que le blé, ici, remplace le chiendent. Il faut qu'il calcule, qu'il décide, qu'il fasse. Que de ces choses, d'abord, il apprenne la nature des choses. S'il sème un mauvais jour, dans une glèbe trop grasse, il la voit tourner en boue sous la pluie venue ; ensuite, au chaud du soleil, devenir aussi dure que caillou, et par là étouffer le germe de son blé. L'homme qui déchaume ce matin, qu'il manque ses semailles en octobre, dans un an, sa récolte lui manquera. S'il ne prend pas les choses comme il le faut, il y est pris.

Un industriel peut fabriquer quelque ustensile et le vendre en suggestionnant le public à force de publicité. Ou même ne pas le vendre, et en suggestionnant les gouvernants, continuer de fabriquer, parce qu'il y aura l'Etat pour renflouer son industrie à coups de subventions. Il peut faire des bêtises pendant vingt-cinq ans. Un politicien peut en faire pendant tout son âge. Un paysan, s'il en fait deux saisons, il est perdu.

Il est forcé, lui, de se mettre avec les choses. Serait-ce ainsi qu'il connaît ce que les hommes d'aujourd'hui connaissent mal : une certitude?

Le vent d'avant la sortie du soleil vole par ondes, comme le pivert qui va d'arbre en arbre. Un bourdonnement de batteuse a commencé son train, on ne saurait dire où, derrière les fayards et les frênes. De cette croupe de bruyères et de roches, vient un autre bourdonnement, celui des abeilles, pareil à quelque roulement caché d'un courant d'eau. Peut-être un goût de miel dans les remous du vent. Mais une odeur est toujours là : l'odeur de l'homme et de la terre. Son gilet de travail jauni sent la fumée de genêt, le foin, le petit lait, comme si l'on entrait dans sa métairie de la côte.

Souviens-toi de l'air qu'on respire dans ces longs bâtiments bas et tassés, sous leur tuilage chargé de pierres tout autour, à cause des tourmentes. Entre la carrière au flanc de la pente et les fagotiers, les meules où s'appuient des perches, ils sont assis dans un désordre de souches qui roulent, de brouettes, de herses, d'éclats de granit, de cochons fouissant, de poules quêtant, avec là-devant, dans la fange et l'herbe, le ruisseau découlant de la fontaine. Non dépris des choses, tenant tout à ce monde même de la roche, de la plante, de la bête.

Il est à supposer que quand on parle de la paix des campagnes, il s'agit de cet air-là. Non pas seulement le calme des bouquets de grands arbres, tout recueillis dans le retombement de leurs grappes d'ombres. Non pas seulement cette liberté d'aller à travers les vieilles patries de landes, de prés, de pâturages creux, vers le silence des haies de noisetiers où l'air bleuit, et vers le bleu plus fumeux, lointainement, de quelque barre de collines. Non pas seulement la bucolique des métairies et l'innocence de mœurs qu'on y trouverait : sur ce point, on est aujourd'hui net d'illusions, plus abusé même par la défiance qu'on ne le serait par la confiance. Pas seulement cela. Quelque chose de tellement plus certain : la paix des champs.

De cette paix, on a parlé avec ironie; — tant de traits de cupidité, de brutalité, d'envie, ont paru la démentir, aux champs.

Mais la paix des champs existe, tu ne peux pas ne pas la sentir. Regarde cet homme, entre avec lui dans sa lente besogne accordée à ce grand monde qui s'éveille de par l'espace, sorti tout frais d'une immensité d'ombre. Ce qu'il y a sur lui, sur toute sa personne dans cet effacement et cette tranquillité, ce n'est pas une assurance ; c'est mieux, c'est la certitude paysanne. Certitude : on ne voit pas d'autre mot. Celui qui se lève, lie ses vaches, et part pour le labour, dans ce gris de l'aube où entre les genêts les toiles des araignées vont se charger de grosses gouttes ; celui qui sème, qui marche, allant, venant, lançant la graine, face aux airs pleins de nuages et pleins d'oiseaux ; celui qui dans l'arrière-saison va au bois jeter des pelletées de terre sur les branches traînantes des fayards pour les marcotter et rajeunir les souches ; celui qui abat les chênes, tapant à longs bras de la cognée, et ensuite agenouillé, tirant et poussant la scie qui crache sa sciure sur le givre de la mousse ; celui qui greffe ses sauvageons, au printemps, taillant soigneusement les entes, dans l'herbe neuve ; celui qui donne les façons qu'il faut à la vigne et aux planches de légumes, qui mène les cultures et l'élevage, tirant parti de tout, de la vache, de la chèvre, de l'abeille et du colza, de la rave, du lin, du frêne, et des terrains, des expositions, des températures, celui-là sait qu'il s'emploie.

Il travaille accordé à la création même. Il accepte les conditions de la terre et du temps, il sait l'ordre des saisons, il fait entrer sa vie dans le train vivant de la grande nature. Est-ce cela son secret ? Comment comprendre cette certitude ? Si puissante et si faible en même temps. Aussi vaste et aussi peu remarquée que cet air qui vous porte et auquel on ne fait même plus attention à la longue. Cet air dont on ne saurait dire pourquoi c'est l'air de la montagne.

Dans quelque chemin, un tombereau cahote. De ce côté, sur sa petite esplanade, devant les bois, il y a une maison à l'abandon, — le garçon est à Paris, employé au métro, maintenant. On la voit d'ici, aveuglée, trois planches clouées sur chacune des fenêtres du bas. Et à l'étage les gamins ont crevé

les carreaux : un rideau sali passe et flotte à quelque courant d'air comme un signal. De la chambre un vieux fantôme prisonnier rappelle-t-il celui qui est parti ? Là-bas, au bout des plaines, en son tonnant souterrain vernissé, l'autre peut-il encore capter le message ?

Le soleil va bientôt sortir. C'est ce que chantent les peupliers soudain éveillés sur toute leur file. Deux nuages qui d'un jaune de flamme ont tourné à un blanc glacé de lumière par le premier rayon, voyagent dans le bleu de l'air. Quel silence, malgré le chuchotis des peupliers et ces quelques rumeurs, là-bas, de la campagne. Quelles étendues sur les pentes, sur la vallée, ses trois fumées et son lent courant du travail terrien, sur la tranquillité, dans les distances, de cette heure d'ombre et de rosée en route vers son soleil.

Tout de même, celui qui était là, les pieds sur sa terre, lorsqu'il avait à mener l'affaire de ses champs en s'arrangeant des pluies et des sécheresses, à tout équilibrer, tout combiner, tout gouverner, obligé d'exercer son intelligence et son courage, c'était un homme. A présent, en une caverne de céramique que pavoise la publicité des apéritifs, il poinçonne des tickets.

Au fond du matin, sous l'énorme remblai des monts, fument les usines de Clermont et de Montferrand. « Nous n'avons aucun remords de faire de ces ruraux des ouvriers, dit un ingénieur : ils n'aimaient plus la terre. Dans nos cités, tout compte fait, ils se trouvent mieux ».

Tout compte fait ? Quel compte leur a-t-on fait faire, à ces hommes de la roche et de l'herbe ? Ce sont les citadins qui mènent tout, des intellectuels qui se croient positivement chargés de faire tourner le monde. Mais le monde tourne mal.

Les paysans même pensent, sans trop le savoir, que le temps du paysan est fini. Voilà ce laboureur dans ses vêtements de travail terreux, sans forme, qui peuvent être de tous les pays et de tous les temps. Le voilà derrière ses bêtes, poussant comme il y a deux mille ans son engin de bois. — C'est encore l'araire qui l'aide le mieux : de son « aiguille », il soulève le chiendent et l'arrache ; la charrue, de son soc, trancherait les

racines et ne ferait que les multiplier. — Il semble immuable, comme ses vaches, comme ses sabots, comme ces touffes de chaume. Eternellement attaché à la glèbe, éternellement marié à la terre. Mais ce paysan qui ne change jamais doit voir qu'à présent tout change. La ville, qui n'était rien, il y a vingt siècles, s'est enflée prodigieusement. Les usines trépident, les trains roulent, les avions glissent dans le ciel, des ondes invisibles emplissent l'espace. L'homme d'il y a deux mille ans peut dételer. C'est fini du paysan, de celui qui se confinait sur un coin de pays, lui demandait tout, en tirait tout. S'il y a encore des cultivateurs, ce seront des exploitants agricoles, pour qui la culture ne sera rien de plus qu'un métier : une façon de gagner de l'argent, par les céréales ou le bétail sur pied, comme on en gagnerait à l'usine en filetant des écrous. Et non plus la mission même de l'homme en ménage avec la création. Pour le paysan, pour celui qui avait par delà tout gain d'argent la passion de faire valoir, — non pas exploiter, faire valoir, — elle était la grande tâche de l'homme épousant la terre, se mettant avec la vie pour faire plus de vie. Belle vieille façon de prendre les choses, mais qui ne répond plus au siècle ; et c'est fini, maintenant.

C'est fini. Seulement une inquiétude monte, pareille à l'ombre sur ces rampes, le soir, quand tournant l'épaule au soleil, la terre bascule en versant ces pays du côté de la nuit sans œuvre.

Comme si l'on s'apercevait qu'au-dessous de toutes les civilisations, les portant toutes, ainsi que leur glèbe, il y a l'universelle civilisation paysanne fondée sur la terre. C'est-à-dire sur cette nature des choses qu'on apprend à connaître aux champs par les affaires qu'on y a avec elle. Dans le moulin, affaire à l'eau et au grain ; dans le buron affaire au foin qui risque de s'échauffer, au lait qu'on doit faire cailler, au troupeau qu'on doit gouverner et accroître ; dans la métairie affaire à tout : du ruisseau à détourner dans les prés, au champ de sablons qu'il faut savoir déchaumer et ensemencer au bon jour ; du poirier à guider en espalier sur le mur, au bœuf qu'il faut

châtrer et dresser au labour. Une civilisation ? Davantage : l'alliance faite avec la vie.

Quelle vertu y a-t-il là, de santé, de sagesse ? On admet, vaguement, que le paysan est l'homme premier. On explique cela par ses qualités : endurance, obstination, sobriété, patience. Voire par ses défauts : âpreté, brutalité, lésine.

Et s'il ne s'agissait pas de qualités ni de défauts, mais de quelque chose de terriblement plus important ?

Comment comprendre cette chose ? Comment démêler ce qu'il peut y avoir dans le paysan pour lui donner cette importance secrète ?

Le laboureur a tiré pour l'enfoncer sur son vieux feutre à visière de casque. Il lève son aiguillon, il touche l'épaule de la vache. Au-dessus des bois pleins d'une espèce de fumée, cette blancheur vide du jour est encore blancheur mais s'est imprégnée au plus haut d'une lueur toute d'or. Le soleil est sorti. Du milieu des sapins, il perce à cent traits, lancés, relancés, brasillants, comme ces deux grains d'eau, soudain couleur de ciel vert et d'aurore qui, de la pointe ployée d'une herbe, glissent à la profonde terre.

Le vent vient du plus loin, par dessus les ravins, dans l'immense espace sans cris d'oiseaux, sans bruits de travail, de la fin d'août. Poussé par lui c'est bon d'aller au hasard sur le dos des montagnes, par les friches, les éteules, les terres vagues. Bon même de s'enfoncer dans la touffe amère des genêts, les écartant, brisant les plus gris d'un coup de talon au ras du sol.

Une sorte de piste mène à une citerne de boue craquelée où font amas des branches plus mortes encore que les balais secs. Des points rouges de moisissure marquent comme de petites bêtes leurs écorces qui se détachent. Derrière, où tout est emmêlement de buissons, de feuillages sauvages, le triangle d'un pignon sans toit pointe des sureaux. Ce qui reste de la métairie s'effondre pierre à pierre sur les choux d'âne. La porte, qui a joué, qu'on n'a pas pu refermer, est encore retenue par une chaîne au cadenas écaillé de rouille. Des merisiers ont

poussé par familles devant les fenêtres. La fontaine s'est engorgée ; le tronc qui servait d'abreuvoir s'enfonce par un bout dans la terre bourbeuse. La solitude a toujours quelque chose de transportant. Ici, tout t'est permis. Tout t'est promis. Tu as pour toi seul le silence qui s'étend jusqu'à la longue contrée des monts, aérienne dans l'éloignement, comme un pays de ce que la vie devrait être pour l'homme. Et passé les buis, les branches, ce que tu vas trouver sera tien : qui sait quoi, depuis la fleur rouge jusqu'à la prune creusée par les abeilles et cuite de soleil comme une confiture.

Mais est-ce vrai qu'un jardin abandonné tourne en paradou ? Partout le bâtard et le mauvais ont pris le dessus : l'ortie, les graterons, la consoude. Les pivoines ne sont plus que trois feuilles entre leurs fanes, les asters qu'un maigre bouquet dans les tiges brunes de l'autre automne. Des églantiers à surgeons armés de crocs défendent l'approche d'un prunier dont une moitié pend, déchirée par les tempêtes de mars. Sous l'écorce galeuse et les pelures rousses, les pommiers montrent leur bois dans un fouillis de rejets qui a mangé toute leur force. Au bord de l'allée perdue, des fraisiers haussent leurs feuilles pour échapper à ce ramas d'herbes, mais ils n'ont su donner qu'une fraise nouée qui a noirci sans mûrir.

La sauvagerie, ce n'est pas toujours la vivace verdeur qui bruit, qui brille, qui rit sous le rayon quand l'air de la montagne, comme une main, remue tout le hallier. C'est aussi le foisonnement qui s'accable lui-même, tourne à l'avortement, à la décrépitude. Elle ne donnera jamais la pesante pêche, d'une eau telle qu'elle passe toutes les autres saveurs, ni la rose rouge, si belle qu'il suffit de la regarder pour prendre idée de la gloire de Dieu. Il faut que l'homme y mette ses soins et exerce ses contraintes. Dans ce jardin à l'abandon, il y aurait à émonder, à ôter le desséché et le rompu, à panser le prunier blessé, à sauver les pivoines étouffées, ces plants qui vont se perdre. Comme si les choses vertes attendaient qu'on les aidât à pousser plus haut leur vie.

« Le Seigneur prit l'homme, et le mit dans le jardin de

délices, afin qu'il le cultivât et qu'il le gardât ». Ainsi la Bible marque que dans le paradis même, l'homme était chargé de faire valoir et de tenir en fief. Dès l'origine, Adam reçoit pouvoir sur la création. Il doit remplir la terre et la soumettre ; toute herbe portant semence et tout arbre portant fruit lui sont donnés ; il domine sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel et sur toute bête qui se meut. Le Seigneur Dieu, même, fait venir les animaux des champs vers lui, pour qu'il leur donne un nom à tous, aux domestiques et aux sauvages. Magnifique scène figurant la remise des pouvoirs à l'homme qui, chargé d'appeler, donc de reconnaître tout être vivant, se fait lui-même reconnaître pour roi. Ou mieux pour père, à l'image de Dieu : celui qui dirige, assiste, élève, celui qui de ses mains même gouverne la création.

Mais vient le temps qu'il mange le fruit défendu. Et tout ainsi qu'il a été indocile envers le Créateur, tout ainsi la Création se montrera indocile envers lui. « Vous sèmerez du froment et vous récolterez des épines ». La terre, sa chose et sa servante, il l'a entraînée avec lui dans la chute. Il aura à la relever, luttant contre la ronce et le chardon pour faire pousser le pain qu'il ne mangera plus qu'à la sueur de son visage. La culture, qui était sa mission, devient une nécessité : le labeur.

Mais si la tâche de l'homme n'est plus que ce labeur, elle courbera plus encore le laboureur vers la terre. Cette tâche doit rester une mission, une mise en œuvre de la terre ensauvagée qui serve le grand dessein de Dieu. Ainsi, elle formera l'homme, comme si déjà elle le mettait dans la voie de son propre rachat.

En ira-t-il ainsi du fils aîné d'Adam, dont il est dit qu'il s'appliqua à l'agriculture ? Voilà Caïn à la besogne imposée, suant et peinant parmi les épines. Mais, comme le porterait son nom qui signifiait Acquisition, — c'est dans un esprit d'avarice et d'envie. Demain, l'amer gratteur de glèbe sera l'assassin de son frère. Alors d'agriculteur il deviendra vagabond. Et pour avoir bu le sang d'Abel, la terre sera une seconde fois maudite.

Puis, sur cette terre lavée par le déluge, le Créateur con-

cluera une nouvelle alliance avec la créature qu'il a animée de son souffle même. Sachant que les pensées du cœur de l'homme sont mauvaises dès sa jeunesse, Yahweh promet de ne plus désormais maudire la création. A Noé qu'il a chargé de construire l'Arche, — figure de la mission assignée à l'homme, bâtisseur, pilote, père nourricier, — à Noé, il donne des pouvoirs plus marqués encore : sur toute chair, comme sur tout arbre et toute herbe. Après la grande catastrophe, Noé va se mettre à la tâche ; il fera le pain et le vin. « Il commença à labourer et à cultiver la terre et il planta une vigne ; — et ayant bu du vin, il s'enivra et parut nu dans sa tente ».

Toujours cette mission et ce labeur, carrière de l'homme. Et toujours ces défaillances du laboureur : le sang répandu ou le vin bu, le crime de l'envieux Caïn, l'ivresse de Noé surpris. Le travail des champs qui, s'il peut hausser l'homme, peut aussi l'abêtir.

Mieux encore que celles de Caïn et de Noé, parle l'histoire d'Israël. Les Israélites, fils des onze frères qui ont voulu tuer Joseph, sont tombés en servage. Pharaon les a mis à de durs travaux de mortier et de briques. Ils bâtissent les villes servant de magasins, sous le bâton de ceux qui ont l'intendance des ouvrages. Qu'ils s'agitent, qu'ils gémissent, comme ils ne peuvent s'empêcher de le faire : ils s'entendent déclarer que puisque c'est ainsi, ils auront désormais à se procurer eux-mêmes cette paille hachée qu'on leur fournissait. « Et maintenant allez travailler ; on ne vous donnera plus de paille, et vous livrerez la même quantité de briques. Chaque jour la tâche du jour ! »

Tel est l'esprit de l'Egypte où tout doit aboutir aux magasins du grain qu'on entasse. Ici le labeur de l'homme ne va qu'à cela : acquérir et dénombrer.

Par opposition à la Terre Promise où coulent le lait et le miel, l'Egypte c'est la Terre des Ténèbres. Comme dit Jérémie, c'est la fournaise du fer. Le pays des travaux surveillés et accablants où il ne s'agit que d'exploitation. Les Israélites y sont

les plus mécanisés des hommes, ceux qui ont le moins affaire aux choses vertes. Ils sont chargés, — quelle figure encore — de bâtir la maison où le Pain sera mis en dépôt.

La Bible dit comment Yahweh ayant tiré son peuple de ce servage, va mieux fonder l'alliance. Que ce peuple suive sa loi : il connaîtra le bonheur qui convient le mieux à l'homme, un bonheur agricole.

« Je vous donnerai les pluies propres à chaque saison ;

« La terre produira les grains et les arbres seront remplis « de fruits ;

« La moisson avant d'être battue sera pressée par la ven- « dange ; et la vendange avant d'être achevée, sera elle-même « pressée par le temps des semailles ; et vous mangerez votre « pain, et vous serez rassasiés, et vous habiterez dans votre « terre sans aucune crainte ».

Dix fois, vingt fois, les grandes promesses sont répétées. Les greniers seront bénis, les troupeaux de bœufs, les troupeaux de brebis seront bénis ; et dans toute l'étendue du pays, chacun demeurera sous sa vigne et son figuier, mangeant, buvant, se réjouissant. De ces ouvriers, de ces esclaves, Yahweh veut faire des paysans, des hommes libres. Comme si, à son peuple élu, chargé de garder sa loi en dépôt, il ne pouvait donner mieux que cette vie au sein de sa création, faite de températures favorables, d'absence de guerre, et d'un flot de grains et de grappes.

Mais il faut bien voir comment les choses sont prises. D'après la loi, le labourage doit être autre chose qu'une exploitation : il doit être une alliance.

« Quand tu feras ta moisson dans ton champ, si tu as oublié « une gerbe dans le champ, tu ne retourneras pas pour la « prendre : elle sera pour l'étranger, pour l'orphelin et pour la « veuve, afin que le Seigneur ton Dieu te bénisse dans tout le « travail de tes mains ». De même, quand tu vendangeras ta vigne, ne va pas cueillir après coup les grappes restées ou quand tu secoueras tes oliviers, ne va pas en fouiller les branches. Bonté si large qu'elle s'étend jusqu'aux bêtes. Non pas seulement les compagnons domestiques, tels que le bœuf dont on

ne liera pas le museau quand il foulera le grain, mais l'oiseau sauvage qu'il est défendu de prendre sur le nid où l'on déniche ses petits. Bonté qui s'étend jusqu'aux arbres. « Si tu assièges « une ville pendant de longs jours, combattant contre elle pour « t'en emparer, tu ne détruiras pas les arbres en y portant la « hache ; car tu en mangeras le fruit et tu ne les abattras pas : « l'arbre des champs est-il un homme pour que tu l'assièges ? »

Que d'air passe dans une telle parole.

Prévoyance seulement ? Non, ce n'est pas l'esprit d'acquisition qui légifère : c'est une alliance qui donne d'autres couleurs au labeur, comme si l'on entrait ici dans une lumière d'aurore. Alliance et confiance. La Bible redit sans cesse que si le laboureur travaille sans avarice, faisant amitié avec la Création et comptant sur le Créateur, il verra se succéder selon l'ordre de l'année rosées et météores et la terre fructifiante lui obéir. Elle va jusqu'à défendre tout ce qui est calcul, prêt à intérêt, prêt sur gage, peut-être tout commerce. Au rebours de l'Egypte, il semble même que les dénombrements soient interdits. — Les paysans croyaient bien, hier encore, qu'on ne doit pas connaître le nombre de ses ruches, ni peut-être de ses bêtes, pour les voir prospérer. — On doit songer non pas tant au rendement qu'à ces amitiés faites avec la terre.

L'amitié, elle n'est pas seulement commandée, elle est fournie par ces grands versets, pleins des travaux de l'homme et des aspects du terroir. « L'herbe a paru, on a coupé le foin des montagnes... » Le poème des fontaines, des pâturages et des déserts, avec les vallons enfoncés entre les roches et le mont levé comme un autel où les brins de l'hysope tremblent entre les racines du cèdre, — d'où tirerait-il sa puissance, si ce n'était de cette amitié vécue ? Et ces choses prodigieusement fraîches suffisent à faire entrevoir ce que sont l'Innocence, la Charité, la Splendeur. La Bible, tout écrite en images de campagne, a sommé le peuple hébreu d'être le peuple de l'alliance avec la Création. Les Hébreux auront été ce peuple-là, entre les guerres, loin de la maison du prince, dans le temps dont ne font pas mention les chroniques, mais que les grands poèmes chantent.

L'idée grande du Créateur, la cosmogonie d'allure classique et de raison haute, on les trouve non pas dans les mythologies des Grecs, mais dans la Bible.

Les Hébreux seraient-ils les vrais penseurs et les vrais sages ? Du moins leurs livres inspirés leur enseignent que la création est bonne, comme l'œuvre d'un Créateur paternel de qui procède l'esprit de vie ; qu'il y a eu chute, du fait du serpent et de l'homme, mais que, du fait de Dieu, il y aura encore rachat. De là les deux grandes lois qui mènent tout, celle de l'effort et celle de la confiance. La chute astreint l'homme au labourage, mais la paternité de Dieu lui assure que s'il se fait son confiant enfant, il en aura du pain et non des pierres.

Voilà la grande charte paysanne, établissant à la fois labeur et quiétude. Elle a tellement empli l'histoire humaine qu'on ne la voit peut-être plus à sa source. Mais c'est de la Bible qu'elle part, c'est chez les Hébreux qu'elle a pris vraiment sa vivante efficace.

La vérité des gentils était plutôt contraire : ils voyaient le monde mauvais, et misérable la condition des hommes, ces jouets des dieux, fils du reste ainsi qu'eux d'une certaine Fatalité nuageuse. Jamais n'a passé en leur sang comme une croyance fondamentale l'idée hardie, simple, centrale, énorme, de la vie excellente, du monde au bout de tout amical et bon parce que l'œuvre d'un Père.

« Vous avez visité la terre et vous l'avez comme enivrée
« de vos pluies, vous l'avez comblée de richesses de toutes
« sortes...

« Les lieux déserts que les pâturages rendent agréables
« seront engraissés, et les collines seront couronnées d'allé-
« gresse.

« Les béliers ont été environnés d'une multitude de brebis ;
« et les vallées seront pleines de froment ; enfin tout retentira
« de cris et de cantiques à votre gloire ».

Ce qu'enseigne à l'homme la loi reçue du Créateur, ce que lui apprennent les affaires qu'il a avec la Création, c'est la même chose. La même loi venue de la nature des choses. Le pain ne

naîtra que de la blessure faite à la glèbe et du labeur fourni par le laboureur. D'autre part, c'est la sève qui du dedans fait tout l'ouvrage, ouvre les feuilles et dans l'épi gonfle le grain ; la sève, avec les rayons du soleil et les eaux fécondantes. Que pourrait le laboureur, si les pluies cessaient, si le printemps manquait ?

Mais comment n'aurait-il pas confiance en Celui qui a disposé toutes choses : de sorte qu'au temps marqué, appelée par la lumière nouvelle, la sève monte des racines, et commençant, guidant, achevant son ouvrage d'une façon qui passe la raison, fait du bouton la fleur et de la fleur le fruit. L'homme ira-t-il tant calculer, tant essayer de s'assurer sur le froment qu'il entasse, sur l'or et sur le fer qu'il amasse ? Que pourra-t-il, du reste, si dépourvu devant les fléaux ? Mais la sève calcule-t-elle, qui opère tant de merveilles simplement en obéissant au souffle de vie procédé de Yahweh ? Il n'y a qu'une voie bonne : celle de la confiance dans le Père. L'esprit d'acquisition, l'assurance mise dans les choses mortes, l'idole préférée au Dieu vivant, voilà la voie mauvaise.

Avec une espèce d'horreur pour l'argent et le chiffre, ce qui fait le trait même du paysan, c'est le respect de ce qui vit, de cette vertu de vie dans la sève et dans le sang.

Ce respeet, le labeur des champs le lui apprend comme la loi : ne pas marcher dans les blés, ne pas rompre la branche en fleur, ne pas jeter le morceau de pain, et assister toujours l'effort humain, la vie humaine contre la malignité des choses. Il apprend aussi la générosité, car tout est entre les mains de Yahweh : lui seul donne l'abondance. Et comment te la donnerait-il si, toi, tu refuses à ton frère les épis qui tombent de ta gerbe ? De sorte que l'agriculture, fixée à l'homme comme sa tâche, paraît faite pour l'éveiller à l'amitié, sa lumière et son salut.

Israël semble ainsi sous un ensoleillement magnifique le plus paysan de tous les peuples : le peuple même de la vérité naturelle, donc de la vérité de Dieu. Tout part du labourage, l'homme s'appliquant à mettre en valeur les terrains, à faire

pousser les plantes et à élever les animaux. Sans séparer le Créateur de la Création, ni la Création du Créateur, il accepte de servir. Comme si la terre même comptait sur lui pour qu'il l'aidât à retrouver son heureuse gloire. La création, expliquera saint Paul, déchue du fait de l'homme, comme gémissante et souffrante, attend avec un ardent désir d'être affranchie des servitudes de la corruption.

Israël envoyé à la Terre Promise afin qu'il s'y fixe pour toujours, a, selon les ordres, à la cultiver et à la garder, pour refaire là petitement, péniblement, le Jardin Perdu. Sur la tiède terre du printemps, devant le blé vert, devant le cep, il regarde l'esprit de vie en ses œuvres. Mieux que les autres peuples, il a senti que la Vérité est vivante, que par dessus toute fatalité et toute géométrie, Dieu est Esprit vivant. Alors il aimerait devenir, dans l'alliance conclue, le fils de la confiance.

Mais trop vite ce paysan ne croira plus qu'à ses biens de la terre, au grain de son grenier, au vin de son cellier. Il n'a cru qu'à un Messie qui serait celui de la Gloire établissant sur les royaumes de ce monde le royaume d'Israël. Il n'a cru qu'à ses idées là-dessus, non à ce génie de Dieu qui passe les idées humaines. De fait ou de désir, il est devenu le riche qui nie Dieu dans son cœur : et lui de qui la terre attendait la libération, il s'est trouvé l'esclave de la terre.

Quelle destinée, celle du peuple élu, l'aîné, l'héritier, comme Caïn, comme lui vagabond, après l'assassinat d'Abel ; comme lui travaillé de l'esprit de révolte et craignant d'être tué par quiconque le trouvera dans les champs, — mais Yahweh a dit que si quelqu'un tue Caïn, Caïn sera vengé sept fois et il a mis sur lui un signe qui le préserve de cette mort.

Israël était le peuple paysan par excellence ; le plus fixé, sur la terre de Promission : il est devenu le plus épars et le plus anti-paysan qui soit. Lui qui voyait le monde et Dieu comme l'œuvre de vie dont la pensée suprême, plus haute que tout système, est amour, lui qui, entre tous les peuples, avait senti cela, il n'a plus voulu être qu'un manieur de raisonnements et de chiffres, avec une espèce de passion froide pareille à celle que donne l'or. Rationaliste, maintenant, dialecticien et ban-

quier. Il semble qu'il y ait eu divorce entre son intelligence et la vivante essence du monde. Prodigieuse histoire, que nul n'aurait osé imaginer, et qui, prophétisée, se réalise en prenant une signification immense. Israël a rejeté le rachat qui lui était offert, à lui d'abord. Et maintenant pèse particulièrement sur lui la promesse à la fois vérité et mensonge du Serpent. Si vous mangez le fruit « agréable à la vue et désirable pour acquérir l'intelligence », « vos yeux s'ouvriront et vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal ». La conscience et la raison n'auraient-elles pas remplacé le paradis ? Elles sont originairement une très grande chose ; mais si elles cessent d'être liées à la vie, à l'esprit d'adoption, ne vont-elles pas à la mort ?

C'est se porter bien loin d'une métairie d'Auvergne que se retrouver dans le Paradis Perdu. Mais n'est-ce pas mieux voir, sous la lumière solaire, la paysannerie ? La Bible met tellement au jour ce qu'est cette paysannerie en son essence, marque si fort les deux esprits, esprit d'adoption et esprit d'acquisition, qui tout du long luttent en elle comme ils ont lutté en Israël, qu'elle éclaire par là même toute sa condition.

Le paysan, ce sera l'homme du labeur forcené, qui entend s'assurer sur soi et se passer de tous les autres ; l'homme de l'inquiétude et des provisions, qui veut prendre toujours plus de pouvoir sur les choses, et qui ne croit qu'à ces choses qu'il amasse, dont la plus précieuse est l'argent.

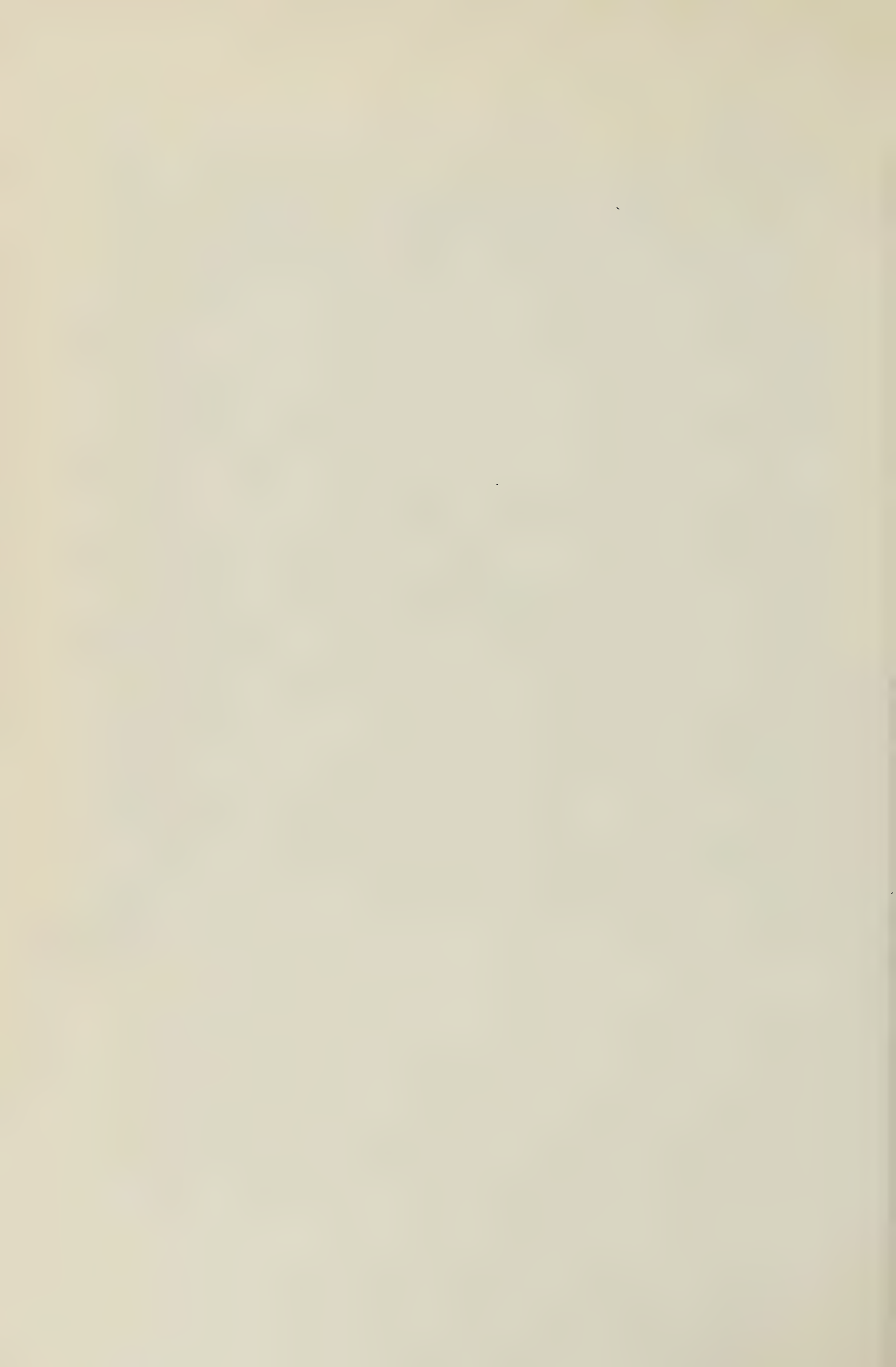
Mais plus profondément, ce sera l'homme de l'alliance : celui qui se donne à sa tâche en grande certitude, voit toutes choses vivantes, et qui a par dessus tout le respect, la sourde passion de la vie.

SANS AUTEL

par

JEAN WAHL

2



MAUVAIS PÈLERINAGE : BON PÈLERIN

J'ai cherché le péché mais j'ai trouvé l'amour ;
En moi c'était parfois la grande mer étale.

NID

Qui voudra s'approcher du centre obscur
De la chambre secrète et chaude où mijote un mystère
C'est là pourtant que naîtra ce grand désir d'air et de pureté
C'est là, dans ce réduit
Que fermente un désir intense d'infermenté.

A PEINE DÉSESPÉRÉ

La vie nous ronge à petites dents
Nous ne sommes pas des dieux.

DÉGOÛT

Dans la triste maison où s'écoule ma vie
Comme un sale fleuve entre des rives mortes.

ENVIRONS DE TRIESTE

Nous avons marché sur de la pierre ponce
Sous des cieux lie de vin.

POLA

Je n'ai pas regardé sans amertume dans le port de Pola
Sous les eaux rougeoyantes de la fin du jour
Les marins nus, les fourneaux allumés
La vie vivante et poissonneuse, la vie marine.

CANAL GRANDE

Ville de pierre et d'eau, glisse dans ma mémoire.

SON

Plage d'argent d'où monte le triste son du cornet agreste.

L'IDÉE D'OISEAU

Les oiseaux ne crient pas, ils ne chantent pas, ils sont les oiseaux,
Un amas de chaleur dans l'air pur du matin,
Et par delà le bec piaillard parfois,
Une goutte de limon devenue sœur du ciel.

RENDEZ-VOUS MANQUÉ

Le visage voilé, pourquoi s'obstine-t-il
A travailler pour mon plaisir en mon absence,
A manier le plus secret, le plus subtil
A me perdre, avant que mon moi ne recommence.

Mais lui-même, mon moi, s'attarde et ne veut pas
Arriver quand il faut. Il regarde à distance.
Moi-même il me regarde, au fond de l'inconscience
Et mon hôte s'échappe en entendant son pas.

DEMI-COURSE

Fleur redoutable en moi souple comme une bête
Qui m'unit au galop des générations,
Blessure inguérissable et musique de fête.

ON A STATUE BY AN UNKNOWN SCULPTOR

More than elements and more than works of art
Thee I like, man element, man creator of art, man thou beast,
I like thy salty stringent strength,
Thy warmth, mother-warmth,
Thy arms, like waves and boughs, arms elements, arms beasts,
Thy head
With the serpent of the tongue and the dagger of the eyes
And the throne of the forehead
And ears circumvoluted instruments for intelligence and delight
And mouth like a shell and a weapon.
Everywhere utmost charm married with utmost defence
And legs like warriors and instruments, wheels of victory,
And the breast like a region, a big empire,
And the forest there, sacred forest
And the demon-god, a little apart, pondering, not pondering,
Sweetly raging,
And the feet, like a well of delights profound,
And the hands, the sisters of spirit, active ministers.

OISEAU DES LÉGÈRES TEMPÊTES

Un monde de soupirs tressaille en moi,
Encens informe,

Vers cette figure mutine et tragique
Où la bouche sourit sous le rêve des yeux.
Et la voix comme un filet d'argent s'élève dans le matin.
Soir des yeux et matin de la voix.
Ah! que de paysages,
En un seul frissonnement sous cette paix mortelle.
Ces yeux sont un repos torride, et cette voix
Sur la mer de mon cœur agite un vent qui glace.
Profondeur; profondeur; et la petite fille
Qui porte ces regards sacrés et cette voix qui danse
Ecoute le phono.

NATURE

Qu'il est difficile de comprendre pour moi ces montagnes
humaines
Aux torrents fécondants, marchant sur des jambes,
Qu'il est difficile de s'habituer à la nature
Avec son goût étrange et trop fort, trop nature.

NAISSANCE D'UN MONDE

Un monde féminin, enchanté et glaçant
S'est ouvert pour moi tard sur le chemin, au printemps.

APPARENCE

Alors que j'aime bien vos yeux et votre voix,
Tout ce qui de vous rôde au sein des apparences,
Ce chant sûr avec ses fragiles cadences
Et ces deux étangs noirs où mon âme se noie,

Je me heurte sans cesse au froid de votre main,
A ce noir de vos yeux où je ne puis rien lire
Qu'un long étonnement et ce calme délire,
Mais votre voix me guide au détour du chemin.

Elle suit son chemin d'argent d'un pas tranquille
Et défaille de loin en loin sur des rochers.
Je vois ses tourbillons autour de brusques îles,
Et cet abîme clair où je vais me plonger.

VIEILLIR

Je sens maintenant tirée en arrière
Cette précieuse étoffe du temps, du sang, qui s'use.

PAUVRE RICHE, ET PETIT DIEU

Dans son petit sein, Dieu m'accueille,
Comme un enfant plein d'indigence.

TOUT EST RUINE ET JOIE

Ah! que ce monde est vide et vaste et beau
Que de beautés partout éparses dans les ruines
Je vois le rampement vivace des racines
Je respire l'humus, la vase et le terreau.

PHOSPHÈNES

D'immenses bouquets,
Des gloires de feu et de glace
Des rosées.

PLAINE MONTANTE

C'est une mer sans fin, pourrissante et nacrée,
Un champ fumé, fleuri, qui pousse de partout.

DE PROFUNDIS

Le puits artésien du silence
S'est ouvert au fond de la nuit.
Mon âme écoute, se balance
Sur la courbe qu'elle construit.

CREATIO FATI

Chacun porte son ombre et trouve sa clarté.

VACUUM

Que nous mettons de temps à faire les paquets,
A ranger nos petits os et nos idées,
Et ouste, le vent sale de la mort
Avec sa poussière nous aveugle et nous purifie.

AU BOUT DU PÈLERINAGE

J'ai beau vouloir me perdre, il me sauve toujours,
Mon étoile, le dieu malin, le bon génie.

PLUS QUE LA GRACE

Puisqu'un jour tout sera justifié
Sous le regard fort des étoiles spirituelles
Dans le néant ou dans la plénitude.

« *L'APPROCHE DU CACHÉ* »

par

G. L. BORGÈS

G. L. Borges a un peu moins de quarante ans. D'origine anglaise et espagnole, il est de nationalité argentine et, depuis des études à Genève, vit à Buenos Aires. Ce n'est d'ailleurs qu'en lui-même qu'il doit être considéré, et non pas en fonction d'un pays — ou d'un continent — dont il ne relève point et qu'aucunement il ne représente.

D'abord poète et qui fit école, G. L. Borges s'exprime naturellement dans l'essai. Ses recueils, dont les derniers, et les principaux, ont nom *Discussion* (1935) et *Histoire de l'Eternité* (1937) groupent sur des thèmes philosophiques, théologiques, mais surtout linguistiques, rhétoriques, littéraires, des critiques piquantes ou troublantes, toujours d'une rare liberté ; une personnalité fort impérieuse s'y raconte, dont le centre serait un rationalisme hétérodoxe. Leur prose, dissidente en espagnol et qui passe difficilement à d'autres langues, est dure et fine, précise et précieuse ; parfois un rythme empêché, né d'un excès de tension, administre mal des formules mémorables.

Borges est homme de lettres, spécifiquement. Les à-côtés de son œuvre — biographies sophistiquées de son *Histoire universelle de l'Infamie* (1936), « lectures » ou surenchères de vieux auteurs, pastiches, et surtout ces curieuses critiques de livres supposés — ne sont pas, pour consentir à une voix plus légère, l'aveu le moins manifeste de cette expresse vocation.

L'écrivain anglais Philip Guedalla écrit que le roman *The Approach to Al-Mu'tasim* (précédemment *The Approach to the Hidden man*) de l'avocat Mir Bahadour Ali, de Bombay, « est une combinaison un peu fastidieuse *(a rather uncomfortable combination)* de ces poèmes allégoriques de l'Islam qui rarement laissent d'intéresser leur traducteur et de ces romans policiers qui vont perfectionnant l'horreur de la vie humaine au cœur des plus irréprochables hôtels de Brighton ». Auparavant, Mr. Cecil Roberts avait dénoncé dans le livre de Bahadour « la double invraisemblable tutelle de Wilkie Collins et de l'illustre Persan du XIIe siècle, Ferid Eddin Attar » — paisible remarque que Guedalla reprend sans nouveauté, mais dans un dialecte rageur. Essentiellement, les deux écrivains concordent : l'un et l'autre signalent le mécanisme policier de l'ouvrage, et son *undercurrent* mystique. Ce métissage peut nous faire penser à Chesterton ; mais sans raison, nous allons le voir [1].

L'édition princeps de l'*Approche* parut à Bombay, vers la fin de 1935. Le papier était, à peu près, du papier journal ; la couverture annonçait à l'acheteur qu'il s'agissait du premier roman policier écrit par un natif de Bombay City. En peu de mois, le public épuisa quatre éditions de mille. *La Bombay Quaterly Review*, *la Bombay Gazette*, *la Calcutta Review*,

1. En France, le livre semble être passé inaperçu. Toutefois, Benjamin Fondane le mentionne dans *Europe*, et le définit en ces termes : « De la diversité, du brio, un agencement ponctuel, un art précis et ingénieux qui sait décevoir autant que combler, le sens inné de l'étrange ; partout du talent, voire par moments une force qui ressemble à du génie. Bref, zéro ».

la Hindustan Review (d'Allahabad) et le *Calcutta Englishman*, dispensèrent son dithyrambe. Bahadour publia alors une édition illustrée qu'il appela *The conversation with the man called Al-mu'tasim*, avec ce beau sous-titre : *A game with shifting mirrors* (un jeu de miroirs changeants). Cette édition est celle que, sous le titre de l'*Approche d'Almotasim*, vient de reproduire à Londres Victor Gollancz, avec prologue de Dorothy L. Sayers et omission — sans doute miséricordieuse — des illustrations. C'est cette édition que j'ai sous les yeux ; je n'ai pas pu mettre la main sur la première, que je pressens très supérieure : je reviendrai là-dessus. Voici à présent le cours général de l'ouvrage :

Son protagoniste visible — on ne nous dit jamais son nom — est un étudiant en droit de Bombay. Il renie et blasphème la foi islamique de ses pères. Mais à la dixième nuit de la lune de muharram, il se trouve brusquement au milieu d'un tumulte civil entre Musulmans et Hindous. C'est une nuit de tambours et d'invocations : parmi la foule ennemie, les grandes bannières en papier de la procession musulmane se font un passage. Soudain d'un toit hindou vole une brique ; quelqu'un enfonce un poignard dans un ventre ; quelqu'un, musulman ? hindou ? meurt piétiné. Trois mille hommes maintenant se battent : gourdin contre revolver, obscénité contre imprécation, Dieu l'Indivis contre les Dieux. Stupéfait, l'étudiant libre-penseur entre dans la bagarre. Le désespoir aux mains, il tue — ou pense tuer — un Hindou. Tonitruante, équestre, mal réveillée, la police de Sirkar intervient à grands coups impartiaux de cravache. L'étudiant réussit à fuir, presque sous les sabots des chevaux. Il gagne les banlieues dernières. Il traverse deux voies de chemin de fer, ou deux fois la même voie. Il escalade le mur d'un jardin désordonné, avec une tour circulaire au fond. Une meute de chiens couleur de lune *(a lean and evil mob of mooncoloured hounds)* jaillit des rosiers noirs. L'étudiant traqué cherche un refuge dans la tour. Il gravit une échelle en fer — quelques marches manquent — et sur la terrasse, où il y a un puits, il trouve un homme blême qui est en train de vigoureusement uriner, accroupi, sous le clair de

lune. Cet homme lui confie que son métier est de voler les dents en or des cadavres costumés de blanc que les parsis viennent déposer dans la tour. Il dit encore d'autres choses viles et il mentionne qu'il y a quatorze nuits qu'il ne s'est pas purifié avec de la bouse de buffle. Il parle avec une rancune évidente de certains voleurs de chevaux de Guzerat, mangeurs de chiens et de lézards, « des hommes, tout compte fait, aussi infâmes que vous et moi ». Dans le jour qui point il y a un vol bas de gras vautours. L'étudiant anéanti s'endort ; quand il se réveille, sous le soleil déjà haut, le voleur a disparu. Ont disparu aussi quelques cigares de Trichinopoly et quelques roupies d'argent. Devant les menaces de la nuit précédente, l'étudiant décide de s'enfoncer dans l'Inde et de s'y perdre. Avec la peur, il y a en lui la honte et l'hésitation. Il pense qu'il s'est montré capable de tuer un idolâtre, mais non point de savoir si le musulman a raison plutôt que l'idolâtre. Le nom de Guzerat ne l'abandonne pas, non plus que celui d'une *malka-sansi* (femme d'une caste de brigands) qui habite à Palanpour, et que chérissaient avec prédilection les imprécations et la haine du dépouilleur de cadavres. Il fait réflexion que le ressentiment d'un homme aussi minutieusement ignoble revient à un hommage. Il décide, sans trop d'espoir, de la chercher. Il prie, et entreprend avec une sûre lenteur le long chemin. Ici finit le deuxième chapitre de l'ouvrage.

Impossible de retracer les péripéties des dix-neuf chapitres suivants. Il y a une vertigineuse pullulation de personnages — pour ne pas parler d'une biographie qui semble vouloir épuiser les mouvements de l'esprit humain (depuis l'infamie jusqu'à la spéculation mathématique), ni d'un pèlerinage qui embrasse la vaste géographie de l'Hindoustan. L'histoire commencée à Bombay se poursuit dans les basses terres de Palanpour, s'attarde un soir et une nuit contre la porte de pierre de Bikanir, raconte la mort d'un astrologue aveugle dans un égout de Bénarès, conspire dans le palais multiforme de Katmandou, prie et fornique parmi la puanteur pestilentielle de Calcutta, dans le Machoua Bazar, regarde naître les jours sur la mer d'un contentieux de Madras, regarde mourir les soirs sur

la mer du haut d'un balcon dans l'état de Travankor, hésite et tue à Indapour et ferme son orbite de lieues et d'années dans le même Bombay, à peu de pas du jardin aux chiens couleur de lune. Voici le sujet : Un homme, l'étudiant mécréant et fugitif que nous connaissons, tombe parmi les gens les plus vils et s'applique à s'égaler à eux, en une sorte de tournoi d'infamies. Soudain, avec la miraculeuse épouvante de Robinson devant la trace d'un pied d'homme dans le sable, il perçoit quelque adoucissement de cette infamie : une tendresse, une exaltation, un silence, chez l'un de ces hommes détestables. « Ce fut comme si dans le dialogue venait d'entrer en tiers un interlocuteur plus complexe. » Il sait que l'homme vil qui lui parle est incapable de cet honneur momentané : c'est sans doute qu'à cet instant il a reflété un ami, ou l'ami d'un ami. En repensant le problème, notre étudiant arrive à cette conviction mystérieuse : *A un certain endroit de la terre il y a un homme d'où procède cette clarté ; à un certain endroit de la terre il y a l'homme qui est pareil à cette clarté.* Cet homme, il décide de consacrer sa vie à le trouver.

On entrevoit déjà le sujet général : l'insatiable recherche d'une âme à travers les reflets délicats qu'elle a laissés sur d'autres âmes : ici la trace ténue d'un sourire ou d'un mot ; plus loin, les splendeurs diverses et croissantes de la raison, de l'imagination et du bien. A mesure que les hommes qu'on interroge ont connu de plus près Almotasim, leur portion de divinité est plus grande ; mais il est entendu qu'ils ne sont que des miroirs. D'une longue progression ascendante, le terme final est « l'homme qui s'appelle Almotasim ». Immédiatement avant Almotasim, il y a un libraire persan qui vit dans la perfection de la politesse et du bonheur ; immédiatement avant ce libraire, il y a un saint... Au terme de longues années, l'étudiant parvient à une galerie « au fond de laquelle il y a une porte et une natte bon marché avec beaucoup de perles de couleur, et, derrière, un rayonnement ». L'étudiant frappe dans ses mains une et deux fois et demande Altomasim. Une voix d'homme — l'incroyable voix d'Almotasim — l'invite à passer. L'étudiant écarte le rideau et avance. Ici finit le roman.

Si je ne me trompe pas, la bonne exécution d'une telle entreprise impose à l'écrivain deux obligations : d'abord, l'invention copieuse et diverse de détails prophétiques ; ensuite, le souci que le héros préfiguré par ces traits ne soit pas une simple convention, un fantôme. Bahadour satisfait à la première ; je ne sais jusqu'à quel point à la deuxième. En d'autres termes : l'inouï et jamais vu Almotasim devrait nous laisser l'impression d'un caractère réel, non point celle d'un désordre de superlatifs insipides. Dans la version de 1935 il n'y a, si j'en crois Mr. Cecil Roberts, que peu de traits surnaturels : « l'homme nommé Almotasim » a sa part de symbole, mais il ne manque pas d'idiosyncrasie. Malheureusement, cette bonne conduite littéraire fut de peu de durée. Dans la version de 1937, le roman déchoit vers l'allégorie : Almotasim est l'emblème de Dieu, et les itinéraires ponctuels du héros traduisent de quelque façon les progrès de l'âme dans l'ascension mystique. De menues circonstances sont affligeantes : un juif noir de Cochin qui parle d'Almotasim dit que sa peau est sombre ; un chrétien le décrit sur une tour, les bras ouverts ; un lama rouge l'évoque assis, « semblable à cette image en beurre de yack que j'ai modelée et adorée dans le monastère de Taschilunpo ». Ces témoignages veulent insinuer un Dieu unitaire capable de s'ajuster aux inégalités humaines. L'idée est peu stimulante, à mon avis. Je n'en dis pas autant de cette autre : la conjecture que le Tout-Puissant lui-même est à la recherche de Quelqu'un, et ce Quelqu'un de Quelqu'un de supérieur (ou simplement d'égal, mais d'indispensable) et ainsi de suite jusqu'à la fin, ou à la Sans-Fin, du Temps, ou en forme cyclique. Almotasim (nom de ce huitième Abbasside qui fut vainqueur de huit batailles, engendra huit garçons et huit filles, laissa huit mille esclaves et régna huit ans, huit lunes et huit jours) veut dire étymologiquement *le Chercheur de Soutien*. Dans la version de 1935, le fait que l'objet du pèlerinage fût lui-même un pèlerin justifiait de façon opportune la difficulté de le trouver ; dans celle de 1937, il donne lieu à la théologie extravagante que j'ai indiquée. Mir Bahadour Ali pensait sans doute ainsi « hausser » son sujet. Il est incapable, nous le voyons, de se soustraire à

la plus grossière des tentations de l'art, celle de jouer au *génie*.

Je relis ce qui précède et je crains de n'avoir pas suffisamment souligné les vertus de l'ouvrage. J'y trouve des traits assez civilisés ; par exemple, certaine discussion du chapitre dix-neuf où l'on pressent le contact d'Almotasim chez un disputeur qui ne réfute pas les sophismes de son adversaire, « pour ne pas avoir raison d'une façon triomphale ».

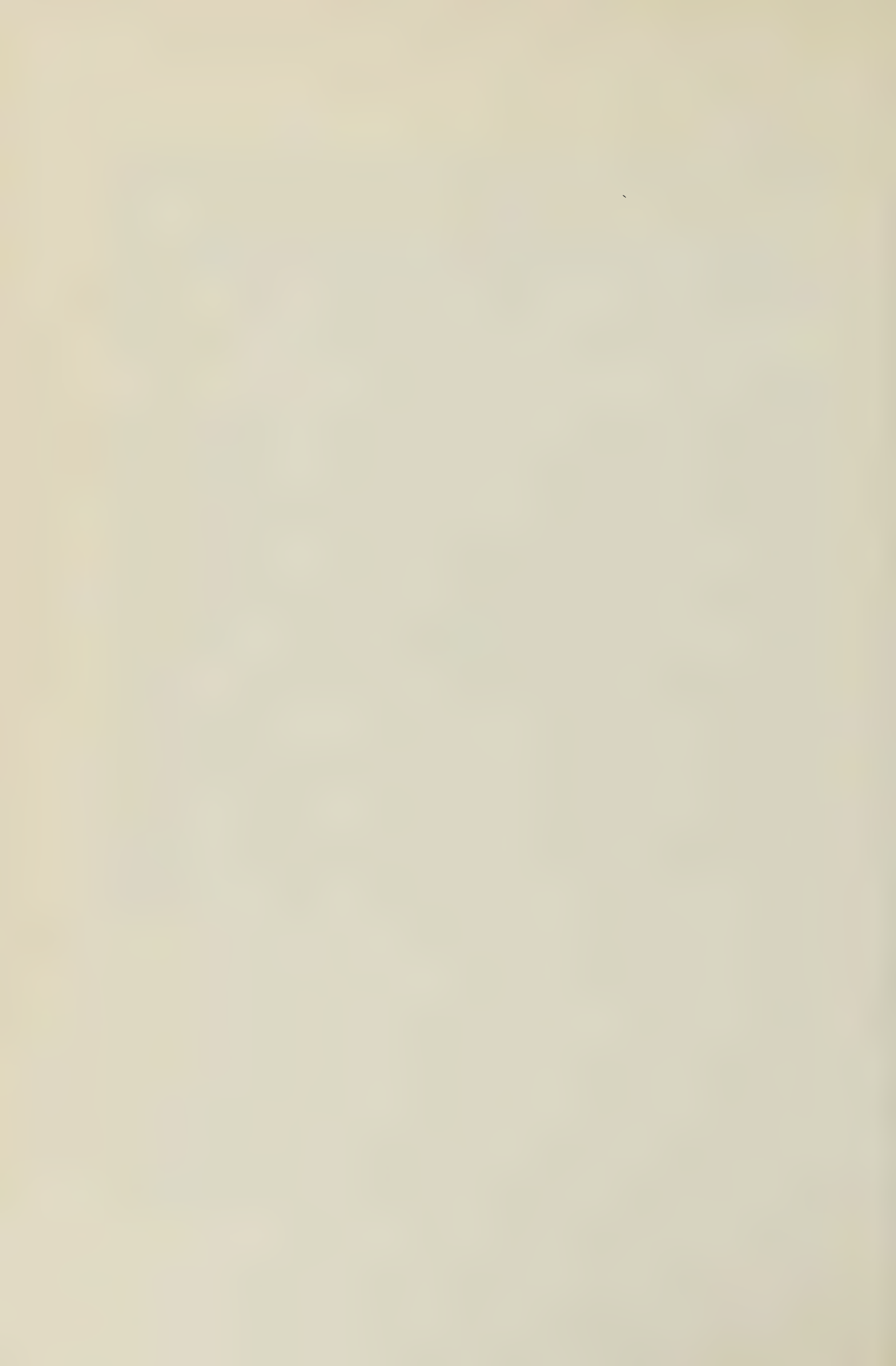
Il est entendu qu'un livre actuel s'honore de devoir quelque chose à un livre ancien, car personne n'aime, Johnson déjà le remarquait, rien devoir à ses contemporains. Certains contacts insistants et minutieux, mais insignifiants, entre l'*Ulysse* de Joyce et l'Odyssée d'Homère continuent à écouter — je ne saurai jamais pourquoi — l'admiration étourdie de la critique ; les rapports entre le roman de Bahadour et le vénérable *Colloque des oiseaux* de Farid ud-dim Attar connaissent le non moins mystérieux applaudissement de Londres, et même d'Allahabad et de Calcutta. D'autres dérivations ont été relevées. Tel inquisiteur a dénombré les analogies entre la première scène du roman et le récit de Kipling *On the City Wall ;* Bahadour admet ces analogies, mais allègue qu'il serait fort anormal que deux peintures de la dixième nuit de Muharram ne se rencontrassent point. Eliot, assez curieusement, rappelle l'*Arlésienne*, en ceci que le mélodrame de Daudet ne connaît l'héroïne que par allusion ou mention. Je puis, à mon modeste tour, signaler un lointain et possible précurseur : Conrad, dans *Heart of darkness*.

(Traduit de l'espagnol par N. IBARRA).

LES CIVILISATIONS

par

EDITH BOISSONNAS



Les civilisations passent et s'entrechoquent,
Grandes plaques de glace au dégel déroutant.
Glissantes, funèbres, lourdes de pendeloques
Elles naissent, meurent, dans le bruit sourd du temps.

Murènes à l'œil fou sous des arceaux fugaces
Les dictateurs broient des esclaves ravissants
Cultivés, refoulés lentement par les masses,
Ne laissant qu'un instant une trace de sang.

Les civilisations rivalisent, s'apaisent.
Une odeur de femme flotte sur leur éclat.
Baleines, lentement, posément, elles paissent
Planctons spirituels, leurs prairies de gala.

Sait-on que c'est surtout leur oubli qui importe
Car on les ressuscite alors de leurs fatras.
Elles sont embaumées, sans leur odeur de mortes,
Et séduisantes pour qui les découvrira.

Leur corps est tendre et tous les riens de leur parure
Sont chargés de sens, lourds de pensers enchaînés...

Mais s'il tonne, comme toujours dans la verdure
Se réfugient les mêmes oiseaux effrayés.

Qui saura voir la danse des abeilles brunes,
Leur pantomime pour expliquer le chemin
Qu'il faut prendre et que suivra strictement chacune
D'elles, ailes invisibles, vers le butin.

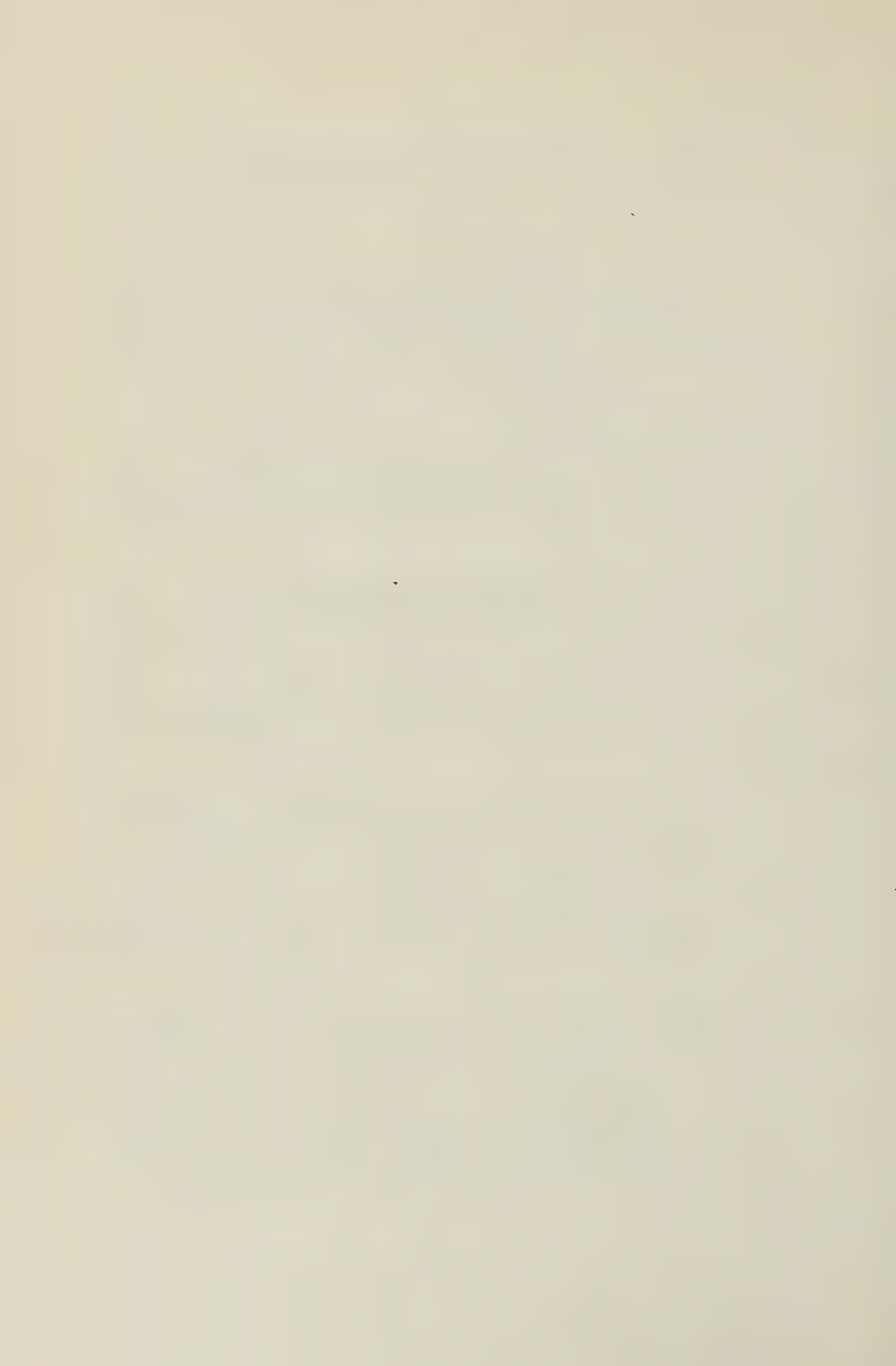
De l'archéopétrix tant d'oiseaux sont sortis
Avec une lenteur majestueuse, et qui
Se répètent de jour en jour dans leurs petits.

Que de moucherons, filigranes translucides,
De lourds scarabées, pas plus gros que le point noir
Imprimé seul sur une page, et qui se vident,
Mort insignifiante. Ils meurent sans savoir
Leur descendance nombreuse malgré les risques.

Les puces se retrouvent sur toutes les peaux
A leur aise, à travers les siècles, sous le disque
A peine différent du même soleil chaud,
Goûtant des sangs où coule une philosophie
Tout autre, apparemment les mêmes animaux.

Qui saura voir d'un seul coup d'œil toute la vie
Des civilisations mortes qui s'entrechoquent,
Grandes plaques de glace au dégel déroutant.
Glissantes, funèbres, lourdes de pendeloques,
Elles naissent, meurent, dans le bruit sourd du temps.

LA KAṬHA UPANIṢAD



INTRODUCTION

Nos lecteurs trouveront ici environ les deux tiers d'une Upaniṣad encore non traduite en français. Ce texte montre comment un rite, accompagné d'une légende, — témoignage authentique du contenu des *brāhmaṇas* — suscita la première réflexion philosophique orthodoxe, celle qui s'exprime dans les *upaniṣads*. On y voit comment de l'exégèse sacerdotale se dégagea une pensée plus indépendante.

Le point de départ cultuel est un rite utilisant le feu, comme en ont pratiqué de maintes sortes les clergés aryens de l'Iran et de l'Inde. En un temps où la ferveur pour les mystères gagna l'Inde, et où les religions de salut, visant l'autre vie, essayèrent de se substituer aux cultes antérieurs, destinés seulement à procurer le confort en cette vie, le passage se conçoit du brāhmaṇa à l'upaniṣad. Le rite primitif servit à une fin désormais transcendante : évasion hors de la transmigration, accès à l'absolu.

Alors que les deux plus anciennes Upaniṣads, — *Bṛhadāraṇyaka*, *Chāndogya* — antérieures peut-être au bouddhisme, étaient encore homogènes aux brāhmaṇas, la *Kaṭha*, qui commence sur le même plan, évolue sous nos yeux en upaniṣad proprement dite : en « mystère » relatif à l'au-delà, mystère qui bientôt se mue en métaphysique ou en piétisme — sorte de littérature caractéristique de l'âge des épopées (comme la *Bhagavadgītā*). Le document que nous présentons n'appartient donc pas à une seule époque. Il se rencontre en plusieurs points avec d'autres upaniṣads se situant aux abords de l'ère chrétienne : ce sont ses parties les plus tardives ; et on pressent de la sorte que des thèmes d'école ou des aphorismes philosophiques se cousaient assez arbitrairement pour former des développements spéculatifs.

La légende qui se mêle ici à un rite du feu, concerne l'une de ces descentes aux enfers qui se rencontrent dans de nombreuses civilisations indo-européennes. Yama, ou Mṛtyu, est le dieu de la Mort parce qu'il mourut le premier. Mais il n'a livré à personne le secret de l'au-delà. Un jeune brahmane, envoyé pour ainsi dire « au diable » par son père, en un moment

d'impatience, Naciketas, se rend chez les trépassés, bien déterminé à rapporter de son voyage souterrain la clef de l'énigme angoissante.

Yama l'ayant laissé trois jours — est-ce par inadvertance ou pour cause d'absence ? — dans son domaine sans lui offrir l'hospitalité, si rigoureusement due à un brahmane, s'est mis, en quelque façon, dans son tort. Le jeune homme, ayant droit à une réparation, a prise sur le dieu : il peut lui exprimer trois souhaits, qui devront être exaucés. Le premier sera : puissé-je revenir à la maison de mon père. Le second : puissé-je posséder le rite igné qui permet d'échapper à la mort. Ces deux vœux sont aussitôt satisfaits, et le rite d'immortalité portera le nom même de Naciketas. Mais celui-ci, malgré les résistances de Yama, lui extorque un secret beaucoup plus redoutable : qu'est-ce que le fait même d'être mort ?

Ainsi s'ouvre un développement philosophique, sur ce thème foncier de toute la spiritualité indienne. Le moyen d'échapper à la mort consiste à esquiver les renaissances en abolissant le désir — nous sommes ici sur le plan du bouddhisme et du jaïnisme, ainsi que du yoga et des ascèses — mais aussi, autre solution, en coïncidant avec l'absolu, qu'on l'appelle Om, Brahman ou Âtman, voire le dieu Brahmâ ou le dieu Viṣṇu. La troisième section, allusion directe à la pratique du yoga, comme à la dogmatique des hypostases psychiques du sâṃkhya, montre, dans une allégorie du char qui fait penser à celle de Platon, comment la maîtrise non seulement du corps, mais des fonctions mentales, permet à l'homme de se transcender lui-même et de se réaliser absolu : façon décisive d'outrepasser la mort. Ce procédé est bien loin du rite selon les Védas, mais les méthodes les plus disparates concourent à l'effort héroïque de la délivrance : savoir des brahmanes, entraînement des ascètes, piété des dévôts, remplacement prodigieux de la nature par la surnature. Toute une frondaison de syncrétisme foisonne sur le vieux terrain d'une religion primitivement rituelle : à nous de le discerner, quoique l'Inde, certes sans l'ignorer, ne se l'avoue pas.

P. Masson-Oursel.

2

ÔM !

Qu'ensemble Il nous protège !
Qu'ensemble nous Lui soyons agréables !
Qu'ensemble virilement nous œuvrions !
Que lumineuse soit notre étude !
Qu'il n'y ait pas d'opposition entre nous !
Ôm ! Apaisement ! Apaisement ! Apaisement ! [1]

Première Section.

1. *Par désir, certes, Vâjaçravasas donnait tous ses biens (en sacrifice)* [2].
   Or, il avait un fils, nommé Naciketas.
2. *Celui-ci, (quoique) adolescent, (à la vue) des offrandes distribuées fut pénétré par la foi. Il pensa :*

1. Prière préjudicielle. Maître et disciple sont réunis et cherchent l'unisson. La syllabe *Ôm*, qui résume tout le Véda, comme sonorités, comme vérité, comme efficience, met l'un et l'autre dans l'état d'esprit requis.

2. Le rite brahmanique est utilitaire : il met les biens de ce monde à la disposition des hommes.

3. *C'en est fini (pour ces vaches) de boire leur eau, de manger leur herbe ;*
il est trait leur lait, elle est usée leur vigueur.
Sans joie, certes, sont ces mondes
Auxquels va l'auteur de telles offrandes.

4. *Alors il dit à son père : « Père, à qui, moi, me donnerez-vous ? »*
Deux fois, trois fois il dit cela. — « A la Mort, toi, je te donne. » [1]

5. *Sur beaucoup (se dit Naciketas) je l'emporte,*
parmi beaucoup je suis moyen ;
Qu'aurait-il donc, Yama, à faire
Que de moi il fasse ?

6. *Regarde en avant, où vont les premiers,*
regarde en arrière, comment vont les autres :
comme le grain le mortel mûrit,
comme le grain il naît de nouveau, à partir de (cette naissance actuelle) [2].

7. *Tel (un feu) Vaiçvânara, pénètre*
dans les demeures le brahmane comme hôte ;
on lui fait son apaisement :
« Apporte de l'eau, (Yama) fils de Vivasvat ! » [3]

1. La Mort, Mṛtyu, est un dieu masculin, Yama.
2. Expression de cette transmigration, *saṃsâra,* qui fait se succéder sans fin morts et naissances. L'Inde y voit le plus accablant esclavage.
3. Devoir d'hospitalité, que quiconque, même un dieu, est tenu d'accomplir au bénéfice d'un brahmane.

8. *Espoir et attente, amitié et joie*
sacrifice et bonnes œuvres, fils, bétail, et tout, —
tout cela est arraché à l'homme de peu d'esprit
dans la maison de qui séjourne, non nourri, un brahmane.

[*Yama*]

9. « *Puisque, brahmane, trois nuits tu as résidé dans ma maison*
sans être nourri, hôte qui as droit au respect,
respect à toi, brahmane ! prospérité à moi !
Donc en compensation choisis trois vœux. »

[*Naciketas*]

10. « *L'esprit apaisé, et bien disposé envers moi*
puisse Gautama[1] *me recevoir l'âme calme, ô Mort !*
Qu'il m'accueille de nouveau, une fois renvoyé par toi.
Voilà ce que je choisis comme le premier de mes trois vœux.

[*Yama*]

11. « *Envoyé par moi, tout comme auparavant*
tu seras accueilli par Auddâlaki Âruṇi.
Il dormira d'un doux sommeil, la nuit, l'âme calme,
te voyant délivré de la bouche de la Mort. »

[*Naciketas*]

12. « *Dans le monde céleste il n'y a plus de crainte :*
tu n'y es pas, et on n'y craint pas la vieillesse.

1. Autre nom de son père, Vājaçravasas. C'est encore lui qui sera désigné (11) sous le nom de Auddâlaki Âruṇi.

Ayant passé au delà de vous deux, comme de la faim et de la soif,
ayant outrepassé le chagrin, l'on se réjouit du monde céleste.

13. *Tu as, toi, compris parfaitement le feu céleste, ô Mort !*
Donnes-en la connaissance à moi qui ai la foi.
Les habitants du monde céleste ont en partage la non-mortalité :
Voilà ce que je choisis pour deuxième vœu. »

[*Yama*]

14. « *Je t'énonce, sache-le bien, la connaissance du feu céleste, Naciketas.*
Quant à l'acquisition du monde infini, ainsi que sa fondation,
Sache qu'elle est cachée dans le secret. »

15. *Ce (rite du) feu qui est l'origine du monde, il le lui énonça :*
quelles briques (il faut), et combien, et comment disposées.
Puis il lui répéta ce qu'il avait dit.
Ainsi lui parla de nouveau la Mort, se plaisant avec lui.

16. *Il lui dit, charmé, le Mahâtmâ :*
« *Un autre vœu je t'accorde à présent, en plus.*
De ton nom précisément sera ce feu ;
et cette guirlande aux formes multiples, prends-la.

17. *Quiconque (allume) trois (feux), Naciketas, ayant réalisé l'union avec les trois (principes),*
le faiseur de ce triple (rite) franchit naissance et mort.

En connaissant le dieu adorable qui sait ce qui est né du Brahman
et en le révérant, il va vers cet apaisement qui dépasse toute mesure.

18. *Quiconque (allume) trois (feux) Naciketas, en les connaissant comme trois,*
ayant ainsi connu, s'il édifie ce Naciketas[1],
celui-là, pour avoir au loin rejeté les liens de la Mort,
passé par-delà le chagrin, se réjouit dans le monde céleste.

19. *Voilà, Naciketas, le feu céleste*
par toi choisi comme second vœu ;
ce feu, les gens le déclareront tien.
Choisis maintenant, Naciketas, un troisième vœu. »

[*Naciketas*]

20. « *Devant un homme décédé, on est dans le doute :*
certains disent : Il existe ; certains : Il n'existe pas.
Cela je voudrais le savoir, instruit par toi.
Parmi mes vœux, c'est mon troisième vœu. »

[*Yama*]

21. « *Pour les dieux mêmes il y a doute là-dessus depuis les temps anciens,*
car non aisée à connaître est cette réalité subtile.
Choisis, Naciketas, un autre vœu !
Ne me supplie pas. Fais-moi cette seule concession. »

1. C'est-à-dire s'il accomplit ce rite qui porte le nom de Naciketas, en utilisant les briques (15).

[*Naciketas*]

22. « *Pour les dieux mêmes il y a doute là-dessus, en vérité ;*
et ce que toi-même as dit, Mort, n'est pas facile à connaître.
Mais pour m'en parler, un autre que toi je ne le trouverais pas,
et il n'y a pas d'autre vœu qui égale celui-là. »

[*Yama*]

23. « *Souhaite cent ans de vie, fils et petit-fils,*
nombreux bétail, éléphants, or, chevaux ;
souhaite une vaste étendue de terre
et vis toi-même autant d'automnes que tu voudras [1].

24. *Ou bien, si tu penses à un autre souhait équivalent,*
souhaite richesse et longue vie ;
sur la vaste terre sois, Naciketas, roi ;
quoi que tu désires, je te fais jouir de ce que tu désireras.

25. *Si difficiles à obtenir que soient les choses désirées dans le monde mortel,*
A tous désirs, selon ta guise, tu peux prétendre :
ces filles charmantes, avec ces chars, ces luths,
telles qu'il ne s'en peut obtenir d'analogues pour les hommes,
sois-en par moi gratifié !
Mais, Naciketas, ne me questionne pas au sujet de la mort. »

1. Yama se fait tentateur, pour faire renoncer Naciketas à sa prétention indiscrète. Comparer Mâra (même dieu de la mort) tentant le Bouddha, qui, lui aussi, avant d'avoir conquis le *nirvāṇa*, cherche le secret de l'au-delà (l'autre rive).

[*Naciketas*]

26. « *Choses éphémères ! A un mortel, ô Termineur,*
elles abolissent toute vigueur des organes ;
fût-elle entière, la vie est courte.
A toi chars, danses et chants !

27. *Ce n'est pas par la richesse qu'un homme peut être satisfait.*
La richesse se peut-elle rechercher quand on t'a vu ?
Vivrons-nous aussi longtemps que tu régneras ?
C'est donc là le vœu que j'ai à choisir, assurément.

28. *Ayant accédé aux immortels exempts de vieillesse,*
quel mortel vieillissant ici-bas, et qui comprend,
ayant soupesé les joies de la beauté et de l'amour,
serait réjoui par un allongement de vie ?

29. *L'objet de nos doutes, ô Mort,*
en quoi consiste la grande traversée, dis-le nous.
Ce vœu qui pénètre le mystère,
voilà, et rien d'autre, ce que Naciketas choisit. »

Deuxième Section.

[*Yama*]

1. « *Autre chose est le souverain bien, autre chose le souverainement agréable ;*
l'un et l'autre, sans avoir le même but, tiennent l'homme.
Qui s'adonne au souverain bien, a une excellente destinée ;
mais manque son but, celui qui choisit le souverainement agréable.

2. *Et le bien, et l'agréable, sollicitent l'homme.*
Les ayant circonscrits tous deux, il discrimine, le Sage.
Car c'est le bien que le sage à l'agréable préfère ;
c'est l'agréable que le fou, par appropriation et attache, choisit.

3. *Toi, les désirs agréables et d'agréable forme,*
les ayant considérés à fond, Naciketas, tu les as répudiés ;
n'ayant pas aspiré à cette guirlande opulente
dans laquelle s'empêtrent tant d'hommes.

4. *Grandement elles sont opposées et divergentes,*
l'ignorance et ce qu'on sait être la connaissance ;
avide de connaissance je juge Naciketas ;
ce n'est pas toi que les désirs nombreux déchirent.

5. *(Mais) dans les ignorances en plein résidant,*
limitant leur sagesse à eux-mêmes et se figurant instruits,
s'agitant ici et là, ils vont en cercle, les insensés,
tels, menés par un aveugle, des aveugles [1].

6. *Le complet passage (au-delà de la transmigration) n'est pas translucide à l'enfantin,*
inattentif, affolé, par l'illusion de la richesse ;
« Voici le monde, et il n'y en a pas d'autre », pense-t-il ;
encore et encore il tombe en mon pouvoir.

1. La transmigration est souvent symbolisée par un processus circulaire.

7. *Celui dont même entendre parler beaucoup ne peuvent*[1] *;*
Celui que, même s'ils en entendent parler, beaucoup ne connaissent pas ;
merveilleux son révélateur, avantagé son acquéreur —
merveilleux son connaisseur, avantagé le disciple.

8. *Ce n'est pas si un homme inférieur l'enseigne,*
qu'Il est bien connaissable, fût-Il considéré de maintes façons ;
s'Il n'est pas proclamé par un autre, de voie ici-bas il n'y en a pas,
car Il est incomparablement plus subtil que ce qui est à la mesure du subtil.

9. *Ce n'est pas par raisonnement que cette pensée est accessible,*
quoique, enseignée par un autre, Il puisse être bien connu, ami !
Tu l'as obtenu, étant ferme dans la vérité,
puissions-nous trouver, Naciketas, un questionneur comme toi ! »

[*Naciketas*]

10. « *Je sais, moi, que ce qu'on appelle la richesse est transitoire,*
car, certes, ce n'est pas par les gens sans fermeté que le ferme s'obtient :

1. Ici commence un développement où le salut dépend de l'accession à un Dieu absolu, donc inconnaissable.

aussi ai-je exécuté le feu Naciketas ;
par des substances transitoires j'ai obtenu l'éternel[1]. »

[*Yama*]

11. « *L'obtention du désir, la fondation du monde,*
l'infinité de l'œuvre, la rive sans crainte,
la grandeur de la gloire, l'expansion, la fondation,
avec fermeté, ferme, Naciketas, tu as rejetés.

12. *Le difficilement visible, insinué dans le mystère,*
caché dans le secret, résidant dans la profondeur, archaïque,
en le considérant comme Dieu par application d'un yoga portant sur l'Âtman suprême,
celui qui est ferme laisse derrière lui joie et chagrin.

13. *Entendant et comprenant cela, un mortel,*
ayant extrait le substantiel, l'ayant obtenu en tant qu'infra-perceptible,
il jouit comme ayant pris ce qui comporte jouissance :
je tiens Naciketas pour une demeure ouverte [*pour Brahmâ*].

14. *A part du bien et du mal,*
à part du fait et du non-fait ;
à part du passé et de l'avenir —
ce que tu vois comme tel, énonce-le !

1. Substances transitoires : les moyens matériels de l'opération rituelle. Fermeté : allusion à cette maîtrise des fonctions physiologiques et psychologiques, qu'on appelle yoga. Le ferme : l'éternel.

15. *Ce (mot) qui glorifie tous les Védas*
et qui proclame toutes les austérités ;
par désir duquel on mène une conduite sainte
en mot je te le déclare en bref : c'est Ôm.

16. *Car, en vérité, cette syllabe est Brahman,*
cette syllabe, en vérité, est le Suprême :
cette syllabe, en vérité, la connaissant, ce qu'on désire,
c'est cela.

17. *C'est le meilleur support,*
c'est le support suprême :
ce support, l'ayant connu
on grandit dans le monde de Brahmâ.

18. *Il ne naît ni ne meurt, le Voyeur*[1] *;*
Il n'est pas venu d'ailleurs, ni ne devient quoi que ce soit :
non-né, éternel, sans fin, cet archaïque
n'est pas tué quand est tué le corps.

19. *Si le tueur croit tuer,*
si le tué se croit tué,
les deux ne comprennent pas :
il n'y a pas de tueur ni de tué[2].

20. *Moindre que le moindre, excédant l'extrême,*
l'Atman est caché dans le secret de la créature :
celui qui est sans volonté le voit ; étant exempt de chagrin ;
par la grâce du créateur (il voit) la grandeur de l'Âtman.

1. L'esprit absolu est pure connaissance (sâṃkhya).
2. Ni sujet, ni objet : le relatif est inexistant devant l'absolu.

21. *Assis, il s'achemine au loin ;*
gisant, il va de toutes parts :
qui donc, autre que moi, est capable de connaître
ce Dieu joyeux et sans joie ?

22. *Le sans corps parmi les corps,*
parmi l'instable le stable,
le grand et omnipotent Âtman,
quiconque l'a connu, ferme, est exempt de peine.

23. *Cet Âtman-là, ce n'est pas par enseignement qu'Il s'acquiert,*
ni par intellect, ni par abondante révélation ;
(mais) c'est par son élu qu'il s'acquiert[1] *:*
Voilà à qui cet Âtman découvre sa nature propre.

24. *Celui qui ne s'est pas départi de la mauvaise conduite,*
qui est sans apaisement, non préparé,
ou dont l'esprit n'est pas apaisé,
il ne saurait l'obtenir par sagesse.

25. *Pour lui le brahmane et le ksatriya*
tous deux sont comme nourriture,
dont la mort est l'assaisonnement.
Qui donc sait où Il est ? »

1. Donc par cette grâce, *prasāda*, dont il fut question en 20. Ceci est la solution des partisans de l'amour et du fidéisme, *bhakti*.

Troisième Section.

1. « *Ils sont deux qui boivent l'ordre dans le monde des bonnes actions,*
logés dans le secret au lieu suprême :
ombre et lumière ; ainsi les nomment ceux qui connaissent le Brahman,
les accomplisseurs des cinq feux et les accomplisseurs du triple feu Naciketas.

2. *Ce pont des sacrifiants*[1],
cet impérissable Brahman suprême
de ceux qui en passant le gué atteignent la rive sans crainte,
ce (feu) Naciketas puissions-nous le maîtriser !

3. *Sache que l'Atman est comme un possesseur de char,*
le corps un char ;
sache que l'intellect est un conducteur de char,
l'esprit empirique (manas) les rênes.

4. *Les sens, ce sont les chevaux, dit-on ;*
les objets sensibles leur chemin.
L'âme (âtman), jointe aux sens et à l'esprit empirique,
c'est le jouisseur, disent ceux qui savent.

1. Souvenir du pont Cinvat, étroit comme une lame effilée, sur lequel, selon la mythologie indo-iranienne, les défunts doivent passer pour gagner un séjour de paix. Voir ci-dessous, 14. Mais le sacrifice est ici-bas une voie vers le salut, et les hérétiques voyaient le passage au nirvāṇa comme le « franchissement d'un flux » (gué, traversée).

5. *Celui qui se trouve sans discernement,*
l'esprit empirique toujours joint :
ses sens sont sans contrôle,
tels les mauvais chevaux d'un conducteur de char.

6. *Mais celui qui se trouve avec discernement,*
l'esprit empirique toujours joint :
ses sens sont sous contrôle,
tels les bons chevaux d'un conducteur de char.

7. *Celui qui se trouve sans discernement,*
sans pensée, toujours impur
n'obtient pas ce but
et va à la transmigration.

8. *Mais celui qui se trouve avec discernement,*
avec pensée, toujours pur,
par contre, il obtient ce but, d'où il n'y a plus renaissance.

9. *Mais celui qui a le discernement pour cocher*
est un homme à l'esprit empirique bien freiné :
celui-là obtient le point extrême du voyage,
le suprême séjour de Viṣṇu.

10. *Au-delà des sens sont les objets* [1],
au-delà des objets l'esprit empirique,

1. La comparaison du char et de son conducteur symbolise la maîtrise du corps par le yogin. De 10 à 13, les principes sont ceux dont l' « énumération » constitue la philosophie sāṃkhya, que la philosophie des épopées tient pour équivalant à la pratique yoga.

au-delà de l'esprit empirique l'intellect (buddhi),
au-delà de l'intellect l'âtman, le grand (mahân),

11. *Au-delà du grand (mahat) l'inévolué (avyaktam),*
au-delà de l'inévolué le puruṣa ;
au-delà du puruṣa il n'y a rien :
c'est le terme, c'est le suprême acheminement.

12. *En tous les êtres*
caché, cet âtman ne brille point ;
mais il est vu par l'acuité de l'intellect,
par la subtilité de la subtile intuition.

13. *Le sage doit dominer voix et esprit empirique,*
il doit les dominer dans l'âtman-connaissance (jñana âtmani) ;
il doit dépasser la connaissance dans l'âtman, le grand (âtmani mahati),
il doit dominer celui-ci dans l'âtman apaisé (çânt âtmani).

14. *Debout ! Eveille-toi ! ayant obtenu ton vœu, comprends bien.*
Effilé comme la lame d'un rasoir et difficile à franchir,
le sentier est ardu, disent les poètes judicieux (kavi).

15. *Exempt de son, de contact, de forme, de changement,*
et de même exempt de goût, d'odeur, éternel,

sans commencement ni fin, au-delà du grand, stable :
si l'on discerne ce (Principe), on est délivré de la bouche
de la Mort. »

16. *Ce récit de Naciketas,*
éternelle révélation de la Mort,
s'il l'a proféré et entendu, un homme avisé
au monde de Brahmâ est magnifié.

17. *Ce suprême secret,*
si quelqu'un le récite dans une réunion brahmanique
ou dévotement, au temps d'une cérémonie funéraire
(çrâddha),
il se prépare à ce qui ne finit jamais.

(Traduit du sanscrit par P. Masson-Oursel).

MÉMOIRES POUR SERVIR
A L'HISTOIRE DES INSECTES

par

M. DE RÉAUMUR

2

RÉAUMUR

René Antoine Ferchault de Réaumur est né en 1683.

Il fut de l'académie des Sciences au titre de « pensionnaire mécanicien ».

Il étudia, perfectionna, écrivit l'*art de convertir le fer forgé en acier*, celui de l'épinglier, la fabrication des ancres et quantité d'autres matières où l'on apprend aussi bien le mode de formation des écailles de poisson et à faire éclore des œufs d'oiseaux qu'à construire un thermomètre ou à produire du verre translucide.

Son chef-d'œuvre : *Mémoires pour servir à l'étude des insectes*. Contemporain de Buffon, il n'en marqua rien.

Jamais éloquent, pompeux ou collectionneur de « on dit ».

Par sa méthode, par plusieurs découvertes, il est d'un siècle en avance sur lui.

Un des premiers, il étudia avec ses mains, tout seigneur qu'il était, en terre malpropre, patrie des insectes. Un des premiers, les retirant de leur habitat, il les mit en observation en des conditions plus propres à l'examen et les soumit à des expériences et contre-expériences.

En homme sachant manier les outils, il chercha dans le détail comment des insectes industrieux s'y prennent pour faire tout ce qu'ils arrivent à bâtir et à opérer. Bon physicien, il rechercha le processus et la « *méchanique* » des choses, comme il dit.

Cette conjonction de sciences et d'applications, si rare en un naturaliste et unique en son temps trouve un autre dépôt dans le ton juste, en quelque sorte ouvrier de son style.

Et il a le charme de l'explorateur, ce qui ne se compare à rien d'autre.

Une humble description faite de zèle simplement, arrive à créer une chose extraordinaire, une *apparition*.

Les chapitres suivants sont, l'un, *le Ver-lion*, partie d'une lecture faite à l'Académie des Sciences en 1753, dont nous devons la communication à l'obligeance de M. Bonneville et de Madame Duprat, du Muséum, et l'autre sur *les ennemis des chenilles*, un extrait des *Mémoires pour servir à l'étude des insectes*, publiés en 1736, et, à la honte des lettrés, jamais encore réimprimés.

H. M.

Des différentes espèces d'ennemis des Chenilles.

. . . .

... Ainsi les chenilles sont destinées à nourrir quantité d'espèces de grands et de petits animaux. Elles ont un prodigieux nombre d'ennemis ; les uns les mangent toutes entières, ils n'en font qu'une bouchée ; les autres les hachent, les rongent ; d'autres les sucent peu à peu, et ne les font pas moins périr.

. . . .

La maxime si souvent citée contre nous qu'il n'y a que l'homme qui fasse la guerre à l'homme, que les animaux de même espèce s'épargnent, a assurément été avancée et adoptée par des gens qui n'avaient pas étudié les insectes. Leur histoire nous fait voir en plus d'un endroit, que ceux qui sont carnassiers en mangent fort bien d'autres de leur espèce quand ils le peuvent. Mais ce qui est pis et particulier à quelques chenilles, c'est que, quoique faites il semble, pour vivre de feuilles, quoiqu'elles les aiment et qu'elles en fassent leur nourriture ordinaire, elles trouvent la chair de leurs compagnes un mets préférable, elles s'entre-mangent quand elles le peuvent. Il n'y a pourtant qu'une seule espèce de chenilles qui vit sur le chêne, qui m'ait encore donné occasion de faire cette remarque ; elle n'a d'ailleurs rien qui la fît juger d'un si mauvais naturel ; elle paraît aussi douce qu'aucune chenille que ce soit ; elle

n'a ni air de férocité ni grande activité. Elle est de la première classe ; elle a seize jambes à demi-couronnes de crochets : elle est très rase, à peine la loupe fait-elle apercevoir quelques poils sur son corps. Le fond de la couleur est noir ou brun noir ; elle est parée par trois raies d'un beau jaune, dont l'une règne tout du long du dos ; de chaque côté une pareille raie située au-dessus de la ligne des stigmates.

J'avais mis une vingtaine de chenilles de cette espèce dans un poudrier ; on avait le même soin de les nourrir que de nourrir celles de plusieurs autres espèces, c'est-à-dire de leur donner des feuilles de chêne nouvelles, dès que celles qu'elles avaient commençaient à se faner. On remarqua que le nombre de ces chenilles diminuait journellement : on ne trouvait pas cependant les cadavres des mortes. Cette observation rendit plus attentif à les examiner, et l'on vit que lorsque quelqu'une d'elles rencontrait une de ses compagnes, elle tâchait de la saisir avec ses dents vers les premiers anneaux ; qu'elle lui faisait des blessures mortelles, si l'attaquée ne se dégageait pas par de prompts efforts, avant que d'avoir reçu des coups de dents. Les chenilles qui ont été percées quelque part périssent, et si elles ne périssent pas sur le champ, bientôt au moins elles deviennent très faibles ; ainsi l'attaquante, la meurtrière se trouvait bientôt maîtresse de sa proie. Quand elle ne pouvait plus lui échapper, elle la succçait et la rongeait tranquillement. Celles qui attaquaient, paraissaient toûjours les plus fortes, elles ne s'adressaient apparemment qu'à celles dont elles connaissaient l'état de faiblesse, peut-être qu'à celles que l'approche de la müe rendait languissantes. Ce qui est de sûr, c'est que de mes vingt chenilles et plus il ne m'en resta qu'une qui fut dessinée pendant qu'elle mangeait la dernière de ses camarades. Elle y était si acharnée qu'elle se laissa tirer du poudrier sans abandonner sa proye, à laquelle elle resta attachée ; elle continua de succer et de manger pendant tout le temps qui fut employé à la dessiner. Ce ne sont pourtant que les parties inférieures qu'elles mangent, elles laissent non seulement la tête et les jambes, elles laissent même toute la peau. Le cadavre alors est réduit à peu de chose, et

c'est ce qui empêchait de trouver dans le poudrier ceux des chenilles qui avaient été mangées, parce qu'on croyait devoir y trouver des chenilles mortes, ayant la forme et la grandeur des vivantes. Celle qui m'était restée périt sans se transformer en crisalide.

. . . .

Pour l'ordinaire les chenilles n'ont pas à s'entre-redouter ; non seulement celles de la même espèce ne se font point de mal les unes aux autres, celles d'espèces différentes vivent ensemble très pacifiquement dans le même endroit, dans le même poudrier. Aussi ont-elles assés d'ennemis contre lesquels elles sont hors d'état de se défendre ; plusieurs espèces de vers les rongent toutes vivantes ; les uns se trouvent en partie sur le corps de la chenille même, ils le percent et le succent. D'autres vivent dans l'intérieur de la chenille, ils y sont si bien cachés qu'on ne soupçonnerait pas quelquefois qu'une chenille qui en a le corps farçi, en eût un seul ; elle paraît se porter à merveille ; son extérieur n'est en rien changé, malgré les vers qui dévorent continuellement ses parties intérieures.

. . . .

La nature a appris à nos mouches comme elle a appris aux autres animaux les moyens les plus sûrs de perpétuer une espèce, et a appris des moyens différens à des mouches d'espèces différentes. Vers la fin d'août je vis sur une des belles chenilles du chou, une petite mouche qui me parut semblable à celles qui étaient nées chés moi, de vers qui avaient crû dans la chenille de la même espece ; son corps était d'un beau verd doré ; elle portait ses aîles horizontalement, mais de façon qu'elles se croisaient : la supérieure cachait presqu'en entier l'inférieure. Je fus attentif à l'observer ; pour le faire même plus à mon aise, je détachai doucement du reste de la feuille la portion sur laquelle était la chenille. La petite mouche se trouvait bien où elle était, elle était où elle voulait être, aussi y resta-t-elle ; elle me permit de l'observer autant que je le souhaitai, même avec une loupe assés forte. Occupée d'autres soins, elle ne pouvait pas songer à moi ; quelquefois elle marchait sur le corps de la chenille, mais seulement pour changer

de place. Elle se fixait ensuite. Je vis que lorsqu'elle était en repos, elle faisait sortir de son derrière une espèce d'aiguillon très fin et presqu'aussi long que tout son corps ; elle en piquait la pointe dans le corps de la chenille ; elle l'y enfonçait peu à peu jusqu'à y faire entrer l'aiguillon tout entier. La chenille souffrait assés patiemment cette piqûre, quelquefois pourtant elle se donnait des mouvemens, dont la petite mouche ne paraissait pas s'inquiéter. La petite mouche retirait ensuite son aiguillon pour l'enfoncer assés près de l'endroit d'où elle l'avait retiré. Après avoir fait là quelques piqûres, elle changeait de place pour aller ailleurs en faire d'autres. Il me parut qu'elle choisissait de préférence les jonctions des anneaux ; c'est près de la jonction du huitième avec le neuvième et de celle du neuvième avec le dixième, qu'elle enfonça son aiguillon en différens endroits et à différentes reprises.

Il n'était pas mal-aisé de deviner à quoi tendaient toutes ces piqûres. La mouche ne cherchait pas à piquer la chenille, pour la piquer, précisément pour lui faire du mal. Les aiguillons que les mouches portent au derrière ne sont point des organes au moyen desquels ils prennent de la nourriture ; mais on sçait que les espèces d'aiguillons que quelques uns portent au derrière, servent à percer les corps dans lesquels ils veulent déposer leurs œufs, et sont de plus les canaux qui conduisent les œufs dans les trous qu'ils ont percés. Cette espèce de sabre ou d'épée dont le derrière de plusieurs espèces de sauterelles femelles est orné, nous donnera occasion ailleurs d'expliquer comment elles s'en servent pour cacher leurs œufs sous terre. Il y a donc tout lieu de croire que chaque fois que la petite mouche enfonçait son aiguillon dans le corps de la chenille, elle y déposait un œuf qui devait être couvé par une chaleur douce, qui le ferait bientôt éclore ; et que dés que l'insecte serait sorti de l'œuf, il trouverait une nourriture convenable ; qu'il n'aurait qu'à succer ou qu'à ronger les parties de la chenille. La profondeur à laquelle les œufs étaient déposés, les mettaient en sûreté ; elle était telle que la chenille pouvait changer de peau, sans que les œufs puissent être rejettés avec la dépouille.

J'eus soin de nourrir cette chenille, et je comptais qu'elle nourrirait elle-même plusieurs vers ; elle ne me parut pas moins vigoureuse que les autres de son espèce. Au bout de dix à douze jours elle se transforma en crisalide ; mais de jour en jour je vis dépérir cette crisalide, et il n'y en avait pas quatre qu'elle était née, que je trouvai tout son intérieur mangé par des vers, à qui peut-être elle ne donna pas assés d'alimens, car ils ne parvinrent pas à se transformer en mouches.

Il arrive tantôt que les vers sortent du corps de la chenille, et tantôt qu'ils sortent de celui de la crisalide, et celà selon que l'accroissement de la chenille était plus ou moins avancé, lorsque les œufs ont été déposés dans son corps.

Vers le commencement de Décembre 1733, je trouvai sur des choux un assés bon nombre de leurs plus belles chenilles ; j'en mis plus d'une trentaine dans un même poudrier ; elles me donnèrent des occasions de reste d'observer comment les vers sortent des corps des chenilles. Plus de vingt-cinq de ces trente se trouvèrent en être pleines. Les premières coques de vers que je vis auprès d'une de ces chenilles du corps de laquelle les vers étaient sortis, m'avertirent d'être attentif à observer s'ils n'en sortirait point de quelqu'une des autres chenilles. Dès le lendemain vers le midi, j'apperçûs un petit tubercule blancheâtre sur un des côtés d'une de ces chenilles. Ce tubercule avait quelqu'air d'une jambe membraneuse, mais posée dans un endroit où il ne doit pas y en avoir. Je soupçonnai que ce tubercule était un ver, et bientôt je vis que c'en était un. Le tubercule s'éleva de plus en plus presque perpendiculairement à la surface de la peau ; je le vis ensuite se raccourcir un peu pour s'allonger bientôt davantage, et s'élever davantage au-dessus de la peau. Enfin je ne fus pas longtemps sans voir une seconde inégalité s'élever sur un autre endroit du même côté de la chenille ; sa peau venait d'être percée là par un autre ver : ainsi successivement elle se trouva criblée des deux côtés par différens vers. Il en sortit d'un côté quatorze à quinze, et quinze à seize de l'autre côté, et celà dans moins d'une demi heure. C'était à force de raccourcissements et d'allongements successifs qu'ils parvenaient chacun à avancer

en dehors de la chenille. Enfin ils parvinrent tous à se tirer de son corps, et allèrent se placer auprès de ses côtés.

Pendant cette cruelle opération la chenille était tranquille, elle semblait morte, elle ne l'était pourtant pas. Quand elle fut délivrée de tant d'ennemis élevés dans son propre corps, elle se courba plusieurs fois, elle se donna divers mouvements, elle marcha même un peu, mais elle périt au bout de quelques jours.

Les vers ne sortirent de quelques-unes de ces chenilles qu'après qu'elles se furent liées, comme nous l'avons expliqué ailleurs, pour se transformer en crisalides. Quelques unes même malgré toutes les playes qui leur avaient été faites pour donner des sorties à tant de vers se métamorphosèrent en crisalides, mais en crisalides quî moururent bientôt. Enfin ce fut des crisalides même que sortirent d'autres vers de la même espèce, mais ces dernières crisalides comme celles des chenilles criblées, ne donnèrent point de papillons.

Ce sont au reste des observations qui seront aisées à faire, dès qu'on voudra prendre des chenilles du chou de l'espèce dont nous venons de parler, dans le temps qu'elles sont proches de leur transformation. Rien n'est plus ordinaire que d'en trouver qui ont le corps plein de vers.

Pendant l'automne 1735, c'est à dire vers la fin de septembre, et dans le commencement d'octobre, j'ai ouvert un grand nombre de ces chenilles ; communément de vingt trois à vingt quatre chenilles que j'ouvrais, je n'en trouvais qu'une ou deux qui n'eussent pas le corps rempli de vers. Ainsi généralement parlant, il n'y a peut-être pas la dixième ou la vingtième partie des chenilles qui parvienne à se transformer en papillons...

Histoire du Ver-lion.

Un insecte d'une forme fort différente du formica-leo, se creuse aussi un entonnoir dans le sable ou dans une terre pulvérisée, et se loge dans son fond pour la même fin. C'est un ver de la classe de ceux qui n'ont point de jambes et qui doivent se transformer en mouches qui n'ont que deux aîles, au lieu que le formica-leo se métamorphose en une mouche qui en a quatre, et qu'il est pourvu de six jambes.

. . . .

. . . . ç'a été inutilement que j'ai cherché des vers-lions aux environs de Paris et ailleurs, dans les lieux où il me semblait qu'ils devaient aimer à s'établir. L'espérance de les pouvoir observer ne me fut donnée que par une lettre du 11 février 1751 de M. Rebory, alors curé de la Palud, diocèse de Riez en Provence. Dans ses promenades il donne son attention aux objets qui la méritent, et il se plait à me faire part de ce qu'elles lui ont offert de singulier. Un des articles de la lettre dont je viens de parler, était une question intéressante pour moi ; il m'y demandait *si je connaissais un petit ver blanc toûjours replié sur lui-même, qui creuse une fosse comme le fourmilion, qui s'y tient en embuscade, qui jette de la poussière en l'air pour faire tomber sa proie dans le trou.*

Je ne doutai pas que ce ver ne fût celui que j'avais désiré de voir depuis bien des années.

. . . .

Je le priai de remplir une petite boite de terre réduite en poudre, ou du sable fin dans lesquels ces vers se tiennent, de mettre dans cette terre pulvérisée ou dans ce sable un bon nombre de vers-lions et de m'envoyer la boîte par la poste. D'une douzaine et plus qu'il y renferma, trois ou quatre seulement se trouvèrent en vie à leur arrivée. . . . .

. . . .

. . . Ceux de trois ou quatre autres envois dont chacun

en contenait au moins une cinquantaine, arrivèrent chez moi en très bon état, et sans qu'il en fût péri en route plus de trois ou quatre.

. . . .

Le ver-lion qui par ses inclinations et ses ruses, a tant de ressemblance avec le formica-leo, en diffère extrêmement par la figure : celui-ci a six jambes, un corps court un peu aplati, une tête dont la forme est constante, qui porte deux cornes, dont le bout de chacune tient lieu d'une bouche. Le ver-lion manque absolument de jambes, il a un corps long par rapport à sa grosseur, et terminé par une tête de celles que j'ai nommées ailleurs à figure variable ; elle est charnue et par là il est permis à l'insecte de l'allonger ou de la raccourcir, de la rendre plus grosse ou plus déliée. Elle est pourtant toûjours plus menue que le reste du corps : par son bout qui peut être regardé comme la bouche, le ver-lion fait sortir, quand il lui plaît, les bouts de deux espèces de dards écailleux, posés parrallèlement l'un à l'autre comme ceux des vers mangeurs de pucerons ;

. . . .

Le corps de ce ver est d'un blanc sale, qui a quelquefois une nuance de couleur rougeâtre ; ses chairs ont une transparence qui laisse voir une matière brune dont est rempli l'intérieur de sa partie postérieure ; il est rare de le voir assez étendu en ligne droite pour pouvoir mesurer sa longueur ; il ne garde cette position alongée qu'après être resté quelque temps, depuis qu'il a été tiré hors du sable, sur un corps dans lequel il ne peut s'introduire, comme sur une feuille de papier ou sur un livre : aussi cette attitude en est-elle une forcée pour lui, qu'il ne prend que dans la nécessité. Si on mesure alors les plus grands on leur trouve 8 à 9 lignes au plus de longueur..........
Lorsqu'on vient de le tirer du fond de son entonnoir, il parait ordinairement sous la figure d'un S, la tête en termine le bout supérieur, le ventre est placé comme celui de la lettre.
... Le dernier anneau est la partie la plus large du corps. Il se termine par quatre mamelons coniques. La position de l'anus qui se trouve du côté du dos est une singularité dont

nous avons déjà donné un exemple dans l'histoire de ce ver mal propre, toûjours couvert de ses excrémens, qui devient le joli scarabé du lis.

. . . .

Sur le cinquième anneau, du côté du dos est une partie qui échapperait à la vûe d'un observateur médiocrement attentif : c'est un mamelon qui peut s'ouvrir ou se fermer plus ou moins.

. . . .

Ordinairement ce n'est que plusieurs jours après que le ver-lion s'est introduit dans le sable ou dans une terre pulvérisée qu'il songe à s'y faire un entonnoir. Les uns se mettent plus tôt à l'ouvrage et les autres plus tard, selon apparemment qu'ils y sont plus ou moins excités par le désir de manger, mais généralement le soir est pour eux le temps du travail, ils ne s'y livrent pas volontiers le jour : qu'on aille les observer lorsque la nuit approche, et encore mieux lorsqu'elle est venue, dans le lieu où l'on en a rassemblés un bon nombre, et qu'on éclaire avec une ou plusieurs bougies, on les trouve presque tous occupés. Ceux qui n'avaient pas d'entonnoir, s'en font un, et les autres réparent les éboulements qui peuvent être arrivés au leur ; ils l'agrandissent, le rendent plus profond, plus large et plus régulier. Le formica-leo commence toûjours par tracer l'enceinte du cone creux qu'il veut former dans le sable, le ver-lion ne sait pas déterminer ainsi le plan de l'ouverture qu'il veut creuser : tout ce qu'il fait est de jeter du sable en l'air dans une direction oblique, qui le fasse tomber à quelque distance de l'endroit où il a été pris, et par delà le bord supérieur du trou, s'il y en a déjà un de formé.

. . . .

Le moment si attendu par le ver-lion et le plus intéressant pour l'observateur, est celui où la mauvaise fortune de quelque petit insecte, d'une fourmi, d'une petite mouche, d'un ver, l'a conduit au-delà des bords d'un précipice où il ne rencontre qu'une pente raide composée de grains qui s'éboulent sous les pieds qui veulent s'appuyer dessus ; il tombe au fond de ce petit précipice. Ce brin de bois en apparence, ce ver-lion

si immobile, se donne dans l'instant des mouvements très vifs pour s'en emparer : il n'est pas muni comme le formica-leo de deux cornes qui forment une pince admirable pour saisir et percer le malheureux insecte. Dépourvu de jambes et de crochets comment le ver-lion va-t-il faire pour le retenir et s'en rendre maitre ? Avec son propre corps plus flexible que celui d'un serpent il tend à l'embrasser ; il tâche de parvenir à en faire une ceinture à celui de l'insecte : quand il y est parvenu, il le serre pour lui ôter tout pouvoir de s'échapper, et il en dispose ensuite à son gré, c'est à dire qu'il ne tarde guère à le percer et à le sucer avec le bout de la tête qui est restée libre, et qui est armée d'instruments convenables, de deux dards dont nous avons parlé. C'est aussi alors que lui est utile ce mamelon creux placé sur le cinquième anneau pour mieux retenir la proie. La position de ce mamelon qu'on ne peut voir tant que le ver-lion tient un insecte saisi, apprend que c'est le dos qui est immédiatement appliqué autour de cet insecte.

. . . .

Malgré toute son adresse, le ver-lion ne parvient pas toûjours assez vîte à faire une ceinture au petit animal dont il veut s'emparer : l'insecte qui connaît la grandeur du péril où il est, se débat de toutes ses forces et quelquefois avec succès. Il se dégage du ver-lion et tâche de grimper le long des parois de l'entonnoir ; les difficultés qu'il trouve à vaincre pour monter le long d'une pente trop raide, sont encore augmentées par une pluie de sable qui lui tombe continuellement sur le corps ; le ver-lion, désespéré, pour ainsi dire, de ce que la proie lui échappe, se sert de toute l'adresse qu'il a de faire voler le sable en l'air. Il se donne alors des mouvements semblables à ceux qu'il s'est donnés pour creuser son entonnoir, dirigeant autant qu'il est en lui les jets de sable vers l'insecte qui travaille à escalader l'entonnoir. Celui-ci retombe au fond du précipice et cette seconde chute est quelquefois plus malheureuse que la première, il y est arrêté et la vie lui est ôtée. Si l'insecte est assez fort pour se tirer encore du lieu où le ver-lion a voulu le serrer, il fait de nouvelles tentatives pour

grimper le long des parois, les chûtes se répètent plusieurs fois, et si l'insecte est trop supérieur en force, le ver-lion cesse de réitérer des attaques qui lui ont mal réussi : sa proie lui échappe et se sauve et il se trouve dans un entonnoir dont le délabrement est grand, le sable qui s'est éboulé de ses parois, en a rendu les pentes trop douces et trop praticables ; mais tout ce désordre est réparé au plus tard vers la fin du jour. Dès que le ver-lion est parvenu à ceindre avec son corps celui d'un insecte, il ne tarde guère à lui porter des coups mortels, à lui percer le ventre ou le dos et à le sucer, les instrumens avec lesquels il y parvient sont ces dards dont nous avons parlé plus d'une fois. Ils m'ont paru assez semblables à ceux dont sont armés les vers mangeurs de pucerons, les uns et les autres de ces vers voraces font apparemment agir de la même manière des instruments qui leur ont été donnés pour la même fin, leur unique fonction n'est pas de percer ils agissent aussi comme pistons.

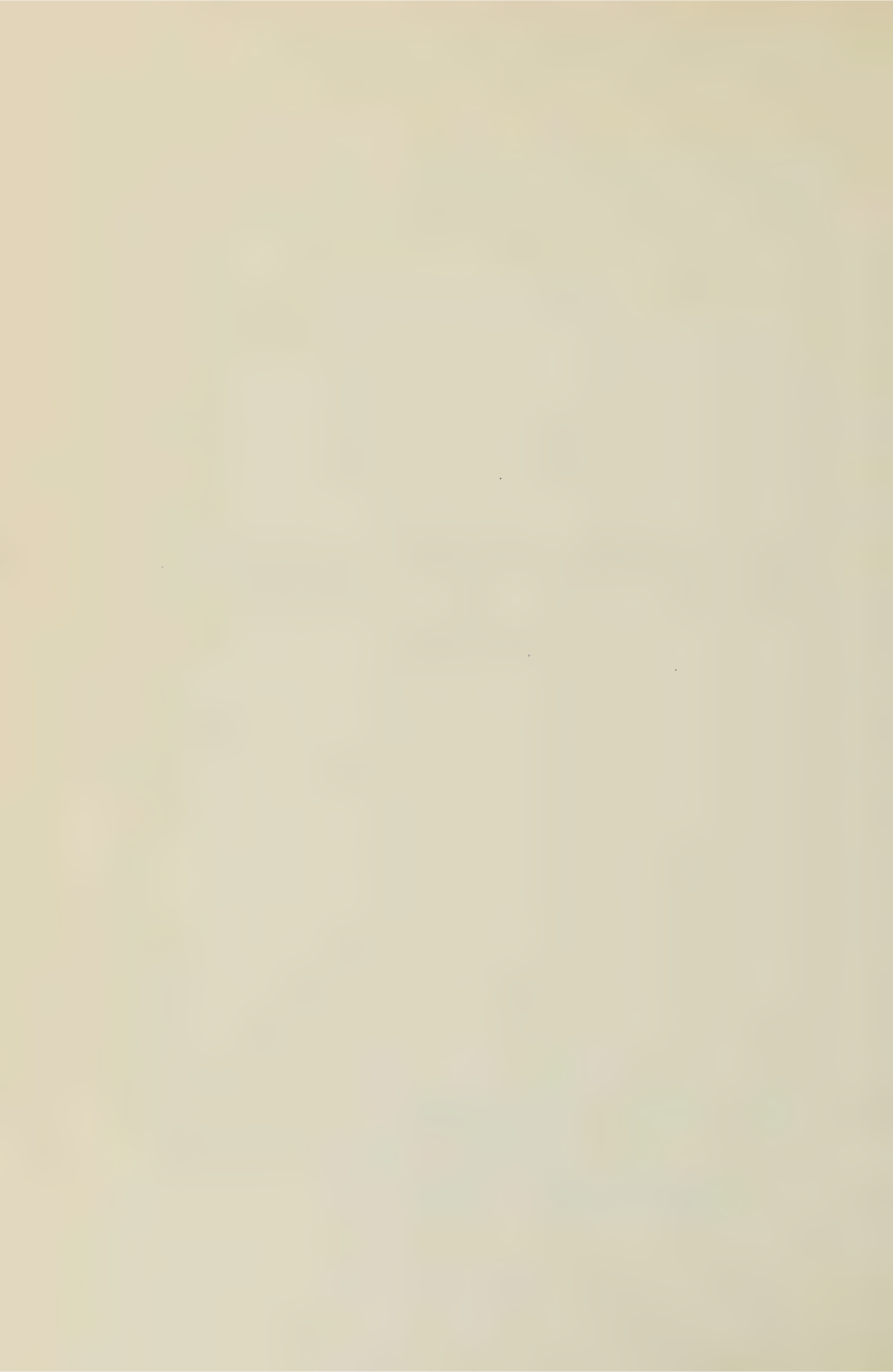
Lorsqu'on n'aura que de trop grosses fourmis ou de trop grosses mouches à offrir aux vers-lions qu'on gardera chez soi pour se donner l'amusement de leur voir faire toutes leurs manœuvres, on affaiblira le trop fort insecte avant de le jeter dans leur entonnoir ; on roulera la fourmi entre ses doigts en la pressant, on lui arrachera quelques jambes, on arrachera celles de la mouche, à une ou deux près, et sur-tout ses ailes ; mais qu'on ne tue pas l'insecte dont on veut que le ver-lion se nourrisse. Ils ont une délicatesse semblable à celle du formica-leo, jamais ils ne tentent de sucer celui qui leur a été présenté totalement privé de vie, ne vînt-il que de la perdre dans l'instant ; il suffit au reste que l'insecte qu'on a mis à leur disposition, soit encore capable de se donner quelques légers mouvements pour qu'ils ne balancent pas à l'attaquer ; quand son corps est trop gros, pour que le ver-lion lui fasse du sien une ceinture complète, il n'en embrasse qu'une portion, alors il tarde peu à faire sortir de la tête qui se trouve au bout du court lien, les dards et à les planter dans l'intérieur du patient. Il reste plusieurs heures à pomper ce que le corps d'une grosse mouche peut lui fournir.......... 2



DE LA PARTIE HÉGÉMONIQUE DE L'AME

par

CHRYSIPPE



AVANT-PROPOS

S'il reste peu de chose de Zénon ou de Cléanthe, du moins devons-nous aux scrupules polémiques de Galien et aux découvertes papyrologiques d'amples fragments de Chrysippe [1]. Les morceaux les plus étendus proviennent de la *Psychologie* et du *Traité des Passions*. Les extraits du second ouvrage sont empruntés à quatre livres. Ceux du premier ont l'avantage d'appartenir tous à la même partie d'un même livre, si bien qu'il n'est pas impossible de reconstituer, avec cohérence, un chapitre suivi du traité [2]. Malgré le travail d'E. Chauvet, le texte que nous produisons peut être considéré comme traduit pour la première fois. On y prendra d'autant plus d'intérêt que les autres manuels de psychologie stoïcienne sont perdus. Comme tous les tenants du Portique traitaient à peu près sans variante des mêmes sujets [3], ces quelques pages ont vertu de modèle et permettent de conclure sur toute la psychologie de l'Ecole.

En homme qui devait écrire plus de sept cents traités, Chrysippe ne s'inquiétait pas du style. Et pourtant la prolixité, l'obscurité, le lâché de la forme [4] n'enlèvent rien à la pensée de ce philosophe dont l'étude fondamentale de M. Bréhier a révélé toute la virtuosité dialectique [5].

G. B. et M. K.

1. Cf. E. Bréhier, *Chrysippe* (Alcan, 1910), pp. 16-55 et particulièrement pp. 45-51. — Galien a écrit six ouvrages sur les Stoïciens ; nos fragments de Chrysippe sont tirés du *De Placitis Hippocratis et Platonis.* Contre Chrysippe, Galien soutient la thèse commune à Hippocrate et à Platon : c'est pour réfuter qu'il cite. Outre l'ouvrage de Bréhier, cf. sur Chrysippe : P. Barth, *Die Stoa* (Stuttgart, 1903) ; Keil (*Chrysippeum.* Hermès, 1905) ; G. Rodier, Hist. du stoïcisme (in *Etudes de phil. gr.*, pp. 219-269).

Les textes de Chrys. ou relatifs à Chrys. remplissent les t. II et III des *Stoicorum veterum fragmenta* d'Arnim (Leipzig, 1903).

2. C'est ce qu'a fait Arnim : après avoir rassemblé tous les textes (Physica V, *De Anima hominis*) il a relié en un discours suivi ceux que Galien attribue nommément à Chrysippe (pp. 258-263). Nous adopterons ce texte, sauf à indiquer en note les modifications que nous croirons devoir introduire. Comme édition de base pour Galien nous avons pris celle de Müller (vol. I. Leipzig. Teubner, 1874). — Il est curieux que Diogène Laërce ne porte pas au compte de Chrys. ce traité de Psychologie (VII-189) ; mais son catalogue est décidément incomplet. — E. Chauvet propose une hypothèse ingénieuse : les quatre livres du περὶ παθῶν ne seraient qu'un morceau du περὶ ψυχῆς (E. Chauvet, *La philosophie des médecins grecs.* Paris, Thorin, 1886, p. 546).

3. Cf. Chauvet, pp. 524-525.

4. D'après Plutarque (*De Stoic. repugn.*, 28. 2., p. 1047b) Chrysippe lui-même aurait estimé que les négligences de langue, les répétitions et les ellipses n'importaient guère. Tel n'était pas l'avis des Anciens : Denys d'Halicarnasse, Cicéron (De orat., I, 11-50), Diogène et surtout Galien (aussi bien dans le *De Dignoscendis pulsibus* que dans le *De placitis*...) reprenaient l'obscurité et les maladresses de style du maître stoïcien.

5. Sur cette habileté, cf. Bréhier, p. 10 ; cf. le dicton cité *in* Zeller, p. 42 ; cf. encore Sénèque, *De Beneficiis*, I, Denys d'Hal., *Composition des Mots*, éd. Reiske 4, p. 31.

L'âme[1] est un *pneuma*[2] inné, continûment répandu[3] à travers tout le corps tant que la respiration normale de la vie[4] reste à la disposition de ce corps. A ce qu'on admet généralement l'âme se trouve distribuée en autant de parties que l'organisme a de régions[5] : la portion psychologique tendue à travers la trachée artère constitue la voix, celle de la zone oculaire la vue, celle de la zone auriculaire l'ouïe, celle de la zone nasale l'odorat, celle de la zone linguale le goût, celle

1. Une note de Diogène Laërce (VII, Chrys.) nous renseigne sur le deuxième livre du traité de Chrysippe, qui devait être intitulé : *Des sens.* Comme il restait encore à exposer les théories du stoïcisme sur la mémoire, le raisonnement et l'anticipation, il est vraisemblable que le manuel de psychologie se composait d'une vingtaine de livres. Voici l'ordre que Chauvet propose pour les douze premiers (p. 546) : I : L'essence et les parties de l'âme ; II-V : Les quatre chapitres du περὶ παθῶν ; VI-XI : Les facultés vocales (langage ; éloquence ; poésie) ; XII : Les sens... Cela reste bien hypothétique. En tout cas, le livre I comprenait deux parties : de la première, nous savons seulement par Galien (*Plac.*, II, 1) qu'elle portait sur l'essence de l'âme. (ὑπὲρ οὐσίας ψυχῆς). On y trouvait, outre la comparaison de l'*hêgémonikon* avec l'araignée (cf. Chalcidius *in Timaeum*, in Arnim, II, n° 796) un exposé sur la corporéité de l'âme. Chrysyppe ajoutait au vieil argument stoïcien énoncé par Cléanthes (éd. Pearson, p. 263), cette nouvelle démonstration, que Nemesius (*De la nature de l'homme*, II, p. 46) nous a conservée : « ὁ θάνατός ἐστι ψυχῆς χωρισμὸς ἀπὸ σώματος. Οὐδὲν δὲ ἀσώματον ἀπὸ σώματος χωρίζεται· οὐδὲ γὰρ ἐφάπτεται σώματος ἀσώματον, ἡ δὲ ψυχὴ καὶ ἐφάπτεται καὶ χωρίζεται τοῦ σώματος, σῶμα ἄρα ἡ ψυχή ». — Sur la substance et la corporéité ne l'âme, cf. Arnim, II, n°s 773.800, et L. Stein, *op. cit.*, I, pp. 110 sqq.

2. On sait que Chrysippe est à l'origine de l'école « pneumatique » d'Athénée d'Attalie. (Cf. Bréhier, p. 163). L'idée que l'âme est un souffle n'est pas propre à Chrysippe. On la retrouve dans toute la littérature stoïcienne, au témoignage de Galien, de Diog. Laer., de Némésius, de Tertullien, etc... (cit. *in* Arnim, II, pp. 217, 219). Plus précisément l'âme est un souffle chaud qui se nourrit des vapeurs émanant du sang. La ψυχή de l'homme se distingue de la φύσις animale par sa subtilité et son degré de sécheresse. Nous savons en effet par Plutarque que Chrysippe la tenait pour un « ἀραιότερον πνεῦμα τῆς φύσεως καὶ λεπτομερέστερον » (*De stoïc. repugn.* cp 41, p. 1052 f). Tout souffle étant feu et air est un principe actif qui prête sa vertu agissante, c'est-à-dire un degré de tension, au corps dont il conserve le σύστασις. C'est le degré de tension qui caractérise les individus dans l'échelle des êtres : quand le πνεῦμα ne produit que l'ἕξις, on a affaire à des corps inertes ; quand il est φύσις, l'objet devient cause de son être ; enfin il ne peut s'identifier comme ici, avec l'âme que si la φαντασία et l'ὁρμή s'ajoutent au principe de croissance ; selon les degrés de tension du πνεῦμα humain lui-même, on pourra parler d'états psychologiques faibles ou forts. (Cf. l'excellent chap. de Stein, I, II, 1 : *Das Pneuma in seinen Abstufungen*). — Nous rendons σύμφυτον par inné ; l'exactitude demanderait que nous traduisions par « connaturel » ou « corrélatif de croissance ».

3. διῆκον est un terme consacré pour désigner le πνεῦμα, quand il se divise sans perdre son unité, en pénétrant dans toutes les parties du corps. Chrysippe l'emploie aussi pour l'ἕξις (Arnim, II, 155) et Zénon pour l'âme de Dieu, qui se répand dans le monde (τὸν θεὸν διήκοντα διὰ πάσης τῆς ὕλης — Arnim, I, 42).

4. Il serait faux de conclure que le πνεῦμα de l'âme se confond avec cette respiration ellemême. Chrysippe n'établit qu'un rapport de concomitance.

5. Cette division en huit parties se trouvait déjà dans Zénon, selon divers témoignages, dont celui de Némésius. Tertullien dit au contraire que Zénon n'en admettait que trois, mais sans en donner le nom. Ces trois parties pourraient être l'ἡγεμονικόν, le φωνᾶεν et le σπερματικόν, les sens relevant du corps seul. (Cf. Wellmann, Jahrbüchen für Philos., 1877, p. 807).

qui couvre toute l'étendue de la chair le tact, celle qui réside dans les parties génitales — elle comporte un principe un peu différent — la raison séminale [1]. La région de l'âme où toutes les autres parts se concentrent, nous la plaçons, nous, dans le cœur, et c'est l'*hêgémonikon* [2]. Or si l'accord se fait sur le reste de la répartition, il y a contestation quant à la partie hégémonique de l'âme. Les uns veulent la localiser dans la zone pectorale et les autres dans la région de la tête. Et même à l'intérieur de chaque groupe s'accusent les divergences pour savoir en quel lieu de la tête ou de la poitrine il faut la faire résider. Platon qui adopte une division tripartite de l'âme pose que le λογιστικόν se loge dans la tête, le principe du θυμός dans la poitrine, l'ἐπιθυμητικόν vers l'ombilic. Et il peut sembler que le véritable lieu nous échappe, puisque d'un côté la sensation ne nous renseigne pas clairement là-dessus, comme elle le fait pour les autres parties, et qu'en second lieu la raison ne trouve pas de signes assez sûrs d'où elle puisse inférer ; sans quoi médecins ou philosophes n'en seraient pas venus à de telles divergences [3].

1. Le λόγος σπερματικός, ou germe central, est la loi du monde (« das Werden und Entstehen, das ruhelose Drängen des Tonus zur Weiterbildung und Fortgestaltung ». Stein, I, p. 50). Le problème de la génération ou du monde soulève la question du panthéisme stoïcien (cf. Stein, I, I, 4). Le germe du corps vivant qui procède de l'âme du générateur contient une raison séminale, c'est-à-dire « la raison de la loi régulière et fatale suivant laquelle il se développera » (Bréhier, p. 160). Cf. le texte de Philon dans Arnim, II, nº 760. — Sur la lutte des λόγοι σπερματικοί, qui fait de chaque individu un mélange complexe de tous ses ascendants, cf. particulièrement Arnim, II, nºˢ 741, 746, 747, 749.

2. Ou âme pensante. Il est au πνεῦμα ce que Zeus est à l'âme du monde ; cf. là-dessus le chap. exhaustif de Stein, II, B. 2 : « Das ἡγεμονικόν oder die Denkseele ». — L'hegemonikon en acte se spécifie en αἴσθησις (ἔστι δὲ τὸ ἡγεμονικόν, ὡς καὶ αὐτοὶ βούλονται, τὸ κατάρχον αἰσθήσεως. — Galien, *op. cit.*, éd. Müller, p. 177) — en φαντασία (ou représentation, cf. Sextus Empiricus. Pyrrh., II, 7) — en ὁρμή (Diog. Laer., VII, 159) — en συγκατάθεσις (ou jugement-assentiment, cf. Plutarque : Plac. phil., IV, 21). — Sont synonymes chez Chrysippe de ἡγεμονικόν, le λογιστικόν (Arnim, II, fr. 839) et le διανοητικόν (Arnim, II, fr. 828).

3. C'est justement parce que Galien n'est pas d'accord avec Chrysippe, qu'il reproduit l'argumentation de notre stoïcien. Lui, admet avec Hippocrate et Platon qu'à trois facultés répondent trois organes. Il faudrait d'ailleurs remonter plus haut qu'au platonisme, au Pythagorisme qui compte quatre parties [puisqu'il distingue ἐπιθυμητικόν et σπερματικόν]. Tenant pour l'unité de l'âme, les stoïciens remontaient par delà Aristote (qui admettait plusieurs parties, mais dans l'unité essentielle du cœur) aux Ioniens et aux Atomistes, à Diogène d'Apollonie qui plaçait déjà le principe unique dans le cœur. Il n'y avait point d'ailleurs unanimité, sur cette question, chez les stoïciens : Zénon, Cléanthe et Diogène, d'accord avec Chrysippe (qui lui-même parfois distingue pourtant l'ἐπιθυμητικόν et le θυμοειδής de l'ἡγεμονικόν) localisaient l'hêgémonikon dans le cœur, si nous en croyons Galien et Tertullien ; mais il semble que dans notre traité, Chrysippe veuille réfuter des stoïciens de moindre importance, qui

... Au cas même où l'on accorderait que le système nerveux prît racine dans le cerveau [1], il nous resterait encore, je l'ai dit, bien des raisons pour ne pas chercher dans la tête le principe auquel sont redevables les susdites parties. Nous pourrions emprunter à nos adversaires leur méthode d'argumentation. Ils disent que si la voix monte de la poitrine par le pharynx, cela n'exclut en rien que le chef en prenne l'initiative — et nous, nous dirons : de situer l'*hêgémonikon* dans le cœur, cela n'empêche pas que le mouvement puisse provenir de la tête.

Comme méthode de recherche nous partirons des notions communes et de la propension naturelle dont le langage témoigne [2]. De quoi il paraît suffisamment ressortir que le premier mouvement porte à localiser l'*hêgémonikon* dans le cœur. Il me semble que si la majorité des gens s'y trouvent amenés par une communauté d'instinct, c'est qu'ils ressentent plus ou moins confusément dans la région de la poitrine les passions relatives à l'intellect — et particulièrement dans l'endroit où se loge le cœur, comme cela est perceptible pour la peur et le chagrin, pour le courroux et surtout pour la colère [3], car on a l'impression très nette que le bouillonnement de colère part et monte du cœur comme une fumée avant de se projeter au dehors sur ce qu'elle vise, avant de gonfler le visage et les poings [4]. Dans chacun de ces cas le trouble qui

plaçaient l'âme dans le cerveau (cf. Zeller, p. 200). — Sur cette localisation, cf. les chap. de Stein, I-II, 6, 7, 8. Comme montre d'ailleurs Bréhier, pp. 165-66, le principe de division des stoïciens n'est pas « un principe de division logique » mais « un principe d'émanation ».

1. Nous ne suivons pas ici l'ordre d'Arnim. Le morceau, isolé, est d'ailleurs fortement altéré. Nous avons adopté les corrections de Müller p. 216 : δοθείη, ὅτι τὰ νεῦρα καθάπερ ἀπὸ πηγῆς (ἐπι)πορεύονται τῆς κεφαλῆς, ἐνταῦθα εἶναι τὴν, κ. τ. λ. — D'une façon générale, pour la critique des textes de Chrysippe, nous renvoyons à : P. Shorey, *Emendation of Chrysippus*, *fr. Classical Phil.*, 1911.

2. Cette méthode est d'autant plus fondée chez Chrysippe, que langage et pensée ne sont, comme on verra, qu'une seule et même chose ; à l'exactitude de l'expression instinctive correspond la vérité de la pensée. (οἱ Στοϊκοὶ δὲ τὸ εὖ λέγειν ἔλεγον τὸ ἀληθῆ λέγειν. *Rhét. gr.*, éd. Waltz, VII, 8).

3. θυμός est pris ici dans son sens restreint de bouillonnement de colère *(iracundia)*, qu'il garde toujours plus ou moins. Il désigne ailleurs le cœur, au sens de courage et l'émotivité en général, par opposition à l'appétit et à la raison. Une bonne définition nous en est donnée (Arnim, III, p. 101 : ζέσις τοῦ περὶ καρδίαν αἵματος ἐξ ἀναθυμιάσεως τῆς χολῆς).

4. Ici Chauvet (p. 530) intercale tous les vers cités par Galien sur la colère, qu'Arnim place vers la fin.

affecte l'intellect se perçoit sensiblement dans la région du cœur. Et puisque la colère se produit en cet endroit, pourquoi n'y logerait-on pas les autres désirs ou, à tout prendre, les autres passions et même les raisonnements déductifs et toutes activités analogues ?

Il faut chercher la vérité dans les propos que les gens tiennent couramment quand ils se prêtent à la façon habituelle de dire, quand ils se laissent porter par la propension dont nous avons parlé. Voici des exemples. Nous disons couramment, pour commencer par là, que la colère nous *monte* parfois, ou encore que nous *dévorons* notre bile, et quand nous disons que nous « dévorons » ou ne « dévorons » pas des affronts, nous suivons une propension analogue. Nous disons pareillement : « Cela ne *descend* pas » ou « Il a *avalé* l'insulte avant de partir », ou comme Zénon à ceux qui lui reprochaient d'avoir toujours à la bouche l'objet de ses recherches : « C'est que je ne les *dévore* pas toutes. » Or comment pourrait-on légitimement parler de « dévorer » ou de « faire descendre » des paroles si l'*hêgémonikon* vers quoi tout converge ne se situait pas dans la région thoracique. Supposez qu'il se trouve dans la tête, ce serait apparemment ridicule et impropre d'employer le mot « descendre », la rigueur exigeant que l'on fît au contraire « monter » les paroles. Mais si les sensations auditives conduisent, comme il a été posé, vers l'intellect, on sera fondé à employer le mot « descente », dans le cas où l'intellect se situe dans la poitrine et dans ce cas seulement [1].

Les femmes apportent à notre thèse une illustration plus probante : quand on leur tient certains propos qui ne « descendent » pas, elles ont l'habitude d'abaisser le doigt vers la région du cœur — pour bien montrer que cela ne passe pas [2].

1. Pour expliquer ce passage, on peut se servir utilement du commentaire de Galien : « τηνικαῦτα γὰρ οἶδα καὶ τὸ “ μὴ καταβαίνειν ἑαυτοῖς τὰ εἰρημένα ” λέγοντας τοὺς πολλούς, οὐκ ἐπειδὰν μὴ παρακολουθῶσι μηδὲ μανθάνωσι τῶν λεγομένων, ⟨ἀλλ'⟩ ἐπειδὰν λέγηται μέν τινα ὡς ὀργὴν ἢ λύπην ἢ θύμὸν ἤ τι τοιοῦτον πάθος ἐκκαλεσόμενα, μὴ φροντίζῃ δὲ αὐτῶν ὁ ἀκούων μηδὲ κινῆται κατὰ πάθος ».

2. Galien qui commente toujours avec un parti-pris de dénigrement, ajoute ici : « οὐδὲ γὰρ αὗται λέγουσιν οὕτως, οὐδ' ὀρχοῦνται ταῖς χερσίν. ὡς εἴρηκας, ἐπειδὰν ἀρνῶνται συνιέναι τῶν λεγομένων, ἀλλ' ὅταν ὑπὸ λοιδορίας ἢ ἀπειλῆς ἤ τινος τοιούτου μήτε ὀργίζεσθαι φάσκωσι μήτε θυμοῦσθαι μήθ' ὅλως ἀγανακτεῖν. »

Vont aussi dans notre sens les expressions : « Voilà des gens qui *rejettent*[1] leurs anciennes opinions », ou encore « c'est une âme *profonde* ». Si dans le premier cas des personnes qui ont « avalé » la formule « il fait jour » et l'ont enfouie dans leur entendement se rétractent ensuite en proclamant qu' « il ne fait pas jour » — alors qu'aucune des circonstances n'est changée — rien d'étrange ou d'impropre à ce qu'on parle de « rejeter ». C'est suivre toujours la même propension que dire, dans le second cas, de certains propos menaçants ou injurieux qu'ils ne descendent pas assez avant pour atteindre et toucher, pour émouvoir l'entendement. Et dès lors nous pouvons nommer de telles âmes « profondes » : les invectives ne descendent pas assez bas pour les atteindre.

Il est raisonnable[2] que la part dominante et directrice de l'âme, ce soit celle où les notions[3] vont s'imprimer, celle dont le discours procède. Car discours et entendement d'une part, voix et discours d'autre part dérivent du même principe[4] — si bien que la source dernière de la voix ne peut être que la partie maîtresse de l'âme. Nous approuvons par conséquent ceux qui définissent l'entendement comme l'origine du discours. Car le lieu d'où le discours provient contient nécessairement le discursif, la réflexion et l'élaboration des concepts. Il est trop clair que tout ce travail se fait dans la région du cœur puisqu'en sortant de là, voix et discours empruntent le pharynx[5]. Il est vraisemblable et sans contradiction avec le reste que l'expression prenne naissance au point même où s'impriment les schèmes verbaux et que les sons de la voix

1. Galien prétend n'avoir jamais entendu prononcer cette expression. (Cf. Arnim, II p. 243).

2. Ici Chauvet, p. 533, présume que Chrysippe aurait commenté plus longuement un vers d'Empédocle sur voix et discours.

3. Chrysippe dit : σημασίαι. On connaît l'importance de la séméiologie qui fonde la dialectique des stoïciens.

4. Il ne faut pas oublier que la voix est considérée par Chrys. comme une des huit parties de l'âme. Cette identification permet à Chauvet de placer dans les livres X et XI du traité, à propos des facultés vocales : éloquence, poésie, grammaire, rhétorique.

5. Si la voix sortait du cerveau, on ne comprendrait pas qu'elle passât à travers le pharynx. Le discours sort d'où sort la voix ; or le discours sort de l'intellect ; donc l'intellect n'est pas dans le cerveau. L'argument est classique dans la philosophie stoïcienne, on le trouve déjà chez Zénon (cf. Galien, éd. Müller, p. 219). Galien cite encore (II, V) Diogène de Babylone, qui reprend le même argument.

sortent toujours du même centre. Lorsque par exemple nous prononçons ἐγώ (moi) nous faisons un geste de la main[1] : la place que nous attribuons au « nous » c'est manifestement le siège de l'entendement. L'instinct ne trompe pas, qui le désigne. Quand nous disons ce ἐγώ nous pouvons même nous passer du mouvement de la main pour nous montrer sans équivoque. L'émission du son ἐγώ s'accompagne d'un geste que nous allons décrire. Comment le mot s'articule-t-il ? A la première syllabe nous détachons la lèvre inférieure en l'abaissant significativement vers nous-mêmes. C'est en s'adaptant au geste du menton, à l'inclinaison du chef et bref à l'ensemble du mouvement démonstratif que la syllabe suivante se trouve produite — nous n'intercalons pas son intermédiaire comme c'est le cas pour ἐκεῖνος[2] (celui-là). Quand plus généralement nous voulons marquer notre assentiment nous inclinons la tête vers la partie de nous-mêmes où nous faisons résider le principe de l'âme. Ce qui nous donne encore raison, c'est que le cœur (καρδία) ait tiré son nom d'une certaine domination (κράτησις), d'une certaine souveraineté. Et le fait que καρδία dérive étymologiquement de κρατία[3] prouve que la partie maîtresse et dominante de l'âme a choisi le cœur pour résidence. C'est là que nous puisons impulsion et assentiment[4], c'est là que convergent en se tendant toutes les perceptions et tous leurs organes[5]. Et aussi bien dit-on indifféremment de certains qu' « ils ont du cœur » ou « qu'ils ont une belle âme », ou encore, de ceux qui souffrent, qu'ils ont « des peines de cœur », entendant bien que dans l'affliction les douleurs soient rapportées à cet organe. Tout cela rejoint ce que j'ai dit au

1. Galien qui trouve le passage peu clair glose ainsi : « ὅτι καὶ τὴν χεῖρα συνεπιφέρομεν ἐνιότε τοῖς στέρνοις ἡμᾶς αὐτοὺς δεικνύντες ἐν τῷ λέγειν « ἐμοί τοῦτο προσήκει », τοῦτο ἐγώ σοι λέγω ».

2. D'autant que l'on dit ce « κει » (démonstratif : νκε) en désignant du menton un objet éloigné.

3. Est-il besoin de rappeler les étymologies platoniciennes du *Cratyle ?* Tous ces jeux sur le langage remontent sans doute au Pythagorisme.

4. Alliance classique entre ὁρμή et συγκατάθεσις (cf. Arnim, II, p. 27 ; p. 35 — III, p. 40, etc...). — L' ὁρμή, *impetus* ou « inclination » est précisément définie (*in* Arnim, III, 92) : φορὰ διανοίας ἐπί τι. — Sur la συγκατάθεσις, cf. le chapitre très nourri de Stein, II, B, 4 a.

5. Chrysippe dit : αἰσθητέρια. Cf. Nemesius, 174, qui les porte au nombre de cinq. On trouvera une critique de la compréhension du mot αἴσθησις, dans Ganter, *op. cit.*, pp. 481-484.

début des frayeurs et du chagrin [1] que je localisais dans la région pectorale. Dans le cas des frayeurs, je n'en veux pour preuve que les palpitations et le flux de toute l'âme qui concourt vers le cœur ; ici les phénomènes ne se succèdent pas dans un vain tumulte comme c'est le cas lorsque chaque partie, en vertu de sa nature même, pâtit solidairement avec les autres. Et d'ailleurs l'homme effrayé se met en boule [2] en se ramassant sur la partie de lui-même qu'il tient pour hégémonique, sur ce qui en est, à ses yeux, le gardien. Quant aux passions du chagrin, qui ne provoquent pas dans le reste du corps des douleurs sympathiques, c'est encore en cette place qu'on les ressent clairement. Dès que la souffrance se fait violente, il est évident qu'elle n'affecte guère d'autre région que celle du cœur. Dans ces conditions il serait également absurde de soutenir que le chagrin ou l'angoisse [3] ne constituent pas des douleurs, et que la douleur ne naît point dans la partie hégémonique de l'âme. Nous en dirons autant de la joie [4] et de l'audace qui apparaissent visiblement dans la région du cœur. Supposons que nous ayons mal au pied ou à la tête, c'est au pied ou à la tête que nous sentons le mal ; supposons de même que nous ayons quelque chagrin, c'est dans la poitrine que nous prenons conscience de la douleur, puisque le chagrin n'est rien d'autre qu'une douleur et qu'il naît uniquement dans l'*hêgémonikon.* Nous nous réclamons encore de mille expressions que l'on prononce poussé par le même instinct, par exemple : « Je t'ai touché au cœur », quand il s'agit de l'âme : on dit bien que le cœur est touché et non pas, comme d'aucuns pourraient invoquer pour nous faire pièce, le cerveau, les entrailles, le foie. Non, on dit généralement comme nous. Car toutes ces formules reviennent à dire : « Tu es touché intérieurement », pour montrer combien l'injure a

1. Le chagrin (λύπη) se définit comme une « δόξα πρόσφατος κακοῦ παρουσίας (Arnim, III, pp. 115-116 et 131). Sur la réduction du πάθος à la δόξα, cf. Bréhier, pp. 253 sqq. — Le chagrin est une passion-resserrement (συστολή), cf. Arnim, III, pp. 94-95.

2. On sait que la frayeur (φόβος) est une passion du « repli » (ἔκκλισις), cf. Arnim, III, pp. 95 et 99.

3. Rappelons que l' ἀγωνία est définie : εἶδος φόβου (Arnim, III, pp. 96-98, 101).

4. La joie (χαρά) est la meilleure des « bonnes passions ». Arnim, III, p. 106. C'est le type de la passion-épanouissement (ἔπαρσις). Cf. Arnim, III, pp. 105-107.

pénétré profondément. Il n'en reste pas moins qu'on emploie indifféremment les mots « cœur » et « âme ». Et voici qui éclairera ceux qui prêteront un surcroît d'attention...

On peut comparer d'autres locutions à celles que nous venons de produire. On dit de certains qu'ils n'ont pas d'entrailles[1], par quoi nous entendons qu'ils n'ont pas de cerveau, et cela encore pour signifier qu'ils n'ont pas de cœur. On se sert peut-être de l'expression « sans entrailles » parce que les personnes dont il s'agit ne possèdent pas d'organes qui puissent compatir aux malheurs, mais on parle plus communément dans ce cas de gens qui n'ont pas de cœur. On se sert du mot cerveau, parbleu ! parce que le cerveau a dans ces conjectures la même fonction, c'est-à-dire la même efficacité directrice que les entrailles. Voici par ailleurs un exemple privilégié : les gens particulièrement vindicatifs me paraissent naturellement portés à arracher le cœur à leurs ennemis, alors que leur impulsion les incite à s'en prendre aussi bien aux autres organes. Les passions de la colère et de l'amour, et donc plus généralement l'appétition devront également se situer dans la région thoracique. Vient encore à l'appui de notre thèse l'élaboration des concepts et des modes voisins de la pensée. Il est raisonnable que du siège de cette activité sorte le discours, que la parole intérieure et la réflexion s'y rattachent. Car, de toute nécessité, l'entendement est le principe tout ensemble du discours et du discours intérieur, du cheminement de la voix et de la réflexion, de la parole intérieure et de la parole articulée[2]. Ajoutons que les gémissements partent aussi du cœur ⟨ et la démonstration sera close ⟩.

1. Galien, *De plac.*, III. Müller, p. 276, se plaint aigrement de la totale inintelligibilité du passage. Il y applique le proverbe : « Ne saisis rien et garde-le bien » (« λαβὲ μηδὲν καὶ κράτει καλῶς ») ; il dit qu'on a beau lire et relire plusieurs fois avec la plus grande attention cette page, l'énigme reste entière. Il déplore une telle brachylogie, et tant de concision à contretemps. Apparemment il exagère, sous l'effet de la malveillance.

2. Le λόγος est bien double (διπλοῦς). Cf. Héraclide, Allégories homériques, c. 72 : « διπλοῦς ὁ λόγος... τὸν μὲν ἐνδιάθετον καλοῦσι, τὸν δὲ προφορικόν. Ὁ μὲν οὖν τῶν ἔνδον λογισμῶν ἐστιν ἐξάγγελος, ὁ δ' ὑπὸ τοῖς στέρνοις καθεῖρκται, Φασὶ δὲ τούτῳ χρῆσθαι καὶ τὸ θεῖον ». C'est la parole intérieure qui fait la dignité de l'homme ; les animaux n'en sont pas doués. (Cf. Sext., Contre les Mathém., VIII, 275). La dialectique se nourrit de cet ἐνδιάθετος λόγος (cf. *Théetète*).

Le poète met à notre disposition [1] une profusion d'exemples pour établir que λογιστικόν et principe du θυμός se situent vers le cœur et il rattache, comme il fallait faire, l'ἐπιθυμητικόν (l'appétit) au même endroit.

— Que le λογιστικόν loge dans la poitrine, voici qui le prouve :

Malgré la *raison* et la *sagesse* non pareille qu'enfermait sa *poitrine*
Mon courage en ma *poitrine* ne fut jamais persuadé (*Odyssée*, η 258)

— Que l'ἐπιθυμητικόν y ait aussi sa demeure, il le manifeste en ces termes :

Jamais *désir* d'une déesse ou d'une femme
Répandu *dans ma poitrine* ne dompta ainsi mon courage. (*Iliade* Ξ 315)

— Et pour le principe du θυμός, voici une série plus nombreuse d'exemples probants :

Hêra ne put tenir la *colère* dans sa poitrine, elle dit : ... (*Iliade* Δ 24)

Et encore :

La *colère* qui pousse à s'irriter le sage lui-même
La colère infiniment plus douce qu'un flux de miel
Monte dans la *poitrine* des hommes comme une fumée... (*Iliade* Σ 108)

On dira que ce sont là bavardages de vieille femme, voire de pédant qui cherche à aligner le plus de vers possibles sous une même rubrique. Et ⟨ sur mon propre terrain ⟩ l'on m'objectera certaine fable qui place dans la tête la partie hégémonique de l'âme. Qu'Athêna, c'est-à-dire Sagesse et même Réflexion soit sortie du chef de Zeus, on voit là le symbole d'une localisation de l'*hêgémonikon* dans la tête : comment la sagesse et la réflexion se trouveraient-elles dans la tête si l'*hêgémonikon* n'y résidait ? Encore que cette interprétation ne manque pas de vraisemblance, elle ne laisse pas d'être erronée parce qu'on ignore les à-côtés de l'histoire. Il ne sera pas mauvais, dans l'intérêt même des présentes recherches, de nous

1. On reprochait à Chrysippe de citer trop de poètes. Galien prétend qu'il aurait pu remplir tout un livre des seules citations d'Homère qui étaient incluses dans le traité de Psychologie. Diog. Laer. nous apprend qu'on disait couramment « la *Médée* de Chrysippe » en parlant de la Médée d'Euripide. — En cet endroit du traité, Chrysippe citait aussi Hésiode, Stésichore, des poèmes orphiques, Tyrtée, des tragiques, etc..., mais Galien a jugé inutile de transcrire ces textes.

étendre un peu sur ce sujet. Les uns disent tout bonnement qu'Athêna est sortie de la tête de Zeus et ils n'entrent pas dans le détail du comment ni du pourquoi. Or Hésiode, en quelques endroits, se prononce plus explicitement : certains passages de la *Théogonie* attribuent la naissance d'Athéna à un commerce que Zeus aurait eu d'abord avec Réflexion, ensuite avec Justice — mais la naissance de la déesse se trouve ailleurs différemment racontée : une rivalité survenant entre Zeus et Hêra, Hêra, de son œuvre propre, aurait mis au monde Héphaistos pendant que Zeus tirait Athêna de Réflexion qu'il avait précédemment « dévorée ». Que Zeus ait dévoré, absorbé Réflexion, que d'autre part Athêna ait pris naissance à l'intérieur même de Zeus, cela se rencontre également dans les deux versions. S'il y a divergence, c'est sur le comment, sur les circonstances — ce qui ne nous intéresse pas pour la présente discussion. Seule la communauté du fond nous importe. Or voici quel est le texte de la *Théogonie* (vers 886-890, vers 900)[1]. Et un peu plus loin le poète dit encore : (*ibid.* vers 924-926)[2]. Le texte est clair. C'est proprement dans sa poitrine que Zeus a déposé Réflexion. Et le poète ne se contredit pas en racontant que la déesse a été engendrée par la tête de Zeus. On trouve dans la partie suivante un surcroît de détails (suivent vingt et un vers d'Hésiode)[3].

Tels sont donc les passages qui ont trait à Athêna ; ils ne laissent pas d'admettre une interprétation figurée. Et d'abord sous ce nom de Réflexion, c'est en quelque façon la prudence et l'art d'administrer la vie qui sont « dévorés », dans la mesure où l'on doit « dévorer » une technique et la déposer en soi-même

1. Résumé : Zeus prit pour épouse Mêtis ; au moment où elle allait enfanter Athêna, il l'avala et l'enferma au tréfond de son ventre (ἑὴν ἐγκάτθετο νηδύν, Arnim ; ἐσκάτθετο, Mazon) pour qu'elle l'instruisît sur le bien et le mal.

2. Résumé : A lui seul, il engendra Athêna, en la faisant sortir de sa tête (ἐκ κεφαλῆς).

3. Résumé : A la suite d'une discorde, Hêra enfanta Héphaistos sans le concours de Zeus ; lui, de son côté s'unit à Métis, puis il l'avala et l'enferma au tréfond de son ventre (ἑὴν ἐγκάτθετο νηδύν) ; il avait peur qu'elle ne mît au monde un fils plus puissant que lui. Mêtis conçut alors Athêna, mais c'est proprement Zeus qui lui fit voir le jour en la tirant du sommet de son chef (πὰρ κορυφὴν, Arnim, πὰρ κορυφῆς, Müller), tandis que Mêtis demeurait cachée « sous » ses entrailles (ὑπὸ σπλάγχνοις λελαθυῖα). Alors il s'unit à Thémis qui dota Athêna de l'égide, et voilà pourquoi la déesse était tout armée, lorsqu'elle fut engendrée par le roi des Dieux.

Ce texte est en général considéré comme apocryphe.

(au sens de : « dévorer » les injures de quelqu'un). Et c'est justement cet acte de dévorer qui permet de parler sans impropriété de « mise en dépôt dans le ventre ». Quand une technique a été pareillement « dévorée », on comprend qu'elle puisse enfanter dans l'homme même une fille à son image. Il est loisible ensuite d'observer comment et surtout par quelle voie peut sortir de nous ce qui naît en nous de notre science. C'est évidemment par le véhicule du langage, à travers la bouche et par la tête que la sortie se fait. Mais le mot « tête » ici n'a pas davantage de sens que dans les expressions « tête de bétail » ou « couper la tête » à quelqu'un. Notre interprétation nous permet même d'expliquer qu'on fasse sortir Athêna du sommet de la tête : ne prend-on pas fréquemment une partie pour une autre dans les locutions figurées ? Et même indépendamment des circonstances de l'histoire, on peut, à partir de l'expression : « elle naquit *par* la tête », en arriver à peu près aux mêmes conclusions. Car pour faire dire au texte qu'Athêna naît *dans* la tête, il faut donner de la légende une interprétation contournée ou erronée — en tenant [1] contre nous que la déesse naît à l'endroit même par où elle sort. Mais l'histoire illustre plutôt notre thèse. Aussi bien cela nous donne-t-il raison, sur ce point que les produits de notre activité artistique, qui naissent pourtant au dedans de nous, empruntent la tête pour sortir.

(*Traduit du grec par* GEORGES BLIN *et* MONETTE KEIM).

1. Nous devons à l'obligeance et à la pénétration de M. A.-M. Desrousseaux cette correction inédite, qui supprime le *locus desperatus* : « Il suffit de lire αἱροῖντο pour ἔροιντο ; affaire de pure orthographe. αἱρεῖσθαι (et αἱρεῖν) avec le sens « de préférer une idée à une autre », « se prononcer pour », est tellement fréquent que de là vient le sens d' αἵρεσις, hérésie. »

TABLE

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CE CAHIER

QUATRE EXEMPLAIRES SUR JAPON NUMÉROTÉS DE 1 à 4 ET HUIT SUR HOLLANDE VAN GELDER NUMÉROTÉS DE 5 à 12.

R. C. 925.227 B

LE GÉRANT : R. MOREAU-LALANDE
ABBEVILLE, IMPRIMERIE F. PAILLART